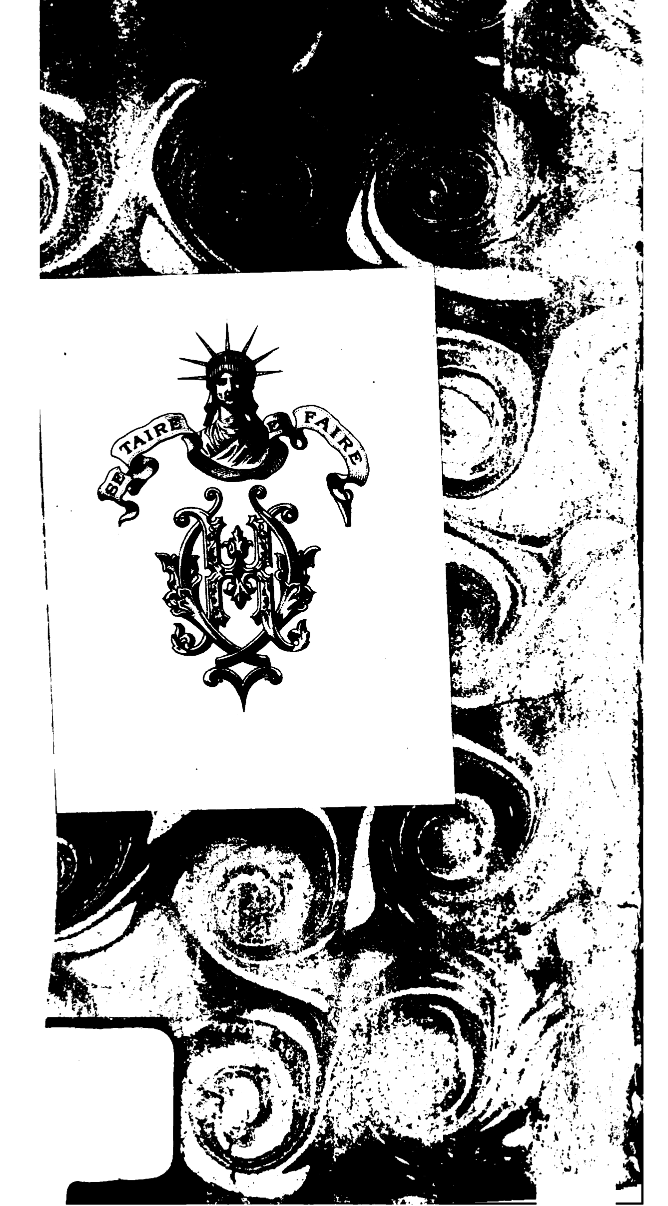

SE TAIRE E FAIRE



HISTOIRE

ABRÉGÉE

DE LA

PHILOSOPHIE.

HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA PHILOSOPHIE.

PAR M. FORMEY, Jean Henri Samuel

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

VIRG.



A AMSTERDAM,

CHEZ J. H. SCHNEIDER.

M DCC LX.

À MESSIEURS

LES DIRECTEURS

DE L'ACADÉMIE.

MESSIEURS,

Il en eſt, ce me ſemble, du choix des perſonnes à qui l'on dédie ſes Ouvrages, comme de la maniere dont on aſſortit les convives invités à un repas. Il n'y a rien de plus mal entendu que de raſſembler à une même table des gens qui ne ſe connoiſſent & ne ſe conviennent pas; & de

de même, rien n'est plus déplacé que d'offrir un Livre à ceux qui n'ont aucune connoissance des matieres dont il traite, & qui n'y prennent aucun intérêt. On ne me reprochera pas pour cette fois de n'avoir pas sû éviter un semblable inconvénient. Je ne pouvois, MESSIEURS, offrir cet Abrégé de l'Histoire de la Philosophie à des Savans plus versés dans cette Histoire, & pour dire quelque chose de plus considérable, à de meilleurs Philosophes. Vos Noms, qui sont aussi connus que ceux des Sciences, & que celui de l'Académie, à la tête des quatre Classes de laquelle Vous êtes placés à si bon droit; vos illustres Noms, MESSIEURS, portent avec eux la preuve de ce que j'avance, & me dispensent d'entrer dans des détails, que je veux sur-tout éviter, parce qu'ils me jetteroient dans le stile ordinaire des Dédicaces. Je me borne donc à Vous prier d'agréer ce témoi-

moignage de mes ſentimens pour Vous, & de le recevoir d'auſſi bon cœur que je Vous le préſente. Il y a bien des années, MESSIEURS, que je travaille ſous vos yeux; & j'oſe me flatter que Vous ne me refuſez pas la juſtice duë, ſinon au prix de mes travaux, du moins à l'application avec laquelle j'ai conſtamment rempli les diverſes fonctions dont je ſuis chargé, & ſur-tout à la droiture de mes intentions.

Ne pouvant demeurer oiſif, ſachant me ménager du loiſir au milieu de mes devoirs, & malgré mes infirmités, ne perdant jamais de vuë l'utilité publique, recherchant l'approbation des Amis du Vrai & du Bon, avec autant d'empreſſement, que j'ai d'indifférence pour tout ce que peuvent penſer, dire & faire, ceux qui ſont animés par d'autres motifs, je ne ſortirai point de cette route tant qu'il me reſtera des forces pour y marcher, & je publierai ſucceſſive-

ment les Ouvrages qui me paroîtront les plus propres au bien des Lettres, & sur-tout à celui de la Société. Je mettrai Votre approbation, MESSIEURS, au nombre des encouragemens les plus efficaces; &, si Vous voulez y joindre Votre amitié, mes vœux seront comblés. En Vous la demandant, je Vous assure du plus sincère retour, auquel je serai gloire de joindre un dévouëment inviolable & respectueux. C'est avec ces sentimens que j'ai l'honneur d'être,

MESSIEURS,

Votre très humble & très obéissant Serviteur

FORMEY.

BERLIN,
le 27 de Janvier
1760.



HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA PHILOSOPHIE.

INTRODUCTION.

On peut dire qu'à proprement parler il n'y a qu'une *Science*; c'est la PHILOSOPHIE. Toutes les autres, quelque nom qu'on leur donne, ne sçauroient porter à bon droit le titre de Science, à moins qu'elles ne soyent autant de *Philosophies* particulieres des matieres qui en font l'objet. En effet la Philosophie est la Science des raisons; elle tend en général à donner une explication solide & intelligible de

tout ce qui eſt, & de tout ce qui peut être. Mais la Juriſprudence, la Médecine, l'Aſtronomie, &c. ne ſont, ou du moins ne doivent être autre choſe que de ſemblables explications des différentes queſtions qui ſont de leur reſſort. Ainſi toutes les connoiſſances humaines, dès que ce ne ſont plus de ſimples connoiſſances de fait, mais qu'elles s'élevent aux raiſons des faits, & en donnent de valables, rentrent dans la Philoſophie, & ſe ſubordonnent d'elles-mêmes aux divers principes que cette Science univerſelle nous fournit pour diriger notre eſprit, d'abord en général dans la recherche de la Vérité, & enſuite dans la découverte de toutes les Verités qui ſont acceſſibles à nos efforts.

La curioſité qui eſt comme innée à l'homme, & la faculté de raiſonner qui lui eſt naturelle, peuvent faire enviſager la Philoſophie comme auſſi ancienne que le Monde. Dès qu'on a cherché l'explication de quelque choſe, on a voulu devenir Philoſophe; dès qu'on l'a trouvée, on l'eſt affectivement devenu. La Philoſophie dans quelque tems qu'on la prenne, n'étant autre choſe que l'aſſemblage, la totalité des bonnes explications, & des raiſons ſatisfaiſantes, par leſquelles on a joint à la notion des faits, celle de leur poſſibilité duëment conſtatée; il s'enſuit de là que le premier homme qui a bien expliqué un ſeul fait, a été Philoſophe à l'égard

de

de ce fait; & en continuant, nous voyons la Philosophie s'accroître & les Philosophes devenir plus grands que ceux qui les avoient précédé, à proportion du nombre de leurs découvertes réelles.

Si la route du vrai avoit été la seule battue, & que de génération en génération les hommes y eussent fait des grogrès qui n'eussent été entremêlés d'aucun écart, l'Histoire de la Philosophie seroit celle de la Vérité; cette Science offriroit la lumiere la plus pure, les hommes y trouveroient le guide le plus assuré, tant dans la spéculation que dans la pratique; & il y a longtems qu'on auroit atteint le but auquel elle tend, & qui est encore très éloigné; c'est d'avoir sur toutes sortes de sujets le degré précis de certitude dont ils sont susceptibles. Sous ce point de vuë rien n'est plus beau, plus grand, plus propre à couvrir l'homme de gloire, & à le combler de satisfaction, que la Philosophie. C'est une Science solide, puisée dans les plus pures sources de la raison & de l'expérience; un assemblage de principes évidens par eux-mêmes, ou évidemment prouvés, & de conséquences qui en sont légitimement déduites; une doctrine qui apprend à l'homme à se bien connoître soi-même, & tous les objets qui l'environnent, à remonter à l'Auteur de son existence, à chercher les moyens qui peuvent le conduire à l'acqui-

quifition, à la confervation, & à l'augmentation d'un vrai bonheur. Pour arriver à ces grandes fins, elle entreprend d'abord de former l'entendement humain, elle le dévelope & le perfectione en lui enfeignant ce qu'il faut faire pour acquérir des idées diftinctes, pour former des jugemens folides, pour affujettir les raifonnemens à des régles infaillibles. Elle offre enfuite des premiers principes de certitude, d'où découle celle de toutes les Vérités que nous découvrons par leur moyen; elle nous conduit aux notions univerfelles, elle nous montre comment il faut les combiner, & ce qui réfulte de ces combinaifons; & après avoir ainfi muni notre efprit de tous les fecours dont il a befoin pour s'attacher avec fuccès à l'examen des objets; elle l'invite à confidérer le Monde, & la liaifon intime de tout ce qui entre dans la compofition de ce grand Tout; l'ame placée dans l'Univers, & y exerçant les diverfes opérations dont elle eft capable, d'une maniere dépendante de la place que fon corps y occupe; Dieu, dont tous les Ouvrages, par les perfections dont ils font doués, font autant de miroirs de fes perfections infinies, comme ils font par leur contingence la preuve inconteftable de fa néceffité; enfin ramenant l'homme à lui-même, & à l'état où il fe trouve placé ici-bas, elle lui fait fentir que le bonheur doit être le but unique & invariable de fes démar-

marches, qu'il ne peut attendre ce bonheur que de l'Auteur de son existence, & que pour l'obtenir, il doit lui plaire, se conformer à ses intentions, & exécuter ses volontés, autant qu'il est à portée de les connoître. Elle lui montre en même tems, & dans toute la Nature, & dans le fond de son propre cœur, les notions de l'ordre, & de la rectitude, qui servent de fondement à tous nos devoirs; elle lui découvre les maximes de la Loi naturelle, elle lui prouve l'obligation de les suivre, & d'arriver par leur pratique, qui n'est autre chose que la vertu, à la félicité qui y tient par un lien indissoluble. De là il est aisé de tirer des conséquences aussi manifestes qu'utiles pour les différens états dans lesquels l'homme peut se trouver placé, tant à l'égard des diverses formes de Gouvernement introduites dans la Société, que par rapport aux rélations qu'il contracte, en qualité d'Epoux, de Père, de Maître, &c. En un mot la saine Philosophie dissipe tous les doutes, fixe toutes les incertitudes, & pourvoit à tous les besoins de la Créature humaine, si l'on en excepte les maux causés par l'entrée du péché dans le Monde, qui ne peuvent être guéris que par des remèdes d'un ordre supérieur. Quiconque auroit toutes les lumieres, & pratiqueroit toutes les vertus, auxquelles l'homme peut s'élever, seroit

tout à la fois le plus grand des Philoſophes, & le plus heureux des mortels.

Ce Tableau eſt bien attrayant; mais à quoi reſſemble-t-il? Une Philoſophie telle que nous venons de la décrire, n'eſt point une chimère en ſoi, une ſuppoſition impoſſible & contradictoire. Tout au contraire c'eſt la réalité même, & la ſeule doctrine qu'on dût appeller du nom de Philoſophie, ſi l'on ſe piquoit de juſteſſe & de préciſion dans l'uſage des termes. Mais eſt-ce à ces traits & par ces uſages qu'on reconnoît le Philoſophie de tous les ſiecles, & même celle de nos jours? L'Hiſtoire de cette Science, comme je l'ai déjà inſinué, eſt-elle l'Hiſtoire de la Vérité? Non aſſurément: & encore moins celle de la Vertu. Les erreurs & les paſſions y tiennent la principale place, y jouënt le plus grand rôle. On eſt tout ſurpris de voir les Philoſophes enchérir les uns ſur les autres à ce double égard; & la vieilleſſe du monde, ſi tant eſt que nous y ſoyons parvenus, ne différer de l'enfance que par de plus grandes extravagances, & dans le raiſonnement & dans la conduite. Cela ſembleroit bien propre à dégoûter de l'étude de l'Hiſtoire Philoſophique, puiſqu'au premier coup d'œil elle paroît n'être bonne qu'à charger la mémoire d'un vain fatras d'opinions qui ne méritent que le mépris & l'oubli, à gâter l'eſprit en l'oc-

l'occupant de tant d'abſurdités qui ont ſuccédé les uns aux autres, ou à jetter dans la triſteſſe & dans le découragement, en penſant que ce dont les hommes qui ont eu le plus de réputation dans tous les ſiecles n'ont pû venir à bout, doit être au deſſus des forces humaines.

Tout cela n'eſt à bien des égards que trop vrai; mais il faut s'abſtenir d'une déciſion précipitée. J'avouë que je ne regarderois pas une vie comme trop bien employée, ſi l'on vouloit la paſſer à percer les ténébres de l'Hiſtoire Philoſophique, à peſer & à apprécier des dogmes que nous ne pouvons plus entendre aujourd'hui, qui ſouvent n'ont pas été bien entendus par leurs Auteurs, à débrouiller en un mot un chaos qui ne peut l'être que très imparfaitement, ou dans le débrouillement duquel on ne trouve pas dequoi ſe dédommager des peines qu'on a priſes. Je fais cependant ici une diſtinction, & je m'explique, afin qu'on ne croye pas que je veuille déprimer par là le travail d'Ecrivains célébres, & auxquels la République des Lettres a les plus grandes obligations. Quand le tour qu'on donne à ſes études, l'objet vers lequel on ſe détermine par goût ou par convenance, conduiſent à creuſer ces matieres, & qu'on s'en acquitte bien, c'eſt une tâche très conſidérable, c'eſt un des plus beaux & des plus riches départemens de l'Erudition, ſi je puis m'exprimer ainſi; & les éloges qu'on

qu'on dispense aux Savans de cet ordre leur sont parfaitement dûs. C'est ainsi que Mr. *de Beausobre* le Père, dans son excellente *Histoire du Manichéisme*, a si bien approfondi & si judicieusement exposé les rêveries des anciens Hérétiques, qui ne sont presqu'autre chose que les dogmes des Philosophes qui les avoient précédés, bizarrement assortis à ceux du Christianisme. C'est surtout la carrière qui a été fournie dans toute son étendue, & avec le plus grand succès, par l'illustre Mr. *Brucker*, dont l'*Histoire Critique de la Philosophie depuis son Origine jusqu'à présent*, en cinq gros Volumes *in quarto*, en Latin, est une des productions qui feront le plus d'honneur à ce siècle, & dont la postérité tirera le plus de fruit. Quand j'ai donc avancé qu'une vie consacrée à cette étude me paroîtroit mal employée, j'ai voulu dire qu'un homme qui a un autre but, qui se dévouë à une autre Science, quelle qu'elle soit, s'arrêteroit & s'appesantiroit mal à propos sur l'étude de l'Histoire Philosophique; que, tandis qu'il se destine à être Théologien, Jurisconsulte, Médécin, &c. il y auroit de l'imprudence de sa part de vouloir donner des années entieres à cette Histore, & à user dans cette occupation les forces de son esprit, dont il aura besoin ailleurs. J'estime donc qu'un Savant, de quelque ordre & de quelque profession qu'il soit, ne doit pas ignorer l'Histoire Philosophique; mais qu'il lui

suffit

ſuffit de la ſavoir, comme il fait l'Hiſtoire profane, dont il ne ſe pique pas de poſſeder tous les détails, qu'il abandonne aux Hiſtoriens en titre. Sans cela, & s'il faloit que toutes nos connoiſſances fuſſent auſſi complettes, pluſieurs vies n'y ſuffiroient pas. Il faut paſſer par les avenues de la Science en général, & par celles de la Science particuliere qu'on veut acquérir, ou profeſſer; il faut, dis-je, paſſer par ces avenues; mais il ne faut pas s'y arrêter trop longtems, encore moins y demeurer toujours.

Une lecture attentive d'une bonne Hiſtoire de la Philoſophie ſuffit donc pour mettre au fait ceux qui ne cherchent qu'à l'aſſocier aux autres connoiſſances préparatoires. S'ils veulent mieux affermir ces idées dans leur mémoire, ils peuvent joindre à cette lecture quelques Extraits bien faits, & quelques Obſervations ſur les choſes les plus importantes. M. *Brucker* a rendu à cet égard là tous les ſervices qu'on pouvoit deſirer. Sa grande Hiſtoire pouvant paroître trop volumineuſe, & l'étant en effet, pour ceux qui parcourent la carrière des premieres études, il a remédié à cet inconvénient par d'excellens Abrégés, dont le premier en Allemand, par Demandes & par Réponſes, avoit précédé le grand Ouvrage, auquel il a même ſervi d'occaſion & d'acheminement; & l'autre en Latin a été fait

ſoi-

ſoigneuſement rédigé d'après l'Hiſtoire proprement dite, & en renferme l'eſſentiel.

Il ne ſeroit pas beſoin d'ajoûter un nouvel abrégé à ceux que je viens d'indiquer, s'ils étoient à portée de tomber entre les mains de tout le monde. Mais, outre que celui qui eſt en Allemand ne peut être lû que par les perſonnes qui entendent cette Langue, on ſait qu'en général les Livres & les Editions d'Allemagne ont quelque peine à franchir les bornes de leur terroir natal, & à ſe répandre dans d'autres contrées, en Hollande, en France &c. En ſuppoſant donc que l'Abrégé que je donne ici au Public ne ſoit pas indigne d'attention, il ne ſera pas de trop; & ſans ſe croiſer avec ceux de M. *Brucker*, il pourra ſervir à ceux qui, par les raiſons ſuſdites, ne les connoîtroient pas, ou ne pourroient pas s'en ſervir.

Qu'un ſemblable coup d'œil de l'Hiſtoire Philoſophique ſoit en général un travail utile, c'eſt ce que je ne crois pas qu'on puiſſe conteſter. Dès là qu'il ne convient pas à tous ceux qui étudient, de s'enfoncer à cet égard dans tous les détails, & de ſuivre le fil de toutes les diſcuſſions, ce qu'ils ont de mieux à faire, c'eſt de ſaiſir en petit, mais avec autant de netteté qu'il eſt poſſible, les principaux faits de cette Hiſtoire, dans leur véritable ordre & dans leur liaiſon na-

tu-

turelle. Ce n'eſt pas à moi qu'il appartient de dire, ſi ces faits ſe trouveront en effet préſentés ici de la maniere la plus propre à en donner une ſemblable idée. Tout ce que je puis aſſurer, c'eſt que je me propoſe ce deſſein en prenant la plume, que je tâcherai d'apporter à ſon exécution tout les ſoins dont je ſuis capable, & que je ſerai conſidérablement aidé par ſix Tables, ou Cartes mnémoniques, faites d'après la grande Hiſtoire de M. *Brucker*, & où ſont rapportés avec beaucoup d'exactitude, & dans le meilleur arrangement, tous les articles eſſentiels qui peuvent & doivent entrer dans un ſimple précis. A meſure que j'adopterai ces articles à mon plan, j'y joindrai les dévelopemens, les remarques, & les réflexions qui me paroîtront les plus convenables au but de cet Ouvrage, & les plus utiles à mes Lecteurs, que je ſuppoſe appartenir à la claſſe de ceux qui ont beſoin d'inſtruction & de direction. A l'aide de ces différentes précautions, je me flatte d'arriver au même but que je me ſuis conſtamment propoſé dans tous les Ecrits que j'ai publiés juſqu'à préſent, c'eſt l'utilité publique.

Il ne reſte plus qu'une choſe qu'on pourroit m'objecter, c'eſt que ce que je veux faire, eſt déjà fait, & mieux que je ne puis eſpérer de m'en acquitter. Il exiſte en effet en François

un Ouvrage connu depuis longtems, & que le Public a favorablement reçu, c'est l'*Histoire Critique de la Philosophie*, par Mr. *Deslandes*, en quatre Volumes *in*-12. J'ai lû très soigneusement ce Livre; & c'est cela même qui me fait croire qu'il ne suffit point pour l'instruction des Lecteurs, si tant est qu'il n'y soit pas directement contraire. Mr. *Deslandes* a plutôt voulu faire un Ouvrage singulier, qu'un Ouvrage solide; & il a réussi. La premiere singularité est celle du stile; & pour faire voir jusqu'où elle va, je ne puis m'empêcher de rapporter une petite Anecdote assez plaisante. Pendant le séjour de Mr. *de Voltaire* ici, je lui ai prêté divers Livres de mon Cabinet, & entr'autres celui dont je parle ici. Ce célébre Ecrivain, au jugement duquel on peut bien s'en fier en fait de stile, fut si dépité de celui de Mr. *Deslandes*, qu'il chargea le titre & les marges de mon Exemplaire de plusieurs traits de ce dépit, qui sont tout à fait réjouïssans, & que je conserve avec plaisir; quoique ce ne soit d'ailleurs guères l'usage de rien écrire sur les Livres qu'on emprunte. Mr. *de Voltaire* a donc mis sur le feuillet du titre, (c'est l'Edition de *Changuion*, à Amsterdam 1737.) à la place de *Par Mr. D**** le nom entier accompagné d'une qualification expressive, de la maniere suivante; *par Mr. Deslandes*, *vieil*

vieil Ecolier précieux. Joignons une ou deux des notes répandues ſur les marges. Vers le bas de la page 87. du Tome I. Mr. *Deſlandes*, en parlant de la Langue des Chinois, dit: *Cette eſpece d'immobilité de la langue.* Mr. *de Voltaire* a mis à côté; *d'immutabilité:* & a ajoûté: *Au moins dans ton ſtile fade & précieux ſers-toi du mot propre.* La tirade ſuivante finit la page 290 & commence la page 291 du même Volume. „ Suivant quelques Philoſophes ap-„ prouvés de Ciceron, tout le Polythéiſme poë-„ tique, tout ce qu'il y a eu de Divinités parmi „ les Grecs, tout ce qui entre dans le détail „ de leurs généalogies, de leurs familles, de „ leurs domaines, de leurs avantures, n'eſt au-„ tre choſe que la phyſique *miſe ſur un* „ *certain ton & agréablement tournée*, ſur quoi Mr. *de Voltaire*, après avoir ſouligné ce que nous venons de mettre en caractères italiques, s'écrie; *Quel ſtile de plat bel-eſprit Provincial!*

On conviendra qu'un pareil ſtile eſt l'antipode du ſtile didactique; mais ce n'eſt pourtant pas en quoi Mr. *Deſlandes* eſt le plus répréhenſible. Le défaut eſſentiel de ſon Ouvrage conſiſte en ce que les expoſés qu'il donne de la doctrine des divers Philoſophes ne ſont rien moins qu'exacts ſoit qu'il n'ait pas toujours compris cette doctrine ou qu'il ait eu quelquefois le deſ-

ſein

sein de l'altérer; car, & voilà le grand grief, outre la manie de Bel-Esprit, il en avoit une bien plus dangereuse, c'est celle d'Esprit-fort, qui perce dans toutes ses productions. Rien de plus révoltant que le titre d'un Livret par lequel je crois qu'il débuta; ce sont les *Réflexions sur les grands hommes qui sont morts en plaisantant.* Il n'a pourtant pas grossi la liste de ses grands hommes, s'étant crû obligé au lit de mort de faire une rétractation & une réparation de ce que ses Ouvrages contiennent de hazardé & de dangereux. Remarquons cependant qu'il ne s'est acquité de ce devoir que d'une maniere très équivoque, ayant apporté, sans qu'on en vit aucune raison tant de délais à signer cet acte, qu'il est mort sans le faire. Pour en revenir à son *Histoire Critique de la Philosophie*, je crois que voilà plus de raisons qu'il n'en faut pour ne la pas mettre au nombre des Manuels propres à l'usage de ceux qui étudient, & pour accorder ce titre & ce droit à un Abrégé mieux fait, ou du moins plus décent. En 1756. peu avant que de mourir, Mr. *Deslandes* donna son quatrième Volume dont on pouvoit encore mieux se passer que des trois premiers; & dans l'Avertissement qu'il mit à la tête, il fit une sortie si indécente sur Mr. *Brucker*, qu'on ne peut la lire sans indignation, on plutôt sans

rire

rire du ton que prend un Auteur aussi mince que l'étoit le défunt vis à vis du plus savant de ses Contemporains. Je veux mettre cet endroit sous les yeux de mes Lecteurs, comme ce qu'il y a de plus propre à leur donner une juste idée de la maniere de penser & d'écrire de Mr. *Deslandes*.

„ Depuis que les trois premiers Volumes de „ l'Histoire Critique de la Philosophie ont été „ imprimés, il en a paru une Latine sous le titre „ d'*Historia Critica Philosophiæ a Mundi incu-* „ *nabulis ad nostram usque ætatem deducta*. Cet „ Ouvrage, loué par les uns, & blâmé par les „ autres, est d'un Allemand, nommé *Jaques* „ *Bruckerus*. Pour moi, si j'osois être d'un sen- „ timent contraire à celui des célébres Auteurs „ de l'Encyclopédie, je dirois que c'est une „ Compilation indigeste, partagée en cinq gros „ Volumes *in quarto*, plutôt qu'un Ouvrage ré- „ flechi. *Bruckerus* a lû sans beaucoup de dis- „ cernement, & il a écrit sans nulle bienséance; „ & quoique Messieurs de l'Encyclopédie assu- „ rent que son Ouvrage donne lieu à beaucoup „ penser, je prendrai, moi, la liberté de leur „ dire, que plus de la moitié en est d'une diffu- „ sion, & par conséquent d'une inutilité dont „ rien n'approche. En effet, à quoi peuvent servir „ les deux premiers Volumes? Que nous appren-

„ nent-

„ nent-ils, finon des folies & des abfurdités ti-
„ rées des plus anciens Peuples, & dont la plus
„ grande partie vient de quelques modernes
„ ignorans & fuperftitieux qui ont donné leurs
„ rêveries pour des vérités? N'aurois-je pas
„ eu par exemple, bonne grace de remplir un
„ Volume des prétendus Syftêmes des Perfes &
„ des Chaldéens, dont on ne trouve que quel-
„ ques lambeaux mal affortis dans l'Antiquité,
„ & que les Vifionnaires ont coufus les uns avec
„ les autres vers le tems de la décadence de
„ l'Empire de Conftantinople? N'aurois-je pas
„ eu encore bonne grace d'imiter l'Allemand
„ *Bruckerus*, & d'offrir au public un Volume
„ circonftancié de la Philofophie cabbalifte des
„ Hébreux & des Juifs? Il me femble que j'en
„ ai dit tout ce qu'il en faloit fçavoir dans mon
„ Hiftoire Critique de la Philofophie; & dût le
„ Bruckerus m'accufer de trop de concifion &
„ de briéveté, j'avouerai naïvement que je ferois
„ fâché d'en avoir dit davantage: & fi c'eft à
„ fes yeux un mérite d'être ample & prolixe, j'ai-
„ me mieux, tout bien examiné, être court &
„ judicieux".

Le plus étourdi des petits-maîtres s'énonce-t-il jamais avec une pareille fatuité? Et doit-on après cela être étonné de trouver à la fin de cet Ouvrage l'étrange rapfodie de vers & de profe

prose que Mr. *Deslandes* a intitulée *Mon Cabinet*, & où l'amour propre le plus outré se trouve associé aux leçons d'un Epicuréisme vrayement effronté. L'admirable guide en fait de Philosophie, qu'un homme qui, sur le bord de sa fosse, fait imprimer les strophes suivantes!

En bonne compagnie
On peut s'oublier quelquefois.
Buvons par fantaisie,
Mais n'aimons jamais que par choix.

D'une Beauté novice
Qu'en passant on cueille la fleur.
Si c'est par un caprice,
C'est toujours un moment flatteur,

. . . .
. . . .

Les essais de ma plume
N'ont point manqué d'approbateurs;
Et mon dernier volume
A trouvé par-tout des Lecteurs.

. . . .
. . . .

Sans regretter la vie
Puissé-je à peu d'amis discrets,
De ma Philosophie
Transmetre en mourant les secrets!

Doux sommeil, dernier terme,
Que le sage attend sans effroi,
Je verrai d'un œil ferme
Tout passer, tout s'enfuir de moi.

Après de pareils traits, on ne trouvera pas sans doute que j'aye eu tort de faire connoître la turpitude d'un Auteur qui n'a pas eu honte de l'étaler d'une maniere aussi scandaleuse; & l'on ne me reprochera pas de l'avoir jugé trop sévérement. Je le quitte & le perds entiérement de vue, pour entrer dans une route toute différente de la sienne! heureux, si je puis y marcher avec succès, m'y soutenir jusqu'au bout, & obtenir les suffrages que j'ambitionne seuls, ceux des Amis de la Vérité & de la Vertu.



HISTOIRE

ABRÉGÉE
DE LA
PHILOSOPHIE.

Cette Histoire comprend la vie & la doctrine des Philosophes, qui ont eu quelque réputation dans le Monde. Quoique les faits historiques qui concernent les Philosophes, n'appartiennent pas à la Philosophie même, il est cependant conforme à l'usage, & même à la raison de donner une idée de ces faits. Il est tout aussi intéressant, s'il ne l'est pas davantage, de savoir quand tel ou tel Philosophe a vécu, & comment il a vécu, que de parcourir les Annales stériles qui marquent les années & la durée du régne de tant de Princes, dont le nom auroit pû & dû être enséveli dans l'oubli. D'ailleurs la doctrine même des Philosophes dépend souvent en grande partie des tems, des lieux, & des circonstances où ils ont vécu. Il faut donc que l'Historien de la Philosophie use ici d'un esprit de discernement pour faire choix des faits véritablement in-

intéressans, & pour proportionner ce choix à l'étendue de son plan, autre étant une Histoire complette, autre un Abrégé: & il résulte de là que celui-ci est encore plus difficile à faire que l'Histoire. Il est aisé de grossir un Ouvrage (a); mais il ne l'est pas de réduire, & sur-tout de faire une réduction, où il n'y ait précisément ni plus, ni moins, que ce qui doit y entrer.

L'Histoire Philosophique se divise en trois grands Périodes;

I. Depuis la Création du Monde jusqu'à la fondation de Rome.

II. Depuis la fondation de Rome jusqu'au rétablissement des Lettres, après la prise de Constantinople.

III. Depuis ce rétablissement jusqu'à présent.

(a) Il existe un Livre bien singulier dans ce genre, quoique ce soit l'Ouvrage d'un Homme de Lettres qui a beaucoup écrit, & s'est fait un nom. C'est la vie de *Descartes* par *Baillet*, gros *in quarto* où l'on trouve les plus grandes inutilités, & les puérilités les moins croyables.



LIVRE I.

Contenant l'Histoire de la Philosophie, depuis la Création du Monde jusqu'à la fondation de Rome.

Ce premier Période se divise en deux Parties, dont la premiere embrasse les tems qui ont procédé le Déluge, & la seconde va depuis cette époque jusqu'à celle de la fondation de Rome.

SECTION I.

Histoire de la Philosophie avant le Déluge.

Il seroit fort superflu de donner beaucoup d'étendue à ce morceau de l'Histoire Philosophique, même dans l'Ouvrage le plus détaillé. Nous n'avons ici d'autre guide que l'Ecriture Sainte; il n'y a qu'à la lire attentivement, & l'on verra quel est le jugement qu'il faut porter des connoissances Philosophiques qu'ont possédées les premiers habitans de notre Globe. L'homme est sorti des mains de son Créateur, doué non seulement d'un ame intelligente, mais encore imbû des idées dont il ne pouvoit se passer pour glorifier l'Auteur de son être, & pour mettre à profit les biens dont il le com-

bloit. Il a été en particulier muni du ſecours de la parole, ſans lequel, inférieur aux animaux, il n'auroit pû arriver que par de longs tâtonnemens, & par des combinaiſons purement fortuites, à la découverte des choſes qui lui étoient le plus néceſſaires. Enſuite l'eſprit humain s'eſt perfectionné, & cette langue primitive, que nous ne connoiſſons plus, a pris des accroiſſemens proportionnés à ceux des lumierés des hommes qui la parloient. Voilà tout ce qu'on peut dire ſur l'état des hommes avant la cataſtrophe qui les ſubmergea. Il eſt probable que la longue vie des premiers Patriarches les mit en état de faire bien des obſervations, & d'inventer même bien des choſes; mais il n'en reſte aucun veſtige: & tout ce qu'on dit là deſſus aujourd'hui eſt le fruit, ou de conjectures dénuées de fondement, ou d'impoſtures groſſieres.

Adam avoit, dit-on, une Philoſophie innée, parce qu'il a eu une diſpute avec le ſerpent; mais où exiſte le récit de cette diſpute. Et l'événement, le plus déplorable de tous ceux qui ſont jamais arrivés, ne prouve-t-il pas au contraire que notre premier père étoit un bien mauvais Philoſophe, de ſe laiſſer induire à violer l'ordre formel de ſon Créateur par des ſophiſmes auſſi groſſiers que l'étoient ceux qui l'y déterminerent. Mais, ajoute-t-on, il a donné des noms aux animaux, & il n'a pû le faire ſans

les

les connoître intimément. Cette conſéquence tire ſa force du faux principe que ces noms étoient de ceux qu'on appelle *eſſentiels;* & il y en a qui pouſſent la chimère juſqu'à prétendre que toute la langue primitive étoit une langue *eſſentielle*, dont chaque mot renfermoit l'énoncé le plus diſtinct de l'eſſence & des attributs du ſujet qu'il déſignoit. Mais il n'y a pas un mot de tout cela dans l'unique ſource où nous puiſons le fait en queſtion. Il paroit plus ſimple & plus naturel de dire qu'*Adam* environné d'animaux qu'il voyoit tous les jours, (& il n'étoit queſtion ſans doute que de ceux-là, une revue générale de tous les genres & de tous les eſpeces n'étant pas croyable, ni peut-être poſſible), il leur donna des noms arbitraires pour les reconnoître, comme le font tous les hommes, lorſqu'ils ſe trouvent dans des cas ſemblables.

CAÏN fut un méchant homme; cela eſt certain. Donc il profeſſa & enſeigna l'Epicuréiſme. A qui, quand, & comment? C'eſt ce que perſonne n'eſt en état de dire.

SETH s'appliqua à l'Aſtronomie. On n'en eſt pas plus aſſuré; ou bien cette aſſertion repoſe ſur les fondemens les plus ruineux, ſavoir ces prétendues Colomnes de Seth, qui n'exiſterent jamais, non plus que les Inſcriptions qu'on dit y avoir été gravées.

JUBAL, TUBAL CAIN, &c. ont fait des dé-

couvertes en Chymie, en Métallurgie, en Musique, &c. Quand on a cité les passages où il en est parlé, tout est dit.

Enoch a laissé un Recueil d'Oracles. Ce Recueil est un Livre des plus apocryphes; & quand il ne le feroit pas, qu'est-ce que cela fait à la Philosophie?

En voilà plus qu'il n'en faut sur une matiere qui n'a été traitée au long que par des visionnaires.

SECTION II.

Histoire de la Philosophie depuis le Déluge jusqu'à la fondation de Rome.

Nous trouvons dans ce second période I. la Philosophie des Barbares, & II. celle des Grecs.

CHAPITRE I.

De la Philosophie des Barbares.

C'est le nom que les Grecs avoient donné à toutes les autres Nations. L'étymologie du mot est incertaine; il semble pourtant qu'elle se rapporte principalement à la rudesse du langage de ces Peuples; rudesse en partie réelle, en partie apparente, car tout langage étranger paroit un

cri

cri modulé plutôt qu'une langue à ceux qui ne l'entendent pas. Mais il s'agit principalement de l'idée que les Grecs attachoient au mot de *Barbare;* elle ne différoit pas beaucoup de ce que nous entendons aujourd'hui par le nom de *Sauvages.* Ils s'imaginoient que quiconque n'étoit pas Grec, étoit par là même plongé dans l'ignorance & dans la ſtupidité, incapable même d'en ſortir, & ſur-tout de s'élever à des connoiſſances d'un certain ordre. Ils refuſoient donc aux Barbares toute teinture de Philoſophie.

Ils ſe trompoient cependant, comme nous l'allons voir. Les Barbares ont connu la Philoſophie, quoiqu'ils l'ayent fort déguiſée en la traitant à leur façon. Cette Philoſophie conſiſtoit principalement dans des Traditions tranſmiſes des pères aux enfans; le raiſonnement, & ſur-tout cette force du raiſonnement qui vient de la liaiſon des idées, n'y entroit pas pour beaucoup. Avec cela il eſt bien difficile de ſéparer la Théologie de ces Nations, tant Orientales & Occidentales que Méridionales & Septentrionales, d'avec leur Philoſophie. C'étoit un vrai chaos de faits altérés, & mêlés à de fauſſes opinions, le tout ſous le voile d'allégories outrées, obſcures dès leur origine, & que le tems a rendues tout à fait inintelligibles.

Nous rangerons ſous quatre Articles la Philoſophie des Barbares, ſavoir, 1. celle des Orien-

taux, 2. celle des Occidentaux, 3. celle des Méridionaux, & 4. celle des Hyperboréens, ou Septentrionaux.

ARTICLE I.

De la Philosophie des Orientaux.

Immédiatement après le Déluge, & au sortir de l'Arche se présente NOE', sur lequel on ne peut rien dire de plus positif, par rapport aux connoissances Philosophiques que sur les Patriarches antérieurs au Déluge. La fabrique de l'Arche & le degré de savoir qu'elle suppose, ne peuvent pas être regardés comme procédant de l'habileté de *Noé*. Il fut dirigé par l'*éternel Géometre*; ce fut le même secours qui le mit en état de rassembler, & les animaux qui entrerent dans l'Arche, & les provisions nécessaires pour les entretenir pendant la durée du Déluge. Tout ce qu'on dit de plus sur la Science de ce Conservateur du genre humain, en particulier sur les secrets de sa Chymie, est une pure fiction. Les sept fameux préceptes qui portent son nom ne le regardent pas davantage.

La postérité de *Noé* se multiplia, peupla le Monde; & d'elle sortirent toutes les familles, dont la réunion produisit dans la suite des peuples, & forma des Empires. N'ayant ici en vue que

que la Philosophie & son Histoire, nous n'indiquerons parmi les Orientaux que 1. les Hébreux, 2. les Chaldéens, 3. les Perses, 4. les Indiens, 5. les Arabes, & 6. les Phéniciens.

§ I.

Des Hébreux.

Leur premiere tige se trouve dans le fils ainé de *Noé*.

SEM, (c'est son nom), passe encore pour grand Astronome, mais sans preuve. Il faut mettre cette Astronomie avec la Magie de CHAM, sur laquelle on a dit tant d'absurdités.

ABRAHAM tient, avec le même droit, un rang distingué parmi les Savans de son tems; & cela pour avoir enseigné aux Egyptiens, l'Arithmétique, l'Astronomie, & ce qu'on appelle les Sciences des Chaldéens, qui consistoient principalement dans la Divination. Les Juifs ne tarissent point en rêveries sur ce sujet. Mais pour nous, *Abraham* ne nous est connu que par sa foi & par ses vertus.

JACOB fut un insigne Physicien; & ceux qui en doutent, on les renvoye à l'artifice dont il se servit pour avoir des agneaux tachetés. Etoit-ce un secret que l'expérience lui eut appris; ou

bien fut-il aſſiſté par quelque révélation? C'eſt de quoi nous ne ſaurions décider.

Joseph eſt un grand Politique, un homme profondément verſé dans l'œconomie, un habile Interprête des ſonges, &c. Mais il demeure également indécis quelle part l'Eſprit Divin qui le conduiſoit, & le ſoutenoit, eut dans toutes ces lumieres. C'eſt au reſte à tort qu'on veut le confondre avec *Hermès*. Le perſonnage, quel qu'il ait été, qui a porté le premier ce nom, doit avoir précédé de beaucoup le tems de *Joſeph*; car il paſſe pour l'Auteur de la ſageſſe des Egyptiens, & il paroit que cette ſageſſe étoit ſur un pied trop floriſſant, pour n'être pas ancienne, lorſque le Patriarche Hébreu fut chargé du gouvernement de l'Egypte.

Moïse puiſa dans cette même ſageſſe un grand nombre de connoiſſances, qui en firent un des hommes les plus éclairés de ſon ſiecle. Cette aſſertion n'eſt point téméraire, puiſque l'Ecriture la confirme. Mais il n'y en auroit pas moins de témérité à vouloir entrer dans le détail des différentes Sciences que Moïſe poſſédoit. Comme Légiſlateur, nous ne voyons en lui qu'un homme inſpiré, à qui Dieu confie immédiatement les Loix deſtinées à fonder la République d'Iſraël. Sa Cosmogonie, ou le récit qu'il fait de la Création du Monde, n'annonce pas

pas non plus qu'il l'ait puisé dans d'autre source que celle d'une révélation expresse. La maniere dont il réduisit le veau d'or en poudre, si elle ne lui fut pas suggérée d'en haut, est peut-être un de ces secrets des Anciens qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. *Moïse* est à tous égards un des plus grands hommes qui furent jamais; mais nous ne saurions dire à quel point il étoit grand Philosophe, dès-là que nous ne savons pas en quoi consistoit la Philosophie de son tems.

SALOMON sera l'homme universel, le Philosophe accompli, si aux explications forcées de quelques passages qui le concernent, on joint des Traditions fabuleuses qui donnent l'idée la plus exagérée de sa Science. Nous n'avons point ce qu'il avoit écrit sur l'Histoire Naturelle; nous n'appercevons dans les énigmes qu'il expliquoit, qu'un usage général à la Cour des Rois ses contemporains; les jugemens qu'il a prononcés, n'annoncent qu'un homme d'un sens droit, & d'un esprit pénétrant; enfin ses proverbes sont d'excellentes maximes de Morale. Cela suffit bien pour le rendre très recommandable; mais il faut se souvenir que c'est à Dieu qu'il avoit demandé la sagesse & que c'est de lui qu'il l'avoit obtenue. Le titre de Philosophe ne lui convient donc qu'imparfaitement: & pour tous les mystères dont on l'a fait dépositaire, les Livres qui

les contiennent, c'eſt l'impoſture qui les a forgés, & la crédulité qui les a reçus.

Daniel a des caractères fort brillans; mais c'eſt à l'Eſprit divin qu'il en eſt redevable, & non à la Philoſophie.

Job a vêcu dans un tems dont il eſt difficile de fixer l'époque; & quand on y parviendroit, il faudroit encore prouver qu'il eſt l'Auteur du Livre qui porte ſon nom. Ce Livre renferme à la vérité bien des échantillons de dialectique & de phyſique; mais ils doivent plutôt être mis ſur le compte de l'inſpiration que ſur celui de la Philoſophie.

Ainſi, pour bien juger de la Philoſophie des Hébreux, il faut recourir ſimplement aux Ouvrages de leurs Docteurs, à leurs Livres claſſiques; & en les examinant on verra qu'ils n'ont point eu, à proprement parler, de Philoſophes, mais que leur ſageſſe étoit un aſſemblage de notions puiſées en partie dans la Révélation à laquelle ils joignoient pluſieurs Traditions, & en partie dans l'expérience. Les perſonnages diſtingués qu'ils ont eu parmi eux, ont tourné leur ſagacité du côté de la Légiſlation & de l'œconomie politique, ſans faire preſque aucune attention aux choſes qui ſont du reſſort immédiat de la Philoſophie.

§ 2.

§ 2.

Des Chaldéens.

On les nomme auſſi *Aſſyriens.* Leur Philoſophie eſt difficile, obſcure, & incertaine, parce qu'elle remonte à la plus haute Antiquité, & qu'on ne peut guères la puiſer que dans des ſources très ſuſpectes. Ce n'eſt qu'avec d'extrèmes précautions qu'on évite de confondre les vrais dogmes des anciens avec des fictions enfantées dans des tems fort poſtérieurs. Rien n'eſt auſſi plus embarraſſant à cet égard que le mêlange perpétuel des idées de la Théologie avec celles de la Philoſophie. La Religion de ces peuples n'étoit qu'un aſſemblage monſtrueux des plus bizarres ſuperſtitions, une Idolâtrie groſſière & déteſtable. Les Prêtres en impoſoient aux peuples par toutes ſortes d'artifices. Ce n'étoient que divinations, augures, enchantemens, interprétations de ſonges, cérémonies puériles ou licentieuſes. S'il y avoit quelque choſe de caché ſous cette écorce, il eſt impoſſible de le démêler aujourd'hui; & cette ſageſſe a l'air de la folie la plus complette. Il faut que c'ait été en même tems une folie dangereuſe, puiſque, dès les premiers tems de la Monarchie

Ro-

Romaine, les arts des Chaldéens furent proſcrits comme ſuſpects & impies.

La méthode de la Philoſophie Chaldéenne étoit *traditive* & *ſécrete*. Elle étoit *traditive*, c'eſt-à-dire, que les dogmes paſſoient des pères aux enfans, & que ceux-ci les recevoient ſans aucun examen, & avec une ſoumiſſion aveugle. Elle étoit *ſécrete*, c'eſt-à-dire, qu'on n'admettoit à ſa connoiſſance, ou du moins qu'on n'initioit à certaines doctrines plus myſtérieuſes que les autres, que des perſonnes choiſies, en qui l'on avoit une pleine confiance. Ce ſecret a été depuis, & pendant bien des ſiecles, le caractère de la Philoſophie réelle: on n'abandonnoit au vulgaire qu'une Philoſophie vague, on le payoit de mots, reſervant les choſes aux initiés.

Malgré les obſcurités de la Philoſophie des Chaldéens, elle a été fort célébre dans toute l'Antiquité; & ſes ſectateurs ſe ſont partagés en différentes ſectes, dont on ne connoit plus aujourd'hui que les noms. Tels étoient les *Hipparéniens*, les *Babyloniens*, les *Orcbéniens*, les *Borſippiens*, &c.

A la tête des noms illuſtres que cette Philoſophie préſente, on trouve ZOROASTRE; mais comment démêler ce qui le concerne, au milieu de tant d'autres perſonnages du même nom, avec qui il a été confondu? Au moins faut-il être

être soigneux de le distinguer d'avec le *Zoroastre* des Perses; il est beaucoup plus ancien, & passe pour l'Auteur de la Magie, c'est-à-dire, pour le père de la plus grossière des impostures & de la plus honteuse des superstitions. On dit qu'il périt par le feu du Ciel.

Belus passe pour avoir enseigné aux Prêtres l'Astronomie & la Physique. Erigé depuis en Divinité, son Temple a été une des merveilles du Monde.

Berose, Marmaridius, Zabrabus, Teucrus, &c. ne nous ont transmis que leurs noms.

Les principaux dogmes de cette Philosophie, autant qu'on peut en juger, consistoient à reconnoitre un Dieu Créateur de toutes choses, (ce qui n'emportoit point la Création de rien, généralement inconnue des Anciens,) à admetre même l'Empire de la Providence, mais en regardant la Divinité comme l'Ame du Monde, répandue par-tout, & comme la source des Esprits, ou des Intelligences, qu'ils croyoient présider aux différentes parties du Monde. Presque tous les peuples barbares de l'Antiquité n'ont point eu d'autre idée de Dieu, que celle d'un Esprit universel, répandu dans toute la matiere, dont les parties principales président aux parties du Monde, tandis que quelques unes descendent dans les corps des hommes distingués & les animent.

ment. C'eſt là la véritable & premiere ſource de l'Idolâtrie, qui ne conſiſtoit originairement que dans le culte rendu aux principales parties de l'Univers & aux grands hommes, à cauſe des particules de la Divinité qu'on ſuppoſoit y réſider.

De cette idée de Dieu découloit celle de différens ordres d'Eſprits, ou d'Emanations. Ces Eſprits formoient des claſſes élevées les unes au deſſus des autres, rélativement au degré de leur intelligence ou de leur puiſſance. Il y en avoit de malins, ou trompeurs; & de là nâquit la Magie. Celle des Chaldéens & des autres peuples barbares étoit un culte ſecret de la Divinité, un commerce avec des Dieux qu'on ſe propoſoit d'appaiſer ou d'évoquer. Il y avoit une Magie *naturelle*, fondée ſur les vertus des choſes céleſtes & des choſes ſublunaires & ſur leur accord conſidéré comme la cauſe des événemens qui arrivent ſur la Terre. Il y avoit une Magie *theurgique*, par laquelle on formoit des rélations étroites avec les Dieux, on étoit en quelque ſorte admis à leur familiarité, & l'on éprouvoit leurs bénignes influences. Enfin il y avoit une Magie *goëtique*, ou impure, qui apprenoit à entretenir un commerce avec les Eſprits impurs & terreſtres.

L'Aſtrologie étoit une dépendance de la Magie. En partant du principe qu'il régne un accord entre les choſes terreſtres & les choſes céleſtes,

leſtes, on examinoit la ſituation & les divers aſpects des Aſtres; on faiſoit ſur-tout attention aux ſignes qui dominoient dans le moment où un enfant venoit au Monde; on s'imaginoit que certaines conſtellations étoient bienfaiſantes, & d'autres malignes; en un mot on rapportoit tout à une Deſtinée écrite dans le firmament.

Les Divinations formoient, pour ainſi dire, le faîte de cet édifice chimérique. On les tiroit du vol des oiſeaux, des entrailles des animaux, & des ſonges. C'eſt en cela que conſiſtoit la plus grande partie de la Philoſophie, ou pour mieux dire, de la Théologie des Chaldéens.

La génération du Monde occupoit auſſi beaucoup les anciens Philoſophes; & ce qu'il y a de Philoſophique dans leur doctrine, ſe réduiſoit preſque à la Coſmogonie, qu'ils appelloient auſſi Théogonie. Celle des Chaldéens étoit toute allégorique: & il n'y a rien qui puiſſe ſervir aujourd'hui à l'interprêter. On y entrevoit qu'ils faiſoient de la matiere originairement humide, le principe matériel des choſes, qui avoit été comme fécondé par l'émanation divine, dont l'homme avoit ſur-tout reçu une meſure abondante. Des Dieux ſecondaires avoient imprimé par leur vertu les ſemences des choſes au Ciel & à la Terre. Au commencement il n'y avoit que des ténébres & de l'eau; il ſe forma enſuite des animaux d'abord monſtrueux; une femme nommée

mée *Ornoroca* avoit la préſidence ſur eux. *Belus* la coupa par le milieu; les animaux périrent, & de là vinrent le Ciel & la Terre.

§. 3.

Des Perſes.

ZOROASTRE, ou ZERDUSHT, fut l'Auteur de leur Philoſophie. Il vivoit du tems de la captivité de Babylone. S'étant retiré dans les montagnes, il entreprit de réformer l'ancienne Religion des Mages, & de rétablir le culte du feu. Cette Religion antérieure à *Zoroaſtre*, plaçoit la plus conſidérable partie de la Divinité dans le Soleil. C'eſt d'elle auſſi que vient le dogme de deux Principes, contraires l'un à l'autre, dont le premier étoit la ſource de la lumiere & du bien, & le ſecond celle des ténébres & du mal. Mais cette ancienne doctrine étant tombée dans l'oubli, le culte des Aſtres s'étoit établi ſur ſes ruines: & c'eſt à détruire celui-ci pour ramener celle-là que *Zoroaſtre* conſacra ſes efforts. Il ſe rendit agréable à Darius, fils d'*Hyſtaſpe*, & lui fit adopter ſes ſentimens. Il alla conférer avec les Brachmanes, & fit des proſélytes dans les contrées voiſines de la Perſe. Il devint le Chef de la Religion, & mit ſes principes dans un Ouvrage, intitulé *Zendaveſt*. Les

Oracles qui portent son nom, ne sont pas de lui; c'est un Livre supposé par les Platoniciens modernes.

Cette espece de Religion philosophique se soutint longtems & eut des partisans distingués par leur rang & par leur savoir. C'étoient pour la plûpart des Prêtres, ou Sacrificateurs, célébres par leurs connoissances théurgiques, & qui formerent une race à part. Ils étoient adorateurs du feu. Il y eut d'autres Prêtres, attachés aux mêmes opinions, qui offroient beaucoup de sacrifices, & avoient un Chef, nommé *Archimage.* Ils étoient les Théologiens de la Nation; & le partage de leurs opinions les divisa en différentes sectes.

L'abrégé des dogmes de la Philosophie Persanne se réduit à ceci. Le Dieu Souverain est le feu intellectuel, duquel sont sortis pour produire le Monde, deux principes contraires l'un à l'autre. L'Etre Suprême dont tous les autres procédent & dépendent par la loi nécessaire de l'émanation, se nomme *Mithra.* Les deux principes opposés sont *Oromasdes*, lumiere très pure, active & spirituelle; & *Arimanius*, ou les ténébres passives & matérielles, nées de la limitation de la lumiere, & qui lui sont attachées comme une conséquence nécessaire. Du mêlange de ces deux principes sont sorties toutes les choses sublunaires; & c'est ainsi qu'il faut expliquer l'origine du mal sur la terre. Mais il viendra un

tems

tems où les ténébres feront vaincuës & détruites par la lumiere.

Quant au culte, ils prétendoient que ni les images, & les ftatues, ni les Aftres même, ne doivent point en être les objets.

L'ame, felon eux, venoit des Dieux, & étoit immortelle comme eux.

Leur morale recommandoit la chafteté, l'équité, l'honnêteté, la fuite des voluptés: ce qu'ils exprimoient en difant qu'il faut fuivre la lumiere, & fe préferver de la contagion des ténébres, ou de la conception de la matiere.

§. 4.

Des Indiens.

On ne doit pas confondre la Philofophie des anciens habitans de l'Inde, avec celle des peuples qui fe trouvent aujourd'hui dans les mêmes régions. Il fera fait mention de celle-ci vers la fin de cet Ouvrage. Pour la premiere nous n'en fommes guères inftruits que par le témoignage des Grecs, qui pénétrerent avec l'armée d'Alexandre jufqu'aux Indes.

Les Philofophes Indiens font connus fous le nom de *Brachmanes*. C'étoit une race d'hommes particuliere. Ils habitoient fur les montagnes & le long des fleuves, vivoient de fruits, s'abftenoient

noient de la chair des animaux, observoient les préceptes de la plus austère sobriété, & y joignoient les exercices du corps les plus fatigans, les tourmens même les plus insupportables. Ils ne souffroient aucun simulâcre dans leur culte. Les Brachmanes tenoient le milieu entre les *Samanéens* dont les principes étoient plus relâchés, & les *Hylobiens*, enfoncés au fond des bois, & y poussant la dureté de leur genre de vie au plus haut point. Les Rois & les peuples avoient une grande vénération pour les Philosophes, qui étoient en odeur de parfaite sainteté. On leur confioit le soin du Gouvernement & les intérêts publics. Leurs sentences étoient autant d'Oracles, reçus sans contradiction. La Magie, suivant quelques uns, entroit pour quelque chose dans leur grand crédit. Les noms les plus célébres parmi eux, sont celui de *Buddas* dans la haute Antiquité, de *Calanus* du tems d'Alexandre le Grand, & de *Jarcha* dans des tems postérieurs.

Leur Philosophie faisoit envisager Dieu comme une lumiere intellectuelle, qui pénétre tout, & à laquelle le Monde sert de corps, ou de vêtement. Ce Dieu étoit immortel, & il gouvernoit par sa Providence. L'ame avoit une origine céleste, & dégagée de ce corps elle devoit lui survivre dans l'attente d'une régénération, & d'une vie à venir, où elle jouiroit du bonheur.

Il

Il exiſtoit des Dieux inférieurs, qu'il faloit adorer, non en leur offrant des victimes, mais en célébrant leurs louanges, & ſur-tout par la pureté de l'ame, par la pratique des vertus. L'Aſtrologie & la Divination étoient en honneur parmi ces Philoſophes; ils les regardoient comme des moyens de dérober à la Nature ſes ſecrets, d'interroger cette ame de la Nature qui eſt répanduë par-tout. Leurs préceptes pour les mœurs tendoient à une purification continuelle; ils enſeignoient le mépris de la mort, à laquelle on devoit ſe préparer par des travaux continuels du corps; & quand on étoit duëment préparé, on avoit droit de ſe la donner.

§. 5.

Des Arabes.

Ce n'eſt que très improprement qu'on peut leur attribuer une Philoſophie. Leur genre de vie errant & vagabond ne leur permettoit pas de s'appliquer à ces objets. Tout au plus pratiquoient-ils quelques Divinations, cherchoient la ſolution de quelques énigmes, & prétendoient donner l'interprétation des ſonges. Ils avoient auſſi du goût & du talent pour la Poëſie.

Nous rencontrons pourtant ici le *Zabianiſme*, qui a fait du bruit dans l'Antiquité, mais qui ne nous

nous eſt connu que par des traditions fort incertaines. Quoique les Etoiles fuſſent des Dieux, ſuivant cette doctrine, on ne doit pas la confondre avec l'adoration des Aſtres. Le Soleil étoit le Dieu Souverain des *Zabiens*, ou *Sabéens*; les Planetes recevoient enſuite leurs principaux hommages. Mais ils ſe partageoient en deux ſectes, celle des Temples, & celle des ſimulachres, dont voici la différence. La premiere diſoit que les Aſtres étoient les Temples des ſubſtances immatérielles, & que les Eſprits médiateurs y habitoient. La ſeconde prétendoit que les ſimulachres, c'eſt-à-dire, les ſtatues & les images faites de main, étoient le ſéjour des Intelligences ſupérieures, qui venoient les occuper par voye d'irradiation: en conſéquence de quoi ils rendoient un culte à ces ſimulachres, en rapportant chacun d'eux à quelque Conſtallation du Ciel; ils faiſoient fumer de l'encens devant eux, les revêtoient d'habits & d'autres ornemens, leur adreſſoient des prières, & recouroient à divers enchantemens.

Les deux ſectes dont nous venons de parler ſe réuniſſoient en admettant un fondement commun de leur doctrine & de leur culte; c'eſt que tous les hommes ont beſoin de Médiateurs auprès de la Divinité. Ils regardoient les corps des Aſtres comme vivans & raiſonnables. Ils étoient fort attentifs à obſerver la ſituation des

Planetes, & les Constellations. Insensiblement cela les conduisit à l'Idolâtrie, & à toutes sortes de superstitions, entr'autres à celle des Talismans, qui s'est repandue par-tout, & a eu longtems la vogue.

L'ancienne Philosophie Arabe est une des principales sources de l'*Islamisme*, ou du Mahométisme, dont nous parlerons en son lieu.

§. 6.

Des Phéniciens.

La navigation & le commerce ont été la grande cause de la célébrité de cette Nation; mais en même tems elles lui ont fourni l'occasion, d'abord d'acquérir, & ensuite de répandre diverses connoissances dans les païs où le desir du gain la conduisoit. On pousse les choses trop loin, quand on représente les Phéniciens comme doués d'un génie extraordinaire, & qu'on leur attribue d'avoir été les dépositaires de toute l'ancienne sagesse. Ce qu'ils savoient & disoient des nombres & des Astres se réduisoit à fort peu de chose; c'étoient des connoissances purement empiriques; & il est faux que *Pythagore* ait puisé chez eux sa doctrine.

Moschus Sidonius a été pris sans fondement pour *Moïse*. La plûpart des Anciens l'ont

l'ont fait Auteur du systême des Atomes, qui fut ensuite transmis, à ce qu'on prétend à *Pythagore*, à *Leucippe*, & à *Démocrite*. Cela n'est point prouvé, & ne s'accorde d'ailleurs nullement avec la simplicité de la Philosophie des Barbares, purement fondée sur la tradition.

CADMUS, quand on admettroit ce qui est dit de lui, qu'il conduisit une Colonie en Gréce, & y apporta les lettres qu'il avoit empruntées aux Phéniciens, ne pourroit pas être mis au rang des Philosophes.

SANCHONIATHON a rassemblé les anciennes origines & les cosmogonies de ces tems-là; mais son témoignage n'est pas assez assuré pour y faire fond. Nous n'avons pour garant de l'Authenticité des choses avancées par cet Auteur, que *Porphyre*, qui dit les avoir puisées dans *Philon de Biblos*, Ecrivain parfaitement inconnu. Les fragmens de *Sanchoniathon* ne laissent pas de contenir plusieurs doctrines très anciennes. On y établit pour principes de cet Univers un Air ténébreux & spirituel, & un Chaos confus, tout environné d'obscurité. L'Esprit amoureux de ces principes en a procuré le mélange, d'où toutes choses ont pris naissance.

ARTICLE II.

De la Philosophie des Peuples Méridionaux.

Nous ne ferons mention ici que des Egyptiens & des Ethiopiens.

§. I.

Des Egyptiens.

THEUT, ou THOYT, nommé par les Grecs *Hermès*, & par les Latins *Mercure*, est l'Auteur de la Philosophie Egyptienne. Il avoit été Secrétaire du Roi *Osiris*; la Nation lui étoit redevable de ses Loix, des Lettres hiéroglyphiques, de l'invention de plusieurs Arts, de l'institution des Sacrifices; & des élémens de presque toutes les Sciences, pour tant de bienfaits, il avoit été mis après sa mort au rang des Dieux Cabires. Il vint longtems après un autre *Mercure* qui en déchiffrant les hiéroglyphes que le premier avoit fait graver sur diverses colomnes, en tira les Dogmes sacrés, & les écrivit dans des Livres qui furent aussi regardés comme sacrés. Il enseigna aux Egyptiens la Géométrie, l'Astrologie & la Théologie. On lui a attribué une foule d'Ecrits qui sont tous supposés; & quant aux inventions dont

dont on le fait Auteur, il n'est guères possible d'en fournir des preuves satisfaisantes, ou du moins il faut convenir que ce n'étoient encore que des essais grossiers & informes.

Il n'y a eu d'autres Philosophes en Egypte que les Prêtres, distingués en divers Colleges, ou ordres particuliers, désignés par les noms de *Prophetes*, de *Chantres*, de *Tireurs d'horoscopes*, de *Scribes*, &c. Ils employoient dans leurs enseignemens une méthode sécrete, énigmatique, emblématique, environnée, & comme hérissée d'initiations (*a*). Tout cela est aujourd'hui très incertain & très obscur.

Ce dont on ne sauroit douter, c'est que les Egyptiens sont une Nation fort ancienne, & qu'elle a eu, dès son origine, des Sages, des hommes de génie, qui ont instruit un peuple grossier, & lui ont appris d'abord à se procurer les choses nécessaires, ensuite à jouïr des commodités & des agrémens de la vie. L'Egypte étoit un grand Royaume, peuplé & florissant, avant que les autres contrées fussent en quelque sorte défrichées. Cependant tout cela n'a qu'un rapport très éloigné à la Philosophie.

Il

(*a*) Ceux qui ne veulent pas recourir là-dessus aux anciens Auteurs, ne peuvent faire de meilleure lecture que celle du beau Roman Philosophique de Mr. l'Abbé *Terrasson*, intitulé *Sethos*.

Il paroit que diverses révolutions, comme quelque inondation générale, de grands tremblemens de terre, ou de cruelles guerres, détruisirent presque entiérement cette Monarchie, dispersérent la plûpart de ses habitans en diverses Colonies qui se répandirent par tout le monde alors connu, & firent retomber ceux qui demeurerent en Egypte dans une nouvelle barbarie. Ils en furent tirés par le second *Hermès*, qui retrouva & réunit en un corps les restes de l'ancienne doctrine. Ce fut pour les conserver soigneusement qu'on forma ces différens Colleges de Prêtres, auxquels fut confié le dépôt de l'érudition sacrée. L'usage du secret prit alors naissance, & les Lettres hiéroglyphiques servirent à le conserver. Les Prêtres furent d'autant plus soigneux de ne point laisser transpirer leurs connoissances, qu'elles étoient la base de leur crédit, & de l'autorité qu'ils avoient sur le peuple. Les Princes n'en étoient pas jaloux, parce qu'ils étoient admis aux initiations, & inscrits dans le College des Prêtres.

En général ce qu'on pourroit appeller la Philosophie Egyptienne, n'étoit qu'une Politique accommodée à l'esprit du Gouvernement & aux besoins de l'Etat. Les Egyptiens joignoient à cela quelque teinture des Mathématiques, une Médecine empirique, l'Astrologie & la Magie.

Il y a bien des distinctions à faire dans leur

Théo-

Théologie & dans leur Cosmologie, rélativement à la méthode suivant laquelle ces doctrines ont été traitées en divers tems, dont les principaux sont ceux qui ont précédé l'invasion de *Cambyse*, ceux qui l'ont suivi, & les temps d'Alexandre le Grand. Depuis ces derniers, la doctrine Egyptienne fut entiérement altérée & défigurée par les fictions mythologiques des Grecs.

A ne consulter que la doctrine *exotérique*, ou publique, les Egyptiens regardoient les hommes, les animaux, les Astres, comme autant de Divinités ou d'Etres dans lesquels la Divinité résidoit. Mais en pénétrant dans la doctrine *esotérique*, ou sécrete, qui étoit la vraye Philosophie, on y apprenoit que la Divinité est répandue par tout l'Univers; que par ses influences & ses émanations elle descend dans les grands hommes, dans ces Génies distingués qui ont donné des Loix aux Nations; que le siége principal de sa majesté est dans le Soleil, la Lune & les Planetes; que tout participe à l'ame du monde, & qu'ainsi tout est rempli de Divinités; que de même tout retourne à cette ame du monde; que la matiere est en opposition avec elle, qu'elle la combat par ses imperfections, mais qu'à la fin elle sera domptée; que l'ame est immortelle, & subit diverses migrations; que la matiere est éternelle, que l'Esprit divin est essentiellement lié avec elle, & que c'est de cette union qu'est né

le Monde, autrement désigné par le nom d'*Orus*, fils d'*Osiris* & d'*Isis*; que les animaux ont été produits de la pourriture, &c. Quant à la morale, ils enseignoient qu'il faut honorer les Dieux, les Rois, ses père & mère, ne faire tort à personne, s'abstenir des péchés, éviter en particulier l'adultère, &c.

Les contradictions apparentes qui régnent dans la Théologie Egyptienne peuvent être levées, en recourant, comme nous l'avons insinué, aux divers temps où elle a été enseignée. La premiere Religion de ce peuple fut fort simple; les grands hommes furent élevés au rang de la Divinité; & de là vinrent les Dieux des Egyptiens. Lorsque *Cambyse* envahit l'Egypte, les dogmes des Perses, & en particulier ceux des Mages, prirent le dessus. Cela fit naître les fables d'*Isis*, d'*Osiris*, & de *Syphon*, que les Perses appliquerent à leurs trois principes, *Mithra*, *Oromasdès*, & *Arimanius*. Enfin depuis *Alexandre* le Grand, les Grecs qui s'établirent à *Alexandrie* dans les Provinces de l'Egypte, étant imbus des opinions de *Pythagore* & de *Platon*, y rapporterent & y accommoderent l'ancienne doctrine Egyptienne. Les Philosophes Asiatiques firent encore un mêlange de ce systême avec la doctrine de *Zoroastre*; & il en résulta un nouveau genre de Théologie, qui régna pendant le tems que les *Ptolemées* gouvernerent l'Egypte. On voit

as-

assez par cet exposé combien il est difficile de déterminer avec précision ce qui a été crû & enseigné en Egypte, tant en général, que dans quelcune des époques particulieres que nous avons indiquées (a).

§. 2.

Des Ethiopiens.

Les Philosophes Ethiopiens étoient des hommes graves, que l'ardeur du climat faisoit aller nuds, & qui habitoient principalement le long des rives du Nil. Ils étoient en même tems Sacrificateurs, & avoient beaucoup d'autorité parmi leur Nation. Ils étoient divisés en Colleges. Ils montroient un parfait mépris pour la mort. Ayant l'Idolâtrie en horreur, ils ne reconnoissoient qu'un seul Dieu, bon, éternel, & la cause de toutes choses. Ils admettoient cependant un mauvais principe, mais mortel. Ils enseignoient que l'ame est immortelle, & que par conséquent on ne doit point craindre la mort, & que l'homme doit être rempli d'un vrai courage. Enfin ils s'attachoient à l'observation des

(a) Le meilleur Ouvrage sur ce sujet, c'est celui de feu Mr. *Jablonski*, Professeur à Francfort sur l'Oder, qui a pour titre *Pantheon Aegyptiacum*.

des Aſtres; & c'eſt parmi eux qu'a vêcu *Atlas*, ſur les épaules duquel la Fable a mis le Monde, parce qu'il étoit grand Obſervateur, & habile Aſtronome pour le tems où il vivoit.

Tout ce qu'on a débité de plus ſur les Philoſophes Ethiopiens, conſiſte en de pures rêveries, nées ſur-tout dans l'imagination de *Philoſtrate*. Il eſt vraiſemblable que cette Nation a eu des Sages, mais plus recommandables par l'auſtérité de leur vie, que par la ſublimité de leurs connoiſſances.

ARTICLE III.

De la Philoſophie des Peuples Occidentaux.

Nous trouvons ici 1. les Celtes, 2. les Etruſques, 3. les Romains dans leur origine.

§. 1.

Des Celtes.

Les noms des *Druïdes* eſt fameux. Ils étoient diſtingués en divers Colleges, & tenoient des Ecoles, où l'on étoit inſtruit par une diſcipline domeſtique. Ils préſidoient aux ſacrifices & à tout le culte; ils étoient même Juges, ou arbitres des différens. Ceux qui étoient inſtruits

de

de la doctrine secrete, formoient trois classes, celle des *Bardes*, celle des *Prophetes* (*Vates*) & celle des *Druïdes*. C'est ce qu'on a exprimé en Allemagne par les noms de *Drottar*, *Wysendammen*, & *Scaldes*. Comme leur doctrine est une de celles où le secret a été le plus religieusement observé, & où les initiés ont été dans le plus petit nombre, elle est demeurée très inconnue. On sait en général qu'ils regardoient Dieu comme l'ame du monde, qu'ils supposoient de grands Esprits qui président aux grandes parties du Monde, aux montagnes, aux fleuves, aux rochers. Ils ordonnoient de rendre un culte à ces Divinités, mais sans Temples, ni Idoles. Livrés à la démangeaison de prédire l'avenir, ils ont employé tous les Arts superstitieux qui ont passé pour y être propres; & c'est de là que dérivent encore aujourd'hui tant de fables puériles, sur le commerce que les hommes peuvent avoir avec les Démons; fables que le vulgaire crédule adopte aveuglément. Ils proposoient aussi quelques raisonnemens sur l'origine du Monde, qu'ils faisoient sortir du Chaos ébranlé & agité par la Divinité. Ils nommoient nos premiers parens *Mannus* & *Emla*.

On n'est pas d'accord sur la véritable étenduë qui doit être assignée à la Nation Celtique. Ce qu'il y a de certain, c'est que ses Colonies se

ſont répandues depuis le fond du Septentrion juſqu'en Occident; & qu'outre les Scythes, on peut y comprendre les Gaulois, les Germains, les Bretons, les Eſpagnols, &c. qu'on diſtingua dans la ſuite, & lorſque la barbarie vint à s'adoucir, d'avec les Hyperboréens (*a*).

§. 2.

Des Etruſques.

On regarde les Philoſophes de cette Nation comme des Phyſiciens, parce qu'ils obſervoient avec beaucoup d'exactitude les météores, la foudre ſur-tout, les oiſeaux, &c. Mais ces obſervations étoient de pures pratiques ſuperſtitieuſes. Ils n'ont eu d'autre dogme connu, ſinon que le Monde dont ils admettoient la création, devoit être aſſujetti à de grandes révolutions.

(*a*) Ceux qui voudront en ſavoir davantage là-deſſus, peuvent recourir à la docte *Hiſtoire des Celtes* par feu Mr. *Pelloutier*, & aux excellens Ouvrages de Mr. *Mallet* ſur la Mythologie du Nord.

§. 3.

§. 3.

Des Romains dans leur origine.

Romulus fut le fondateur de Rome, mais *Numa Pompilius* en fut le Légiſlateur. On a cru qu'il tenoit de *Pythagore* la Religion & le culte qu'il introduiſit; mais c'eſt un anachroniſme; car le ſecond Roi de Rome vivoit pluſieurs années avant le Philoſophe de *Samos*. C'eſt chez les Sabins qu'il avoit puiſé ſes connoiſſances; & il ne fut queſtion de Philoſophie à Rome, qu'après que cette Ville eut mis la Grèce au nombre de ſes conquêtes.

ARTICLE IV.

De la Philoſophie des Peuples Hyperboréens.

Ce que nous en ſavons ſe réduit à ſi peu de choſe, que ce n'eſt pas la peine de diſtinguer les Scythes des Thraces. On ne connoit leurs Philoſophes que par quelques uns d'entr'eux qui ont voyagé en Grèce, & qui s'y ſont fait eſtimer par leur ſageſſe, par leurs vertus & même par leur eſprit. Tels ont été *Abaris* (a), *Anacharſis*, *Toxa-*

(a) Voyez le *Dictionnaire de Bayle*.

Toxaris, & *Zamolxis*, qu'on regarde comme le dernier qui ait enseigné la Philosophie aux Scytes d'après les instructions qu'il avoit reçues de *Pythagore*. Mais c'est une fiction des Platoniciens modernes, qui ont sur-tout rempli de fables l'histoire d'*Abaris*.

La sagesse des Thraces & des Scythes différoit totalement de celle des Grecs. Ne s'amusant point à de frivoles spéculations, ils rapportoient tout à la conduite, à la pratique de la vertu, à l'amour de la Patrie, & au mépris de la mort. A ces principes ils joignoient quelques cérémonies religieuses.

CHAPITRE II.

De la Philosophie des Grecs.

On peut la considérer dans son état d'enfance, & dans l'age de sa vigueur.

ARTICLE I.

De la Philosophie des Grecs dans son enfance.

Les Grecs étoient un ramas de diverses Colonies, venues principalement d'Egypte, de Phénicie, & de Thrace. Quelques hommes éclairés & prudens qui se trouverent parmi eux, employerent leur esprit & leur éloquence à adoucir des

mœurs

mœurs encore très grossieres; ils se servirent avec efficace des motifs pris de la Religion & de l'amour de la Patrie, pour fonder des Sociétés, & y introduire insensiblement l'ordre. Les commencemens furent lents & difficiles; mais, après certains progrès, les choses atteignirent un point de perfection supérieur à celui qu'on auroit pû naturellement espérer; la Gréce devint le séjour de la politesse, des Arts & des Sciences, le centre de la Législation, la source des beaux Esprits & des bons Ecrivains, le modèle des autres Nations. La Théologie & la Politique commencerent cet édifice, & le pousserent même fort loin; ce ne fut que lorsqu'il étoit presqué achevé que les Grecs tournerent leur vuë du côté de la Philosophie, & qu'on vit naître chez eux tous ces Systêmes qui font la principale partie de l'Histoire Philosophique ancienne.

Nous diviserons la Philosophie des Grecs dans son état d'enfance, 1. en Philosophie fabuleuses ou Mythologie, 2. en Philosophie politique.

§. 1.

De l'ancienne Philosophie fabuleuse des Grecs.

C'est une entreprise impossible que celle de déterminer exactement le sens de toutes les Fables

bles des Grecs. Les Colonies venues de contrées différentes ont fourni chacune leur contingent à la Mythologie; & ce mêlange a produit une confusion impénétrable. Elle n'a pû qu'aller en augmentant, lorsqu'on a érigé en Divinités les hommes illustres qui s'étoient signalés par d'insignes exploits & par de rares bienfaits. Les faits de leur vie ont été confondus avec des explications obscures qu'on commençoit à donner des phénomenes de la Nature. Le dogme fondamental sur lequel reposoient ces explications, c'étoit celui de l'Ame du Monde, répanduë dans toutes ses parties, & faisant sa résidence d'une façon plus marquée dans les parties principales. On trouve ici tout à la fois la clef de la Mythologie, & la source de l'Idolâtrie. Mais les détails n'en demeurent pas moins sujets à une incertitude, qui ne laisse lieu qu'à des conjectures fort vagues (*a*).

Les Chefs des Colonies y établirent les principes de Religion, & les préceptes de morale, qu'ils avoient apportés de leur Patrie. Les plus connus d'entre ces Chefs furent *Phoronée* & *Cecrops*, Egyptiens; *Orphée*, de Thrace; & *Cadmus*, Phénicien. Venant tous de contrées, où la doctri-

(*a*) Voyez les grands Ouvrages de *Bochart*, de *Huet*, & de *Vossius*, la *Mythologie* de l'Abbé *Banier*, l'*Histoire du Ciel*, &c.

trine du secret étoit introduite & usitée, ils la conserverent ; & les enseignemens qu'ils donnerent à cette multitude agreste, qui s'étoit soumise à leur conduite, formerent un nouveau genre de Théologie Philosophique, qui n'étoit qu'un tissu de fables & d'allégories. Le vulgaire s'arrêtoit à l'écorce & s'en repaissoit : les Sages pénétroient dans l'intérïeur, & arrivoient au noyau. L'imagination grossissoit tous les jours le systême mythologique de quelques chimères ; & il ne faut pas s'étonner qu'à la longue il soit devenu aussi vaste, aussi absurde, & aussi inintelligible qu'il l'est. Les doctrines les plus claires & les plus simples s'obscurcissent à force d'explications & de gloses ; à plus forte raison des notions qui étoient l'obscurité même dès leur origine, dûrent-elle se couvrir dans la suite des plus épaises ténébres. Bornons-nous à dire quelque chose des personnages les plus illustres de ces tems-là.

PROMETHE'E forma l'homme, & par le mélange des élémens d'où il le tira, il donna tout à la fois au corps le mouvement & à l'ame les idées. Ayant dérobé le feu du Ciel, *Jupiter* le condamna à être attaché au mont *Caucase*, où son cœur continuellement dévoré par un oiseau de proye, renaissoit toujours. Il paroit que cette fiction eut d'abord un sens historique, duquel on passa au sens physique. *Promethée* doit avoir

été

été un homme de génie, qui donna aux Grecs les premiers principes des Sciences & des Arts, leur enseigna l'usage des choses nécessaires à la vie, & les instruisit en particulier de tous les secours qu'on peut tirer du feu. Mais, comme il viola la doctrine du secret, & divulgua les mystères qu'on tenoit cachés en Egypte, il fut arrêté & detenu prisonnier pendant quelque tems; après quoi on le relâcha.

LINUS se rendit célébre par la Philosophie & par la Musique. *Apollon* jaloux de ce qu'il avoit inventé les Instrumens à corde, le fit mourir. Il avoit écrit sur le cours du Soleil & de la Lune, sur la génération des animaux & des fruits, & sur divers points de Théologie & de Cosmogónie. Tout cela est perdu. Il eut pour disciples *Hercule*, dont il seroit inutile de rapporter les travaux & les exploits qui ne sont rien à l'Histoire de la Philosophie, *Thamyris*, dont nous parlerons plus bas, & *Orphée* qui mérite une attention particuliere.

ORPHE'E avoit la Thrace pour Patrie; mais on ne sait d'ailleurs rien sur son extraction & sur les premieres années de sa vie. Il alla chercher la sagesse en Egypte; & ayant passé par toutes les épreuves des initiés, il s'instruisit à fond de la Théologie & des Mystères. Il excella sur-tout dans la Musique, & poussa si loin ce talent qu'on en a pris occasion de dire que les

ani-

animaux, & même les rochers éprouvoient l'impression de sa lyre; ce qui ne désigne autre chose que l'attention que des hommes aussi sauvages que les animaux, aussi durs que les rochers, firent à la douceur de ses accens, & aux maximes insinuantes qu'il leur proposa. Versé dans les secrets de la Médecine, il flêchit *Pluton*, & l'obligea de lui rendre sa femme, c'est-à-dire, qu'il la rappella des portes du trépas; mais, presqu'aussi-tôt après, une rechûte supérieure aux ressources de son art, la lui enleva sans retour. Ayant voulu mettre un frein aux excès que commettoient les femmes de Thrace dans leurs Fêtes, il excita leur fureur contre lui à un tel point qu'elles le mirent en pieces. On ne peut regarder que comme une calomnie de l'Antiquité contre lui, l'accusation de débauches honteuses & d'inceste, qui lui a été intentée. Ses écrits lui avoient acquis une grande réputation; mais ils n'ont pû résister à l'injure du tems. Tout ce qui a été répandu dans la suite sous son nom est supposé par les Platoniciens modernes; tout au plus y a-t-il quelques fragmens, tirés de ses disciples, & conformes à ses principes. Il passe constamment pour avoir été parmi les Grecs, l'inventeur & le principal Auteur de la Musique, de la Magie, de l'Astrologie, des mystères, des initations, &c. On voit qu'en effet les Grecs ont eu beaucoup de cultes mystérieux

&

& de cérémonies ſécretes, qu'ils tenoient immédiatement de leurs premiers Légiſlateurs, & dont ceux-ci s'étoient ſervi pour donner des mœurs à leurs ſujets par le moyen le plus propre à produire cet effet; c'étoit de leur enſeigner une Religion, de les réunir par les liens d'un même culte. Les principaux myſtères de la Grece étoient ceux de *Bacchus*, d'*Hecate*, les myſtères Eleuſiniens, & ceux qu'on nommoit *Panathenées*, & *Theſmophories* (a). Ce n'étoit que par divers degrés, par pluſieurs ſortes de purifications, qu'on étoit admis à la connoiſſance & à la célébration de ces myſtères. Tout cela étoit utile, & même néceſſaire dans les commencemens, pour en impoſer à une populace indocile; mais dans la ſuite l'impoſture & le fanatiſme firent dégénérer ces inſtitutions en abus énormes, & en vrais ſacrilèges.

La Philoſophie d'*Orphée*, autant qu'on peut la connoître à préſent, étoit en partie théologique, en partie coſmologique & phyſique. Il avoit une double doctrine, l'une publique, l'autre ſécrete. Suivant la premiere, il concevoit les émanations divines de l'ame du Monde comme autant de Dieux; & c'eſt de là principalement qu'eſt venu le Polythéiſme des Grecs. Mais,

(a) On peut recourir là-deſſus à divers Ouvrages du ſavant *Meurſius*.

Mais, lorsqu'il s'expliquoit confidemment à ses disciples, il disoit, que toutes choses ont été originairement en Dieu, & qu'il les a produites hors de lui par une espece de génération semblable à celle des Hermaphrodites; que la Divinité est un Esprit qui traverse & pénétre continuellement l'Univers, ou plutôt que c'est l'Univers même; que tout en est sorti, & que tout y retournera. Les explications qu'il donnoit de l'origine des choses, découloient du principe des émanations. Avant que le Monde fut formé, Dieu joint au Chaos constituoit l'Univers; il jetta ensuite hors de son sein la matiere, puis la façonna & l'embellit; toutes les parties de l'Univers, sont des parties de Dieu, des membres de la Divinité, intimément unis avec elle. Le vrai & souverain bien consistoit à se réunir à Dieu; ce qu'on ne pouvoit obtenir qu'à l'aide des mystères & des purifications. L'Univers étoit rempli d'Esprits, qui en sont autant de particules ou d'écoulemens. Les grands d'Esprits présidoient aux principales parties du Monde, & aux régions de notre Globe. Les Divinités se marioient entr'elles d'une maniere conforme à leur nature. Quant à la Cosmologie proprement dite les dogmes d'*Orphée* se réduisoient à ceci. Dieu avoit produit au commencement l'Ether créateur, auquel il avoit ajouté ensuite le Chaos & la Nuit. De l'assemblage de ces trois premiers prin-

principes des choſes s'étoit formé un Oeuf, qui s'ouvrit; & alors les parties les plus peſantes deſcendirent, les plus legères monterent, & tout s'arrangea dans la place qui lui convenoit. Si l'on veut pénétrer le ſens de cette allégorie, elle eſt probablement deſtinée à marquer, que la lumiere & les ténébres, indiqués par l'Ether & la Nuit, ſortirent avant toutes choſes du ſein de la Divinité, & qu'enſuite ſe fit la ſéparation des Cieux & de la Terre. Suivant la même hypotheſe, les hommes étoient ſortis du ſein de la Terre, & d'abord ſous des formes très irrégulieres, de Cyclopes, d'hommes à cent mains, &c. Le Monde éprouvoit des révolutions périodiques qui le conduiſoient à périr par le feu. Chaque Etoile étoit un Monde. Les Aſtres étoient des Corps de feu, doués d'une ame. Celle des hommes, renfermée dans le corps, comme dans une priſon, lui ſurvivoit après la mort, pour recevoir les récompenſes ou les peines qu'elle auroit méritées. La pratique des initiations étoit le meilleur moyen d'obtenir les unes & d'éviter les autres.

MUSÉE, diſciple d'*Orphée*, établit ſes myſtères chez les Athéniens, & les y conduiſit à leur perfection. Il étoit Théologien, Phyſicien, Médecin, Interprète des myſtères, Prophete. Il eut pour fils *Eumolpe*.

THAMYRIS fut un excellent Muſicien; ce qui,

qui, dans ces tems-là, emportoit presque toutes les autres connoissances. Ayant été néanmoins vaincu dans un combat public, il en fut vivement affligé, & perdit la vuë. Il avoit composé sur la Cosmogonie divers Ouvrages qui n'existent plus.

AMPHION, autre personnage célébre par ses talens pour la Musique, s'en servit à adoucir les mœurs des Thébains; & de là toutes les fables débitées sur la force de son art. Il enseigna la Théologie, la Religion & la Morale. Ses préceptes étoient d'une extrême sévérité.

MELAMPE fut un autre *Orphée.* C'étoit un très grand génie. Ayant été initié aux mystères des Egyptiens, il les répandit chez les Grecs sous le voile des Théogonies. Médecin & Devin, on raconte des choses prodigieuses de la vertu de ses secrets & de ses enchantemens. Ayant guéri les filles du Roi *Proetus* de violentes affections hystériques, par le secours des bains & l'usage de l'Ellebore, il en reçut pour récompense une partie du Royaume; & après sa mort on institua une fête à son honneur, dans laquelle on lui offroit des Sacrifices.

HESIODE est connu par ses Ouvrages de Poësie; & son nom trouve place ici, parce qu'il a prétendu expliquer l'origine du monde dans sa *Théogonie.* C'est un sujet qui a été traité par une foule d'Ecrivains de ces tems-là; mais nous n'a-

n'avons plus leurs Ouvrages. Nous n'y trouverions que d'epaisses ténébres. On travestissoit d'anciennes traditions historiques en fables théogoniques; après quoi, pour redoubler l'obscurité, on se servoit de ces fables pour expliquer les phénomenes de la Nature, & l'on faisoit de nouveaux efforts pour les allier avec la Religion dominante. Cela produisoit une foule d'opinions, qui varioient suivant les tems, les lieux, & le caractère des Ecrivains; en sorte que les Cosmogonies Grecques forment un vrai labyrinthe d'où il est impossible de se tirer. Les articles les moins équivoques de cette doctrine se réduisoient à ceci. Il y a deux principes de toutes choses, le Chaos & la Nuit. Rien ne se fait de rien. Le Chaos est une matiere où tout est en confusion; elle est imprégnée des semences des choses. La Nuit est la premiere qualité. Il survint une inimitié, ou discorde, qui produisit la séparation de la matiere; & il y eut en même tems une amitié, ou concorde, en vertu de laquelle les choses semblables se réunirent. Cette amitié avoit été imprimée par la Divinité, lorsqu'elle jetta le Chaos hors d'elle: & c'étoit aussi la Divinité qui avoit associé les choses homogenes, & cela par des vuës d'intelligence. Les parties les plus legeres s'étant élevées, tandis que les plus pesantes descendoient, on vit paroître le Ciel & la Terre. Celle-ci, en se ma-

riant

riant avec le Ciel, produisit par ses exhalaisons la Mer. Les animaux raisonnables nâquirent ensuite; & parmi eux il y eut de grands tyrans, des hommes puissans, qui après leur mort retournerent dans les Astres.

EPIMENIDE de Crete, après un sommeil de cinquante sept ans, se fit connoître par plusieurs miracles. Il avoit en particulier le pouvoir de faire sortir son ame du corps, quand il le vouloit. Il exerça le Sacerdoce avec beaucoup d'éclat, ayant présidé aux lustrations & aux expiations de plusieurs Villes. Ses prédictions firent aussi grand bruit. Il n'étoit pourtant au fond qu'un insigne imposteur.

HOMERE enfin ne sauroit être passé sous silence. Ses Poëmes l'ont rendu immortel. S'il n'a pas été Philosophe de profession, ses Ouvrages n'en sont pas moins la source la plus abondante de toute l'ancienne Philosophie: & sans donner dans l'admiration outrée qu'ont eue pour lui quelques uns de ses partisans, on ne sauroit disconvenir qu'il n'ait eu des lumieres surprenantes pour les tems où il vivoit.

§. 2.

De l'ancienne Philosophie Politique des Grecs.

Cette Philosophie fit des progrès rapides. L'Achaie, l'Ionie, & cette partie de l'Italie qu'on nommoit la grande Gréce, furent comme peuplées d'Etats & de Républiques, où divers Législateurs avoient établi des formes différentes de Gouvernement, presque toutes remplies d'une vraye sagesse. Telles furent celle de *Locres*, à laquelle *Zaleucus* avoit donné des Loix très sevères; celle de *Catane*, fondée par *Charondas*; celle d'*Athenes*, qui eut successivement pour Législateurs *Triptoleme*, *Dracon*, & *Solon*; celle de *Lacédémone*, où *Lycurgue* introduisit une discipline tout à fait mâle, celle de *Crete* à laquelle *Minos* & *Rhadamante* présiderent. Ces grands hommes porterent en général le nom de SAGES; mais il y en eut sept, qu'on distingua particuliérement par ce titre, & qu'on appelle encore aujourd'hui les sept Sages de la Gréce (*a*). On rapporte l'origine de cette qualification à un trépied d'or que des pêcheurs tirerent de la Mer, & au sujet duquel il y eut un procès entr'eux & de

(*a*) Voyez leur Histoire par Mr. *de Larrey*.

de jeunes gens qui avoient acheté leur jet. L'affaire fut portée successivement devant ces hommes célébres, qui ne voulurent pas prononcer, mais renvoyerent la décision à l'Oracle de Delphes. Il est plus vraisemblable que ce trépied fut proposé pour un des Prix qu'on adjugeoit dans l'assemblée solemnelle des Grecs, & qu'on y déclara ces grands hommes que leur savoir & leur Législation distinguoient si éminemment entre tous les autres, seuls dignes d'obtenir ce trépied. Quoiqu'il en soit, on reconnoit l'existence des sept Sages; & bien qu'il y ait quelque diversité dans la liste qu'on en donne, ce sont les noms suivans qui y entrent pour l'ordinaire.

THALES reviendra plus bas, à la tête de ceux qui ont rédigé la Philosophie en un corps, & lui ont donné une forme Systématique.

SOLON, Athénien, beau génie, bon Poëte, habile Capitaine, excellent Législateur. Il eut le commandement des Troupes dans l'expédition contre *Salamine*, & reprit cette Ville. Il délivra la République des Usuriers qui la dévoroient. Il mitigea les Loix de *Dracon*, qui sembloient écrites avec du sang, & les rendit plus humaines. Il en établit aussi de nouvelles qu'il fortifia par son exemple. Ayant quitté Athenes, il fit divers voyages. Etant parvenu jusqu'en Scythie, il inspira une grande vénération aux peuples de ces contrées. Il s'instruisit des con-

noiſſances ſécretes des Egyptiens, & alla conférer en Egypte avec *Thalès*. Il mourut à Cypre. Son mot, (car chacun des Sept Sages a eu le ſien), c'étoit : *Conſidère ta fin.*

CHILON, Ephore des Lacédémoniens, fut recommandable par ſa juſtice & par ſa modération. Il eut le don de prévoir & de prédire l'avenir. Il prononça quantité de ces ſentences laconiques, dont la briéveté augmentoit la force. Les deux pincipales étoient : *Connois-toi toi-même*, & *Rien de trop.*

PITTACUS, de *Mitylene*, homme de cœur & bon Guerrier. Il vainquit les Athéniens, & refuſa le gouvernement de ſa Patrie qu'on lui offroit. Vaincu cependant par les inſtances de ſes Concitoyens, il prit les rênes de l'Etat, & les tint avec beaucoup de modeſtie. Il étoit très verſé dans la ſaine Politique, & faiſoit bien des vers. Il diſoit : *Connois le tems.*

BIAS de *Priene*, ville d'Ionie, honnête homme, vertueux, généreux, prudent, délivra ſa Patrie aſſiégée à la faveur d'un ſtratagème. Uniquement occupé à acquérir les richeſſes de l'ame, il ſe vantoit avec raiſon de porter tout avec lui. Son eſprit & ſon ſavoir lui procurerent des agrémens dans pluſieurs Cours. Il avoit pour ſymbole : *Aimez comme pouvant haïr.*

CLEOBULE, originaire de *Rhodes*, apprit la ſageſſe chez les Egyptiens, eut un talent diſtin-

gué pour ces énigmes qui avoient alors tant de vogue, & se fit encore plus d'honneur par d'excellentes leçons de morale & de vertu qu'il donna. Il les mit en pratique par la maniere sage & humaine dont il gouverna les *Lindiens*. Sa fille *Cleobuline* fut héritiere de ses connoissances & de ses vertus. *Rien de meilleur*, disoit-il, *que la modération.*

PERIANDRE, Tyran, c'est-à-dire, Roi ou Prince des Corinthiens, a été fort noirci par les Grecs, sans doute pour avoir érigé la Monarchie sur les ruines de l'Aristocratie. Il étoit pourtant digne du nom de Sage; & sa Législation, un peu sévère à la vérité, fut excellente. Il ne se rendit odieux aux Grecs que par ce qu'il gênoit une liberté dont ils étoient excessivement jaloux.

A ces sept personnages illustres on a coutume de joindre ESOPE, quoiqu'il ait été un simple esclave. Ses Fables sont une des plus précieuses choses que l'Antiquité nous ait transmises: on y voit un fonds admirable de sagesse, de prudence, d'expérience, & de saine morale. Pour sa vie, elle est très incertaine; & ce qu'on donne aujourd'hui sous ce titre, n'est qu'un ramas de fictions puériles.

ARTICLE II.

De la Philosophie des Grecs dans l'âge de sa vigueur.

Ici commencent les Systêmes & les Sectes. Nous aurons à considérer cette Philosophie, 1. dans la grande Gréce, ou l'Italie inférieure, 2. dans la Gréce proprement dite; & 3. hors de la Gréce, en tant qu'elle a été enseignée & cultivée par des Grecs.

§ 1.

De la Secte de Pythagore, autrement dite Secte Italique.

Nous avons déjà insinuée que la partie inférieure de l'Italie, avec les Isles adjacentes, ayant été remplie de bonne heure de Colonies Grecques, en prit le nom de grande Gréce. *Pythagore*, Grec de Nation, dont nous parlerons tout à l'heure plus au long, s'étant établi dans ces contrées, & y ayant fondé une Ecole, sa Secte reçut le surnom d'*Italique*. Elle se soutint pendant environ deux siécles, au bout desquels elle fut détruite; mais de ses débris se forma la Secte *Eléatique*, qu'on peut regarder comme une Mè-

Mère féconde, à laquelle toutes les autres Sectes de la Gréce doivent leur existence.

L'histoire de la Secte Italique est remplie de difficultés, d'obscurités, & d'incertitudes. Nous n'avons plus les vrais Ecrits des Philosophes de cette Secte; & ceux que les Anciens nous ont transmis, sont pour la plûpart remplis de fables puériles. La prévention pour ou contre *Pythagore* a fait aussi avancer une foule de choses dénuées de fondement; & les Platoniciens modernes sur-tout se sont plû à remplir le récit de sa vie, de quantité de traits merveilleux, qu'ils se proposoient de mettre en parallèle avec les miracles du Sauveur rapportés par les Evangélistes. Le flambeau d'une saine Critique est donc tout à fait nécessaire pour saisir les probabilités, rejetter ce qui est notoirement faux, & suspendre son jugement sur ce qui n'est pas assez prouvé.

PYTHAGORE nâquit entre les Olympiades XLIII & LIII, dans l'Ile de Samos. Son père le conduisit, encore enfant en Phénicie, & le confia aux soins du célébre Philosophe *Phérécyde*. On a dit beaucoup de mensonges sur les divers maîtres dont il reçut des enseignemens. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fit le voyage d'Egypte, & y fut initié aux mystères. Il avoit commencé par consulter les Phéniciens, dont il tiroit son origine. La Chronologie ne permet pas d'ajouter foi à ce qu'on dit, qu'il fit un

tour en Judée, & qu'y ayant été fait captif, on le conduisit par ordre de Cambyse à Babylone; d'où il pénétra jusqu'aux Indes. On a plus de raison de croire qu'étant revenu d'Egypte en Ionie, après avoir consulté les Oracles les plus célébres, il érigea une Ecole dans la Ville de *Samos*, sa Patrie. Comme il y avoit beaucoup d'imposture dans son fait, il demeura quelque tems renfermé dans un antre, où il se vanta d'avoir acquis la connoissance de plusieurs mystères. Ayant quitté *Samos* pour se rendre en Italie, il s'établit à *Crotone*, & y eut une grande afluence de disciples. Tout ce qui est dit des miracles qu'il fit alors, est inventé; & cette grande autorité dont on prétend qu'il a joui, est du moins exagérée. Il paroit cependant avoir été habile dans l'art des prestiges, & a pu en imposer par là au peuple: de sorte qu'on est en droit de le mettre au rang des fameux Imposteurs. Ses mœurs étoient, ou paroissoient, bien réglées; ses manieres étoient agréables; il montroit un grand respect pour la Religion; en un mot il ne négligeoit rien de tout ce qui pouvoit lui concilier l'estime publique, & le rendre un objet de vénération. Aussi parvint-il à son but; & fut-il regardé, non seulement comme un Génie extraordinaire, mais comme une Intelligence d'un ordre supérieur, qui honoroit la terre de sa présence. Il eut de sa femme *Théano*, deux fils,

Telaugès, & *Mnesarque*, & trois filles. Sa famille hérita de son Ecole. Le tems & le genre de sa mort sont incertains; mais toute l'Antiquité s'accorde à dire qu'il finit ses jours par une mort violente.

On ne sauroit dire si *Pythagore* avoit composé des Ecrits; & il y a lieu de croire que la méthode du sécret, à laquelle il s'astreignoit, l'en empêcha. Tous ceux qu'on lui attribue, sont tout au plus des ouvrages de ses disciples, qui y mirent le nom de leur Maître, suivant l'usage des Anciens. Le plus célébre de tous est celui qui porte le titre de *Vers dorés*.

Sa doctrine étoit double, publique & sécrete. Il enseignoit la premiere à tout le monde, & elle rouloit principalement sur les mœurs. L'autre au contraire n'étoit communiquée qu'à des disciples de l'ordre le plus intime, qu'il avoit rassemblés en une Communauté, assujettie à de très étroites observances. Les Auditeurs de *Pythagore* avoient de longues & pénibles épreuves à essuyer, avant que d'être rendus participans de tous ses sécrets. Ils se dépouilloient de toute propriété de leurs biens, gardoient un silence de plusieurs années, & s'engageoient à ne jamais révéler quoique ce soit de ce qu'ils auroient appris. Alors, & après toutes ces précautions, admis en quelque sorte au dedans du voile, il n'y avoit plus rien de caché pour eux; ils devenoient

Mathématiciens, Physiciens, Métaphysiciens; & quelques uns Législateurs. Une regle fixe & invariable déterminoit toutes les occupations de leur journée; ils s'occupoient de Musique, de Danse, de spéculations, de sacrifices, & se récréoient par des promenades. Leur nourriture étoit aussi assujettie à divers préceptes; quelques alimens leur étoient interdits, par exemple les feves; & les plus parfaits d'entr'eux s'abstenoient de la chair des animaux. Tous les enseignemens, même de la doctrine sécrete, étoient enveloppés de perpétuelles allégories. De là l'incertitude & l'obscurité des Symboles Pythagoriciens, dont toutes les explications ne sont que des conjectures fort hazardées.

En général toute la Philosophie de *Pythagore* est aujourd'hui couverte de ténébres presque impénétrables; & cela vient de diverses causes, dont les principales sont le silence de la secte, la méthode du sécret, le grand nombre de choses faussement attribuées à *Pythagore* par ses adversaires, & la confusion introduite dans tous les dogmes de l'ancienne Philosophie par les Platoniciens modernes, qui, en voulant concilier ces dogmes, les ont altérés & défigurés. Un enthousiasme ridicule a sur-tout causé bien du désordre, & a fait perdre de vue ce qui auroit pû mériter l'attention.

Le but de cette Philosophie paroit avoir été de

de dégager l'ame du commerce trop étroit où elle se trouve avec le corps, pour l'élever par divers degrés, & en particulier par des préparations mathématiques à l'intuition des êtres proprement dits, des choses qui subsistent par elles-mêmes. Pour cet effet, on débutoit par une *Arithmétique*, sur laquelle on ne peut dire aujourd'hui rien de satisfaisant. *Pythagore* distinguoit les nombres en *intellectuels* & *scientifiques*. Les premiers existoient selon lui, de toute éternité dans l'Entendement divin; & c'est d'eux que toutes choses procédent, par l'extension des raisons séminales, & par la production de l'unité en acte. A cela il ajoûtoit que le nombre infini étoit pair, que la Monade étoit le commencement du repos, & qu'elle tenoit de la Divinité; que la Dyade en venoit, & de celle-ci la matiere informe, & dans un état de discorde, que le premier nombre parfait étoit le ternaire; que la Tetrade renfermoit les plus profonds mystères d'une Philosophie divine; que le nombre de six étoit parfait, celui de sept sacré, celui de dix harmonique. Enfin il prétendoit qu'on pouvoit deviner l'avenir par les nombres; & c'est l'*Arithmomancie*. Venoit ensuite la *Musique*, qui n'étoit pas tant l'objet de l'ouïe que celui de l'entendement. Il la faisoit résulter d'une association convenable des choses contraires; il en tiroit les noms de l'harmonie des Planetes, disant

qu'elle étoit *diapafon*, *diapenté*, *diateſſaron*; il la divifoit en trois genres, le *diatorique*, le *chromatique*, & *l'enharmonique*, & vouloit qu'on en apprit les degrés & les progrès fur un Inſtrument *monochorde*. Une femblable Mufique avec tous fes chants, tous fes rythmes, & toutes fes modulations, étoit deſtinée à la correction des mœurs, & à la guérifon des maladies. Quant à la *Géométrie*, ce Philofophe en joignoit les figures avec les nombres, pour déterminer & repréfenter les élémens des chofes. Il avoit pouſſé aſſez loin l'étude de cette ſcience, pour être l'inventeur de quelques uns de fes théorêmes. Son *Aſtronomie* fuppofoit dix fphères céleſtes, dont la derniere étoit en oppofition avec notre terre. Le feu étoit placé au milieu du Monde, dont les parties fe mouvoient autour de ce feu, comme d'un centre; & la terre elle-même avoit une femblable révolution, pareille à celle des autres. Le mouvement des Planetes étoit harmonique, & rendoit le fon le plus mélodieux, mais qui ne pouvoit être ouï par les hommes. La Lune & les autres planetes étoient des féjours habitables. Il y avoit des Antipodes.

Si nous paſſons préfentement aux dogmes qui conſtituoient plus particulierement la Philofophie Pythagoricienne; elle enfeignoit que l'objet de cette ſcience, ce font les chofes eſſentiellement belles & divines, immatérielles & éternelles; que

que le nom d'Etres ne convient qu'improprement à toutes celles qui sont assujetties aux loix de la génération; que le but du Philosophe est de conduire son ame à la connoissance intuïtive de Dieu, & même à la Nature divine, les hommes pouvant ainsi devenir des Dieux; que dans cette vue il faloit dégager l'ame du corps & des passions par la mort philosophique; qu'en se repliant d'abord sur elle-même, cela la mettoit en état de s'élever à Dieu; & qu'un génie favorable assistoit ceux qui s'appliquoient à ce travail. A quoi *Pythagore* ajoûtoit, que le sage ne s'étonnoit de rien.

A ces principes généraux étoient subordonnés ceux d'une Philosophie plus particuliere, active, & divisée en *pædentique*, ou rélative à l'éducation, & *politique*. Les préceptes de la premiere étoient, de recevoir des instructions, de garder le silence, de s'abstenir de la chair des animaux, d'acquérir du courage, de la tempérance, de la sagacité. La vertu y étoit considérée comme faisant la perfection de l'homme, & ayant besoin de la raison, pour lui servir de moyen & de conseil. L'ame étoit supposée avoir trois parties principales, la connoissance réglée par la raison, la colere par la force, & la cupidité par l'appétit; d'où procédoient toutes les vertus, la patience, la continence, le courage, la tempérance, la justice, &c. La Politique se

réduisoit à ces chefs. Les hommes doivent vivre en commun, être liés par l'amitié, rendre un culte aux Dieux, & des devoirs aux morts. Le principe général de toutes ces doctrines, étoit qu'il faut suivre Dieu. L'idée théoretique de cet Etre suprème, c'est qu'il est l'ame du monde, répandue dans toutes ses parties, & que tout ce qui a vie, la tire de lui; que c'est un Etre invisible, qui soutient le Monde, qui a jetté la matiere hors de lui, & qui la gouverne par une nécessité intrinséque. On désignoit encore la Divinité par les épithetes de premiere Monade, de feu intelligible, de chaleur de l'éther suprème. Après Dieu venoient les choses intelligibles, les Dieux, les Héros, les Démons, les Ames, dont l'air est plein. L'explication des choses naturelles consistoit à dire, que tout vient de l'unité & du nombre binaire; que le Monde est l'ouvrage de Dieu; que le destin est la cause de l'ordre qui y régne; que le Soleil & les Astres sont des Dieux; que les Etoiles sont des Mondes, que la Lune est une Terre, que le genre humain a toujours existé, & qu'il ne prendra jamais fin; que l'ame est un nombre qui se meut lui-même; qu'elle est raisonnable & immortelle; qu'elle s'est détachée extérieurement de la substance divine dont elle faisoit partie; qu'il y a une Médecine diételique, &c.

Le nombre des Disciples de *Pythagore* fut fort

grand,

grand, & son Ecole subsista après lui; mais l'envie, après lui avoir suscité diverses persécutions, l'attaqua enfin à main armée; on mit le feu à la Maison où se tenoit cette Ecole, la plupart de ceux qui la composoient, furent égorgés, & les autres condamnés à l'exil. *Aristée*, célèbre Mathématicien, en recueillit cependant les débris; & après en avoir été le Chef, il transmit cette fonction à *Mnesarque*, ou à *Télaugès*, fils de *Pythagore*, auquel d'autres succéderent jusqu'au tems de *Ptolemée*, fils de *Lagus*. Il y eut aussi dans cette Ecole des femmes Philosophes.

Les principaux sectateurs de *Pythagore* ne peuvent guères porter que le nom de Semi-Pythagoriciens, par ce que la doctrine de leur premier Maître ne se conserva point dans sa pureté; mais elle fut altérée à plusieurs égards, sur-tout dans ce qui concerne l'explication des choses naturelles. Passons en revue les principaux d'entre ces Philosophes.

Ecphante de *Syracuse*: il prétendit que nous ne pouvons arriver à la connoissance du vrai. Il fit consister les premiers principes en un nombre innombrable de corpuscules individuels, qui sont les Monades; & il y joignit le Vuide. Selon lui, les corps se meuvent par la puissance divine.

Hippon de *Rhegio*, enseigna que le froid & le chaud, c'est-à-dire, l'eau & le feu, sont les principes

cipes des choses; que le feu est sorti de l'eau, par où il entendoit le feu divin, qui, en quittant le chaos, a formé le monde. L'ame étoit engendrée de l'humide.

Empedocle d'*Agrigente* a été le plus célébre des Pythagoriciens. Il vivoit avec éclat dans sa Patrie, & se montra ennemi déclaré des Tyrans. Il fut un excellent physicien, ce qui lui a fait attribuer des miracles. Il se distingua aussi dans la Médecine, à laquelle il associoit la Magie. Il fit des vers. On raconte qu'il finit sa vie en se jettant dans le Mont *Etna*; mais c'est une fable. Quant à ses dogmes, il disoit qu'on doit juger de la vérité, non par les sens, mais par la raison, parce que les sens n'étoient pas en état de la comprendre. Il faisoit venir la Raison de dehors, comme une chose qui tomboit en quelque sorte dans l'homme; & il lui donnoit pour objet les choses intelligibles. Il établissoit en physiologie un double principe de toutes choses; l'un actif, savoir, la Monade, ou Dieu; l'autre passif, ou la matiere. Le premier étoit le feu intellectuel, d'où tout vient & où tout retourne. Il n'admettoit qu'un Monde, & soumettoit les choses terrestres au gouvernement des Démons. Il attribuoit à la matière une pure inertie; il supposoit comme antérieures aux élémens, de très petites molecules rondes, qui se meuvent seules, & en qui se trouve une amitié

&

& une discorde, par lesquelles toutes choses ont été produites. Il peut être regardé comme l'Auteur de la doctrine des quatre élémens, qui suffisent à la composition de tous les mêlanges.

EPICHARME de *Cos*, enseigna la Philosophie à *Syracuse*, & fit aussi quelques Comédies. Il disoit que rien ne se fait de rien; qu'ainsi les Dieux, c'est-à-dire, le Soleil & les Astres ont toujours existé; que la matiere est dans un mouvement continuel; que la mort n'a rien qui nous regarde & nous intéresse.

OCELLUS surnommé *Lucanus* est connu par son petit Traité sur l'Univers. *Aristote* a beaucoup emprunté de lui. L'Univers, selon lui, n'a point été produit, & ne périra point. Il établissoit des essences des choses qui ne sauroient être apperçues. Il attribuoit un mouvement circulaire aux premieres choses mortelles, &c.

TIMÉE de *Locres*, grand Astronome & habile Physicien fit aussi un Traité du Monde. Il y reconnoit deux causes de toutes choses, Dieu qui est celle des choses intelligibles, & la nécessité, ou la matiere, qui est celle des corps. *Platon* l'a suivi en beaucoup de choses. Il n'y a point d'Ouvrage dans lequel on puisse mieux voir que dans celui de *Timée* de *Locres* à quel point les Semi-Pythagoriciens s'étoient écartés du vrai système de leur premier Maître. Au-lieu de considérer l'Univers comme un tout unique, une

vraye Monade, ils avoient adopté le dualifme, ou les deux principes: & ce fut enfuite la doctrine de *Platon*. Il faut donc être bien attentif à faifir cette diftinction qui fuffit pour empêcher de confondre le fyftème de *Pythagore* avec celui de *Platon*; à quoi l'on pourroit être porté, parce qu'on trouve auffi dans le premier la *dyade*, ou l'origine de toutes chofes déduite de l'unité & du nombre binaire.

ARCHYTAS de *Tarente* eut pour difciples *Platon*, *Philolaus* & *Eudoxe*. C'étoit un grand Mathématicien, fur-tout dans ce qui concerne la Méchanique. Il acquit auffi de la réputation dans le Gouvernement de fa Patrie. Il eft l'inventeur des dix Catégories. Il difoit que Dieu eft le principe, le moyen, & la fin de toutes chofes.

ALCMAEON fe rendit célébre dans la Phyfique & dans la Médecine. Il eft le premier des Philofophes de la grande Gréce qui ait écrit fur la nature des chofes. Il réduifoit toute pluralité à la dualité, c'eft-à-dire, aux viciffitudes qui réfultent du choc des chofes contraires. Il plaçoit la Divinité dans les Aftres, & attribuoit un mouvement perpétuel à l'ame.

HIPPASE étoit originaire d'Italie. Ses difciples furent furnommés *acoufmatiques*, & fe diftinguerent par leurs connoiffances arithmétiques. Il eut le malheur de périr dans la mer. Il mettoit

le

le principe de toutes choses dans le feu, qu'il regardoit comme la Divinité. En s'éteignant ce feu produisoit tout, & tout devoit finalement y retourner.

PHILOLAUS, de *Crotone*, divulgua le premier la Philosophie de *Pythagore*, en vendant à *Platon* les Ouvrages qui la renfermoient. Tous les dogmes qu'on lui attribue sont des opinions Pythagoriciennes, revêtues de calculs Mathématiques. Il mourut de déplaisir, parce qu'on l'accusa d'avoir voulu se rendre le Tyran de sa Patrie.

EUDOXE, de *Cnide*, acquit une haute réputation par ses connoissances astronomiques. Etant venu jeune à *Athenes*, il y fut disciple de *Platon*, & alla ensuite puiser la sagesse chez les Egyptiens. Il vêcut de la maniere la plus irréprochable.

§. 2.

Des Sectes qui tirerent leur origine du Pythagorisme.

On divise communément toutes les Sectes Grecques en *Italiques* & *Ioniques*; mais cette division n'est pas suffisante pour bien distinguer leurs dogmes. En effet les Sectes Italiques s'éloignent pour la plûpart beaucoup de leur origine;

ne; & quoiqu'iſſues de l'Ecole de Pythagore, elles n'en ont pas retenu grand choſe.

De la Secte Eléatique.

Elle eut pour fondateur XENOPHANE de *Colophon*, qui mourut à l'âge de cent ans. Il étoit diſciple de *Telaugès*, fils de *Pythagore*. Ayant été obligé de ſortir de ſa Patrie, il ſe réfugia en Sicile, d'abord à *Zancla*, & enſuite à *Catane*, gagnant ſa vie à chanter. Il écrivit un Traité métaphyſique ſur la Nature, ſa Philoſophie eſt obſcure, tant par le défaut des monumens qui la concernent, que par la double méthode qu'il ſuivit, l'une conforme aux ſimples apparences, l'autre fondée ſur la raiſon. Il oppoſa ſon ſyſtème à ceux d'*Epiménide* & de *Thalès*. Il attribua l'unité au tout, rendant raiſon de Dieu, du Monde, & de tous les changemens de la Nature, par les apparences, qui mettent ſeules de la différences entre ces êtres, qui ne ſont au fond qu'une ſeule & même choſe. Il enſeigna par conſéquent que, rien ne ſe faiſant de rien, tout ce qui eſt actuellement, a exiſté de toute éternité, & forme un vrai tout, parfaitement ſimilaire, immobile, immuable; & que c'eſt là en quoi conſiſte la Divinité éternelle & incorporelle; que ce tout voit, entend, & eſt à la fois toutes cho-

choses. En mettant plus de précision dans ces idées, il paroît que *Xenophane* vouloit dire que l'Univers est un quant à sa nature & à sa substance, qu'il consiste dans la matiere & dans la force divine qui y est renfermée, & qu'on ne doit regarder cette force que comme une affection nécessaire à la matiere pour que l'Univers existe. Suivant cela la matiere est immuable, & les changemens qu'elle éprouve se réduisent à de simples apparences: le mouvement même en est une, & n'a pas lieu réellement; il n'y a ni vraye génération, ni vraye destruction; les sens nous trompent, & ne sauroient nous conduire à la connoissance du vrai. Enfin ce Philosophe admettoit plusieurs Mondes infinis & immuables. Il disoit que le Soleil est un nuage de feu, & qu'il y avoit plusieurs Soleils pour les différens climats.

Les disciples de *Xenophane* peuvent être distingués en *Métaphysiciens* & *Physiciens*.

PARMENIDE se présente à la tête des premiers. Il étoit d'*Elée*, & avoit été Auditeur de *Xenophane*, d'*Anaximandre*, & de quelques autres Pythagoriciens. Après avoir passé quelques années dans le tumulte des affaires civiles, il se jetta entre les bras de la Philosophie. Sa vertu fut si grande & si reconnue, qu'elle passa en proverbe. Il fit des vers. Sa philosophie est incertaine, & les Anciens l'ont rapportée de di-

ver-

verses manieres. Ce qu'il y a de plus vraisemblable à cet égard, c'est qu'il a enseigné que la Philosophie peut être proposée, ou conformément à la nature changeante de la matiere, ou en s'attachant à la vérité même & à l'essence des choses. La premiere de ces deux philosophies est incertaine, c'est la Physique; l'autre est constante, c'est la Métaphysique. Le principe de toutes choses est un, immobile, immuable, éternel, sphérique; & c'est à lui seul qu'appartient le titre d'Etre; tout le reste doit être mis dans la classe des non-êtres. Rien ne s'engendre, rien ne se corrompt; mais les apparences nous en imposent. Dans ce systême Dieu paroit être la forme *informante* du monde, un feu dans le sens Pythagoricien, qui y est répandu & qui l'anime. Les dogmes physiques de *Parmenide* établissoient le chaud & le froid, c'est-à-dire, le feu & la terre pour principes de toutes choses. La Terre étoit ronde, & placée au milieu de l'Univers &c. *Platon* emprunta la plûpart de ces dogmes, mais il y fit beaucoup d'altérations.

Melisse de *Samos* s'acquitta des fonctions du Gouvernement avec beaucoup d'honneur. Il soutint aussi l'unité du tout, aussi bien que l'infinité & l'immutabilité du principe des choses.

Zenon d'*Elée*, disciple & fils adoptif de *Parmenide*, essuya diverses persécutions tyranni-

niques, dont il vint à bout par sa constance. Il s'attacha beaucoup à introduire la méthode d'argumenter en Philosophie, & il enseigna la Logique. Sa Métaphysique fut la même que celle de toute la Secte Eléatique. Il n'y a qu'un seul Etre, infini, éternel, immobile, c'est Dieu. Le lieu, ni le mouvement n'existent pas. Il y a plusieurs Mondes. On doit rejetter le vuide. Passons aux Physiciens.

Leucippe, disciple de *Zenon* & de *Melisse*, donna naissance au nouveau genre de physique qu'on nomme ordinairement *Atomistique*, lequel fut ensuite conduit à sa perfection par *Democrite*, & sur-tout par *Epicure*. L'Univers, selon lui, est infini; mais en partie vuide, en partie plein. Le plein est l'assemblage d'une infinité de corpuscules, ou d'atomes, qui, dans le vuide infini, deviennent des élémens infinis. Ces élémens, doués de toutes sortes de figures, & détachés de la masse totale de l'infini, sont emportés dans le vuide, où ils se réunissent & forment un tourbillon, dont les agitations & les secousses sont cause que les corpuscules s'embarrassent & s'engagent les uns dans les autres, de façon cependant que les choses homogenes se cherchent réciproquement & s'approchent les unes des autres. Les corpuscules les plus déliés tendent à se disperser dans l'immensité du vuide; mais les autres se réunissent, s'arrondissent, &

quand

quand ils ſont couverts d'une membrane, deviennent des corps, dont la ſomme forme le Monde.

DE'MOCRITE d'*Abdere* fut un très grand génie. Après un voyage de pluſieurs années, revenu chez lui, il s'enfonça dans la ſolitude, & ſe livra tout entier à la contemplation de la Nature. Cette retraite a donné lieu à diverſes fables, que l'audace des anciens Sophiſtes a inventées & transmiſes à la poſtérité, mais dont l'abſurdité & la ſuppoſition ſautent aux yeux. Tels ſont les faits ſuivans; qu'il ſe priva lui-même de la vuë avec un verre ardent; qu'il jettoit de continuels éclats de rire; qu'il a été poſſeſſeur de la pierre Philoſophale; que ſes Concitoyens firent venir *Hippocrate* pour le guérir de la folie dans laquelle ils le croyoient tombé; qu'il fut profondément verſé dans les ſécrets de la Magie; & d'autres rêveries ſemblables, qui ne peuvent entrer que dans des cerveaux Abdéritains. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que *Démocrite* perfectionna le ſyſtème de *Leucippe* & y adopta les ſecours du raiſonnement, tels que la Logique les fournit. Il prétendit que la vérité exiſtoit dans les principes ſeuls; & que tout ce qui ſe rapportoit aux affections des corps, n'étoit que pure apparence. Il conſerva les principes de la Phyſique de *Leucippe*, ſuivant leſquels il n'y a d'autres êtres que les atomes, qui ont excluſivement la

ſolidité en partage; ils ſont infinis en nombre, & deſtitués de toute qualité, n'ayant que la peſanteur, la grandeur, & la figure; mûs par un mouvement très rapide, ils s'accrochent les uns aux autres, & forment ainſi les corps. Toutes les différences des choſes, & en particulier toutes les qualités ſenſibles, ne viennent que de la figure, de l'arrangement & de la ſituation des Atomes. Il y a une infinité de Mondes, mais qui n'ont point d'Ames; l'Ame humaine eſt un feu; la derniere fin de toutes choſes, c'eſt la tranquillité d'eſprit, *εὐθυμία*.

Protagoras, auſſi d'*Abdere*, Diſciple de *Démocrite*, s'exprimoit fort éloquemment. Ayant été accuſé d'impiété, il fut banni de toute l'Attique. Il périt dans la mer. Un de ſes dogmes particuliers, c'eſt que la matiere eſt dans un flux perpétuel, emportée ſuivant deux directions contraires.

Diagoras de Melos, & Anaxarchus qui de valet de *Démocrite* devint ſon diſciple, furent auſſi notés d'infamie par l'Antiquité à cauſe de leur Athéiſme. Celui-ci eut part aux bonnes graces d'Alexandre le Grand. Il finit ſa vie d'une maniere bien tragique, étant tombé entre les mains d'un Ennemi, qui le fit piler dans un mortier.

Telle fut la Secte Eléatique, qui tira ſon nom de la Ville d'*Elée*, (*Elia*, ou *Velia*,) dans la

Grande Gréce, où la Légiſlation de *Pythagore* avoit été reçue. Comme les plus célébres Philoſophes de cette Secte, *Parmenide*, *Zenon* & *Leucippe*, étoient natifs de cette Ville, cela ſervit à confirmer ce ſurnom, qui s'eſt conſervé. La Métaphyſique de cette Secte avoit un grand air de ſubtilité, & même de génie; on en pouvoit tirer beaucoup d'uſage dans la diſpute; mais elle ne ſuffiſoit pourtant pas aux deſirs de ceux qui aſpiroient à la connoiſſance du vrai. Dans une contradiction perpétuelle avec le témoignage des ſens, elle leur refuſoit abſolument toute créance; ce qui ſappoit par les fondemens toute étude de la Philoſophie naturelle. *Leucippe* apperçut ces inconvéniens, & crut devoir abandonner ſes prédéceſſeurs pour revenir à l'hypotheſe ſimple des anciens Phyſiciens, qui diviſoient la matiere en très petites parties, & qui recouroient enſuite à une cauſe externe pour expliquer comment ces particules douées de qualités avoient acquis le mouvement, & s'étoient réunies. Enſuite il trouva que cette cauſe externe étoit un principe précaire, dont il pouvoit ſe paſſer; & il la rejetta en effet comme n'étant qu'une ſimple abſtraction qu'on avoit miſe mal à propos au nombre des cauſes naturelles. Dégouté en général des notions métaphyſiques, il rapporta toute la Philoſophie à la ſeule Méchanique, & ſe propoſa de rendre raiſon de tout par l'arrange-

gement & par la figure des particules. Il conserva pourtant cette Unité, qui faisoit la base de la Secte Eléatique; mais il la plaça dans les Atomes. Il regarda le vuide comme un non-Etre. Il fit dépendre les apparences qui sont l'objet des sens, de l'union & des combinaisons différentes des Atomes. De cette maniere la Philosophie naturelle prit une face tout à la fois plus simple & plus conforme à la Nature même.

De la Secte d'Héraclite.

HERACLITE étoit Ephésien. Il fut disciple de *Xenophane* & d'*Hippase*. Son tempérament le portoit à la tristesse & à la mélancolie: & ce qui en est une suite ordinaire, il étoit dominé par l'orgueil. Il vêcut dans la solitude, se nourrissant d'herbes, & mourut hydropique. Il répandit à dessein de l'obscurité dans ses Ecrits; & obtint par là le surnom de *ténébreux* qu'il paroit avoir desiré. Il ne reconoissoit que l'autorité de la raison, refusant tout droit de juger aux sens; mais, outre cela, il distinguoit la raison en divine & commune, & restraignoit la connoissance évidente du vrai à la premiere. Il posoit le feu pour le principe naturel d'où toutes choses procédent; & il représentoit ce feu sous l'idée de ramifications extrémement déliées. Il établissoit une cause intrinséque, qui donne

continuellement le mouvement à tout. Il convenoit que la réunion de certaines particules produisoit du feu, mais ce n'étoit pas ce qu'il nommoit le feu élémentaire. Il supposoit deux Mondes, l'un éternel, l'autre produit. Le feu existant dans celui-ci étoit la Divinité, ou le Destin, c'est-à-dire, une substance intelligente, qui servoit d'ame au Monde. Il mettoit dans les particules un mouvement de contrariété, & une espece de guerre, qui est la cause de tous les changemens auxquels les élémens sont assujettis. Mais pour expliquer la manière dont ces changemens s'operent, il parloit d'une double voye, *supérieure* & *inférieure*, *ἄνω* & *κάτω*, qui, autant qu'on peut demêler aujourd'hui quelque chose dans ces obscurités, revenoit à ceci. Les élémens s'étoient réunis en un tout par la *coalescence*, ou *constipation* du feu élementaire; & alors les particules qui s'étoient affaissées, avoient gagné le bas, en suivant la voye inférieure, tandis que d'autres particules, en se dégageant du sein de cette masse confuse, s'étoient élevées en haut par la voye supérieure. Le feu avoit commencé par pénétrer l'eau, & en la faisant bouillir, l'avoit résolue en vapeurs, desquelles toutes les autres choses étoient sorties, les Astres ayant été produits par les vapeurs les plus pures. L'ame elle-même étoit une évaporation humide du Monde; la matiere, pour ainsi

dire,

dire, des ames environnant continuellement les hommes, s'introduisoit au dedans d'eux par les conduits de leurs organes, & y demeuroit dans un mouvement perpétuel. L'humidité étoit le principe de la mort, &c. Quant à la pratique, *Heraclite* ajoutoit que la derniere fin de l'homme consistoit à pouvoir suivre son bon plaisir, qu'il étoit égal de vivre & de mourir, & qu'on ne faisoit alors que passer d'un état à l'état qui lui est opposé.

De la Philosophie Epicurienne.

Epicure étoit Athénien. Il passa les premieres années de sa vie en divers lieux; & lorsque l'âge le lui permit, il fut auditeur de *Nausiphane*, Philosophe Pythagoricien; mais il ne se borna pas aux leçons qu'il recevoit, il pensa par lui-même, enrichit la Philosophie de plusieurs dogmes, & devint un des plus fameux Chefs de Secte. Il ouvrit d'abord à *Lampsaque*, & ensuite à *Athenes*, une Ecole, où il eut une grande affluence de disciples: & c'est une chose très remarquable qu'on ait accouru à ses leçons, non seulement de la Gréce, mais encore de presque toute l'Asie. La Gréce étoit alors dans un très grand relâchement par rapport aux mœurs; & cela l'avoit dégoûtée des Philosophes, dont les principaux, avant *Epicure*, étoient les Stoïciens,

& les Cyniques; gens qui ne prêchoient que le renoncement aux plaisirs, & le genre de vie le plus dur, donnant ainsi à la sagesse les apparences les plus tristes & les plus rebutantes. *Epicure* comprit bien qu'il faloit prendre une autre route, s'il vouloit se faire écouter; il deguisa la sagesse sous le nom attrayant de la volupté, & donnant ses instructions dans un Jardin très agréable, il y ramenoit la Philosophie à l'art d'entretenir la tranquillité dans l'esprit, & de mettre le corps à l'abri de la douleur, enseignant que la Nature se contente de peu. On sentit bientôt que ces préceptes étoient plus faits pour l'homme que ceux des autres Philosophes; & cela lui donna une supériorité dont furent vivement piqués les Cyniques, mais bien plus encore les Stoïciens, qui faisoient parade de la vertu la plus austère. De là les accusations intentées à *Epicure*, & les calomnies répandues contre lui, comme s'il ne se proposoit que de conduire les hommes aux voluptés grossieres. Les Epicuriens à la vérité contribuerent à s'attirer ces reproches, en s'éloignant de la simplicité & de la frugalité de leur Maître; en sorte que l'épithete de *pourceau du troupeau d'Epicure* ne leur fut pas toujours donnée sans fondement. Il faut donc user ici d'une grande circonspection, pour ne point porter de jugement précipité sur la Morale d'*Epicure*. Quiconque veut

la bien connoître, ne doit jamais perdre de vûe le dessein que ce Philosophe avoit de combattre & de détruire les vaines & puériles subtilités des autres Sectes, en faisant sur-tout voir qu'on n'en pouvoit tirer aucun fruit pour la tranquillité de l'ame & pour le vrai bonheur. C'est ce qui l'engageoit à détourner les jeunes gens de l'étude de la Grammaire, de la Rhétorique, & de la Poëtique, c'est-à-dire, de ces études telles qu'on les faisoit alors. En recourant aussi au témoignage des sens, & à des raisons méchaniques, il vouloit éviter les écueils contre lesquels se heurtoient les Pyrrhoniens & les Stoïciens, les premiers en voulant jetter l'homme dans le gouffre du doute universel, les autres en étourdissant les oreilles de fausses déclamations, & de vanteries outrées, qui ne pouvoient aller au cœur, ni influer sur la vie (a).

Epicure avoit aussi établi une espece de communauté entre ses disciples, mais sans exiger qu'ils se dépouillassent de la propriété de leurs biens. L'amitié étoit le lien de cette communauté, & ce lien fut si fort que l'Ecole se soutint fort longtems, & conserva la plus grande vénération pour la mémoire de son Maître.

Ce-

(a) Voyez l'Ouvrage que Mr. l'Abbé *Batteux* a publié sur ce sujet.

Celui-ci laiffa des Lettres, & des Sentences, qui ont paffé jufqu'à nous.

Pour achever de donner une idée de fa Philofophie, il la divifa en *canonique* & *phyfique*. La premiere comprenoit les régles qu'il faut fuivre pour bien juger de la vérité. Les principales de ces régles font; que les fens ne nous trompent point; que les apparences font des repréfentations fideles des chofes; que c'eft dans le jugement que fe trouve la fauffeté; que *l'anticipation* eft le principe de la démonftration, & que cette anticipation vient des fens; enfin que dans la Morale le fentiment de la volupté & celui de la douleur doivent déterminer nos actions. *Epicure* exigeoit qu'on n'employât que des termes communs & clairs. A l'égard de la Phyfique, il s'attacha au fyftème de *Leucippe* & de *Démocrite*; difant que l'Univers a toujours exifté, qu'il eft compofé de la matiere & du vuide, fans qu'il y ait une troifième forte d'être; qu'il eft infini & formé de l'affemblage de parties parfaitement fimples & infécables, (ce font les Atomes) immuables, folides, mais qui different par leur grandeur, leur figure & leur poids; qu'elles font muës d'un mouvement de pefanteur, & d'un mouvement de répercuffion; que les atomes les plus anguleux ou branchus s'embarraffent & s'engagent les uns dans les au-

tres;

tres; que ceux qui ſont ronds agiſſent par leur force; que tous les changemens qui arrivent dans la Nature viennent du lieu où les atomes ſe trouvent, & que c'eſt en cela que conſiſte le Deſtin; que la figure des corps dépend de celle des atomes, & leur mobilité de la peſanteur de ces mêmes atomes; que toutes les générations réſultent de la maniere dont les atomes ſe réuniſſent ou ſe ſéparent dans le vuide, & que la mort n'eſt qu'une réſolution. Il inféroit de là que le Monde n'a point eu beſoin d'une force divine pour être produit, & que la providence n'eſt pas plus néceſſaire à ſa conſervation, puiſque le concours de la Nature & du Hazard régle & décide tout. Il reconnoiſſoit pourtant des Dieux, mais qui n'étoient occupés qu'à jouïr de leur bonheur, ſans prendre aucun ſoin du Monde; & pour cet effet il les plaçoit dans les intervalles qui ſéparent les Mondes. Il faiſoit conſiſter la derniere fin de l'homme dans la volupté, & il plaçoit la volupté dans l'exemption de toute douleur, d'où réſultoit une parfaite tranquillité de l'ame & du corps, ſans qu'on pût aſſigner aucun autre état vrayement heureux, aucune autre cauſe réelle de bonheur. Les moyens qu'il indiquoit pour y arriver, étoient la prudence, la tempérance, la force & la juſtice, vertus d'où naiſſoient toutes les autres, &

 qui,

qui, réunies ensemble, formoient la vie heureuse.

De la Philosophie Pyrrhonienne ou Sceptique.

Pyrrhon d'*Elée* fut disciple d'*Anaxarque*, & l'accompagna dans son voyage des Indes. Il passe pour avoir mené une vie solitaire. Comme il doutoit ou prétendoit douter parfaitement de tout, il n'évitoit aucun danger, & n'étoit affecté par aucune douleur. Il exerça une charge de Pontife, dans sa Patrie. Il ouvrit une Ecole dans laquelle lui succéda *Timon* de *Phliase*, célébre comme Philosophe, & comme Ecrivain satyrique. Sa Secte parut ensuite éteinte; mais *Ptolemée* de *Cyrene* & *Heraclides*, ses Auditeurs, la firent revivre pendant quelque tems.

Le Pyrrhonisme proprement dit est plutôt un amas d'extravagances qu'un systême. Dès qu'il cherche à s'établir par la voye du raisonnement, il se détruit lui-même. C'est ce dont peuvent se convaincre ceux qui auront la patience de lirè le gros Ouvrage de *Sextus Empiricus*, qui est l'Arsenal de l'ancien Pyrrhonisme, comme les Ecrits de *Bayle* sont celui du nouveau, mille fois plus dangereux. Quand les Pyrrhoniens n'étoient pas sur la défensive, ils attaquoient toutes les autres Sectes, niant toute science, & ré-

répandant par-tout des doutes. Leur grand principe étoit qu'il n'y avoit aucune preuve à laquelle on ne pût oppofer une preuve contraire d'égale force. D'ailleurs, plus judicieux en cela que leur Maître, ils convenoient qu'il faloit fe régler fur les apparences, & fuivre la vie commune. Cette doctrine eft l'éponge de toutes les connoiffances, & la pefte de l'efprit humain. Il faut cependant avouër qu'on ne fe jetta dans cette extrémité que pour en éviter une autre, favoir l'abfurdité du faux Dogmatifme & l'infolence du ton décifif que prenoient les autres Sectes. L'étude d'une Dialectique trop fubtile avoit conduit les Sophiftes à des difputes fans fin, par lefquelles les queftions ne faifoient que s'embrouiller au lieu de s'éclaircir. Ainfi les Pyrrhoniens, quoiqu'ils s'y priffent mal, avoient pourtant un but raifonnable, c'étoit de fe débarraffer de ces fatigantes Controverfes, & d'arriver tout d'un coup à une parfaite indifférence, qui leur procurât ce repos d'efprit, auquel le bonheur eft attaché. Trouvant donc dans les fauffes affertions des autres Philofophes ample matiere à les réfuter, & à les tourner fur-tout en ridicule, ils ne s'y épargnerent pas, & la plûpart d'entr'eux furent des Critiques très mordans. *Timon* fe fignala dans cette carrière; & fes *Silles* firent beaucoup de bruit. Jufqu'au tems des Empereurs le Pyrrhonifme n'eut pas

grande vogue; mais il prit alors faveur, & fit une figure très confidérable, comme nous le verrons dans la fuite.

§. 3.

De la Philofophie Grecque dans la Grèce proprement dite.

Nous avons à confidérer ici la fecte Ionique, tant en elle-même, que dans l'Ecole de *Socrate* qui en fortit.

De la Secte Ionique.

THALES en eft le fondateur. Il fut le premier des Grecs qui donna une forme fyftématique à la Philofophie, & qui entreprit de déduire les vérités de principes certains. C'eft dommage qu'il ne nous refte que des connoiffances imparfaites de la Philofophie Ionique, les Ecrits de ceux qui l'ont profeffée n'étant point parvenus jufqu'à nous; & *Socrate* le feul Philofophe célébre qui foit forti de cette Ecole, n'en ayant pas même confervé les dogmes. Car il abandonna la Phyfique qui faifoit l'objet des Philofophes Ioniques, pour fe tourner tout entier du côté de la Morale, faifant ainfi defcendre, comme il le difoit, la Philofophie du Ciel en Ter-

Terre. Tout ce qu'on peut donc dire ſur cette ancienne Secte ſe réduit à de ſimples conjectures. Ce qui paroit le plus poſitif, c'eſt que toutes ſes recherches étoient dirigées vers l'étude des choſes naturelles; ce qui fit donner à ces Philoſophes le ſurnom de *Phyſiciens* par excellence. Ils n'avoient, quant à la Morale & à la Politique, qu'une doctrine exotérique, conçue en termes laconiques. Et c'eſt par cet endroit là que *Thalès* a été mis au rang des ſept Sages de la Gréce.

Les Ancêtres de *Thalès* étoient Phéniciens; il nâquit à *Milet*, Ville d'Ionie, & demeura chez *Thraſybule* dont il reçut une excellente éducation, qui le rendit de bonne heure propre aux affaires du Gouvernement. Il parvint à en être le chef dans la République de *Milet*, & montra beaucoup de ſageſſe dans toute ſon adminiſtration. Mais il ſe dépouilla de ſon autorité pour ſe livrer tout entier à l'étude de la Philoſophie & des Mathématiques. Il fut initié en Crete aux doctrines myſtérieuſes, & apprit tout le ſecret des Théogonies. Déjà avancé en âge, il fit le voyage d'Egypte, & en rapporta les connoiſſances qu'il s'étoit propoſé d'y acquérir, & qu'il pouſſa beaucoup plus loin encore. De retour dans ſa Patrie, il y fut extrèmement conſidéré; & de là il répandit la lumiere de la Philoſophie dans toute la Gréce. Il ne ſe mêla plus du ſoin de ſes biens, les abandonnant à ſa famille. Il

mourut à l'âge de 90 ans, sans avoir écrit aucun Ouvrage.

Voici ce qu'il disoit de Dieu & du Monde. L'eau est le premier principe des choses corporelles, & tout va finalement s'y résoudre. Par cette eau, il n'entendoit autre chose que la matiere premiere, ou le Chaos des Anciens. Il n'admettoit qu'un seul Monde, & le regardoit comme l'ouvrage de Dieu, qui étoit l'ame du Monde. C'est ce qui lui faisoit affirmer que tout étoit plein de Divinités, que le Monde étoit animé, que rien n'étoit caché à Dieu, que Dieu est la chose la plus ancienne, que le Monde, qui est son ouvrage, dépend du Destin, c'est-à-dire, d'un jugement immuable de la Providence; qu'il est contenu dans le lieu, & que ce lieu est son ame; que par conséquent il n'y a point de vuide. Il ajoutoit que la matiere de sa nature est changeante & dans un flux perpétuel; qu'elle ne sauroit être divisée à l'infini, mais qu'il faut s'arrêter à des principes indivisibles; que la nuit a précédé le jour; que les composés se font par le mêlange des élémens; que les Etoiles sont des Terres enflammées; que la Lune reçoit sa lumiere du Soleil, qu'il n'y en a qu'une, & que sa figure est ronde. Il reconnoissoit des Esprits, ou Démons, qui étoient des substances intelligentes & immortelles; il croyoit que les ames se séparent des corps à la

mort,

mort, qu'elles se meuvent toujours, & que les choses inanimées ont des ames brutes. Il cultiva aussi les Mathématiques, & y fit des découvertes. Il porta l'Astronomie d'Egypte en Gréce, divisa le Ciel en Zones, marqua les révolutions du Soleil, & prédit les Eclipses. Il fut redevable de presque toutes ces connoissances à la seule force de son génie. Passons en revue les principaux successeurs de *Thalès* dans l'Ecole Ionique.

ANAXIMANDRE de *Milet* est le premier qui ait enseigné publiquement la Philosophie, & qui ait écrit sur les matieres qui y appartiennent. Il poussa fort loin, pour le tems où il vivoit, l'exactitude des Observations physiques; & on lui attribue d'avoir prédit un tremblement de terre. On prétend aussi qu'il a décrit le premier la circonférence de la terre & de la mer. Il enseignoit que l'infinité des choses est le principe & l'élément universel; que cet infini conserve toujours son unité, mais que ses parties subissent des changemens; que tout sort de lui, & que tout y retourne. Selon les apparences c'étoit le Chaos qu'il vouloit désigner par ce principe obscur & incertain. Il ajoutoit qu'il y a des Mondes à l'infini; que les Etoiles sont des amas d'air & de feu, qui sont emportés par leurs sphères; que ces sphères sont des Dieux: que la Terre est placée au milieu de l'Univers,

com-

comme une espece de centre. Il disoit encore que du sein de l'infini étoient sortis des Mondes infinis, & que la corruption procédoit de la maniere dont les choses se séparoient les unes des autres pendant le cours d'une durée sans bornes.

ANAXIMENE aussi de *Milet*, fut disciple d'*Anaximandre*, & répandit quelque lumiere sur l'obscurité de son systême. Il mit le premier principe des choses dans l'air qu'il regardoit comme immense ou infini, & auquel il attribuoit un mouvement perpétuel. Il disoit que les êtres qui en sont sortis sont définis, ou bornés; & que cet air est Dieu, parce que la force divine y réside & l'agite. Le froid & l'humide, la chaleur & le mouvement, le rendent visible; ensuite de quoi il revêt différentes formes, suivant les degrés de sa condensation. Tous les élémens sortent du froid & du chaud. La Terre est une espece de table, ou surface plane.

ANAXAGORE, disciple d'*Anaximene*, étoit *Clazomenien*. Il abandonna tout son patrimoine pour vaquer uniquement à l'étude de la Philosophie. Il se rendit d'abord à *Athenes*, & y enseigna l'Eloquence; ensuite ayant été s'instruire de la Philosophie sous *Anaximene*, il revint en donner des leçons dans la même Ville. Mais il ne les donnoit qu'en particulier, & à des disciples choisis avec beaucoup de circonspection.

Ce

Cela n'empêcha pas, ou plutôt cela fut peut-être cause, qu'il fut accusé d'impiété, & jetté en prison, malgré le crédit de *Periclès*, l'un de ses disciples, & son intime ami. Ayant été condamné à l'exil, il ceda tranquillement aux efforts de l'envie, & ouvrit une Ecole à *Lampsaque*, où il fut extrèmement honoré pendant le reste de sa vie, & encore plus après sa mort, puisqu'on lui érigea des statues. Il passe pour avoir fait plusieurs prédictions sur les choses naturelles. Il a aussi écrit sur la Nature. Ses principaux dogmes se réduisent aux suivans. Tout étoit originairement ensemble, dans une entiere confusion, & sans aucun mouvement. Le principe des choses est tout à la fois un & multiplié: ce sont les *Homœmeries*, ou particules similaires, privées de vie. Mais il y a, outre cela, de toute éternité un autre principe, savoir un Esprit infini, & incorporel, qui a donné aux particules un mouvement en vertu duquel celles qui étoient homogenes se sont réunies, & celles qui étoient hétérogenes se sont séparées, suivant leurs especes. De cette maniere toutes choses étant muës par cet Esprit, & les semblables s'étant unies à leurs semblables, le mouvement circulaire produisit les choses célestes, les particules legères monterent, celles qui étoient pesantes descendirent; des pierres arrachées de la terre par la force de l'air qui l'en-

l'environne, s'embraserent & devinrent des Astres; au dessous desquels se placerent le Soleil & la Lune. Ainsi il ne regardoit point les Astres comme des Divinités. Il disoit que la neige étoit noire, &c. Ici il faut remarquer, en quoi *Anaxagore* se distingua de *Thalès* & de ses autres prédécesseurs. Ceux-ci n'avoient pas à la vérité banni Dieu de l'Univers; mais il le plongeoient en quelque sorte dans la matiere & le confondoient avec elle sans faire intervenir la Divinité dans l'explication d'aucun des phénomenes de la Nature. *Anaxagore* au contraire distingua Dieu de la matiere, & en fit un principe à part, qu'il supposa agissant sur la matiere, mais non y habitant. De cette maniere le systême des émanations fit place au systême *dualistique*, ou des deux principes; & Dieu fut considéré comme le maître de la matiere, qui l'arrange & la gouverne à son gré. C'est cette doctrine qui fit donner à *Anaxagore* le surnom de *l'Esprit*. Il le méritoit à toutes sortes d'égards, & peut être régardé comme un des plus grands Génies de l'Antiquité.

DIOGENE d'*Apollonie*, disciple d'*Anaximene*, occupa la Chaire de l'Ecole Ionique après *Anaxagore*. Il étoit un habile Philosophe, & un Orateur célébre. Il admit aussi l'air pour le principe des choses; mais en ajoûtant que cet air avoit besoin d'une force divine, qui y habitoit

toit en effet, & qui animoit la matiere. En vertu de cette force, l'air étoit dans un mouvement perpétuel. Il exiſtoit une infinité de Mondes. La Terre étoit ronde, mais oblongue; les Etoiles étoient des exhalaiſons qui ſe formoient par une eſpece d'exſpiration de l'Univers. Les animaux naiſſoient inanimés, & recevoient l'ame par les poûmons.

ARCHELAUS, diſciple d'*Anaxagore*, ne s'écarta pas beaucoup des opinions de ſon Maître. Il enſeigna l'exiſtence d'un double principe des choſes, ſavoir la rareté & la condenſation de l'air, qu'il regardoit comme infini. Le chaud, ſelon lui, eſt en mouvement, & le froid en repos. La Terre placée au milieu de l'Univers ne ſe meut point. Elle a été originairement un marais; enſuite elle s'eſt deſſéchée; ſa figure eſt ronde comme celle d'un œuf. Les animaux s'engendrent de la chaleur de la terre; & c'eſt ainſi que les hommes ſont nés. Tous les animaux ont une ame qui eſt née avec eux, mais dont l'uſage ou l'inaction varie ſuivant la ſtructure du corps.

De l'Ecole de Socrate.

C'eſt ici une Epoque mémorable pour la Philoſophie, une des circonſtances les plus favorables aux progrès de l'eſprit humain. Il ſemble

que

que la Providence ait en quelque ſorte ſuſcité *Socrate*, pour faire entrevoir aux hommes quelques rayons des Vérités qui peuvent le plus efficacement contribuer à leur perfection & à leur bonheur.

Ce grand Philoſophie trouva les Sciences réduites aux plus vaines ſubtilités, qui les faiſoient tomber dans la décadence & dans le mépris. L'amour des plaiſirs avoit entièrement pris le deſſus; & les Grecs n'avoient d'autre but que la volupté. *Socrate* vit bien que la Philoſophie, telle qu'il la trouvoit, ne pouvoit contribuer à éclairer, beaucoup moins encore, à corriger les hommes: c'eſt ce qui lui fit entièrement abandonner l'étude de la phyſique pour ſe tourner du côté de la Morale, & travailler à la réformation des mœurs; en quoi l'on peut dire qu'il a ſurpaſſé non ſeulement tous les Philoſophes qui l'avoient précédé, mais encore tous ceux qui l'ont ſuivi. Il étoit d'autant plus eſtimable qu'il joignoit à la ſupériorité de ſes lumieres toute la modeſtie poſſible, reconnoiſſant continuellement les bornes de l'eſprit humain, & avouant qu'il ne ſçavoit qu'une ſeule choſe, c'eſt qu'il ne ſçavoit rien.

Ce grand homme étoit Athénien, fils d'un Sculpteur dont il apprit l'art; mais il ne l'exerça pas, ou du moins il donna la principale partie de ſon tems à méditer, & à faire part de ſes ré-

réflexions aux personnes qui goûtoient ses idées, & recherchoient son commerce. Il commença pourtant par s'instruire de tout ce qu'on sçavoit alors en Philosophie; & ce fut un riche Citoyen, nommé *Criton*, qui fournit aux fraix de ses études. Il fut en particulier auditeur d'*Anaxagore* & d'*Archelaus*; & il alla dans toutes les Sciences aussi loin qu'il étoit possible d'aller. S'étant mis dans les troupes, pour suivre les loix de sa Patrie, il montra une valeur peu commune, & eut le bonheur de sauver la vie à *Xenophon*. Dans un âge avancé, ayant été aggrégé au nombre des Sénateurs, il s'opposa aux entreprises des trente Tyrans avec une courage invincible. Il se vantoit d'être assisté par un Génie, sur lequel on a eu tort de faire tant de recherches, puisqu'il est assez évident que c'est à la force de son Génie propre qu'il devoit tout ce qu'il a dit & fait. Les grandes vertus qu'il fit éclater, sa tempérance, sa justice, sa vraye piété (autant que cette expression peut être employée en parlant d'un Payen) exciterent contre lui l'envie des Sophistes; & il y contribua aussi par les vifs reproches qu'il leur faisoit, & par les railleries piquantes dont il se servoit contr'eux. Ses ennemis s'étant donc érigés en délateurs, il fut accusé d'impiété, mis en prison & condamné à boire la ciguë. Mais cet attentat fut bientôt universellement détesté par toute la

Gré-

Gréce; & rien n'égale l'amertume des regrets qui furent donnés à sa perte.

La Philosophie de *Socrate*, comme on l'a déjà insinué, s'éloignoit également de la vaine curiosité des Physiciens, & de la ridicule ostentation des Sophistes; elle se rapportoit toute entiere aux besoins de l'homme & à l'utilité de la vie. Il n'ouvrit point d'Ecole; mais il Philosophoit par-tout où il se trouvoit. Il avoit un art merveilleux pour déguiser la marche de ses idées, & pour ne laisser appercevoir son but que lorsqu'il y avoit inévitablement conduit ceux à qui il parloit. Il employoit pour cet effet une suite de questions & d'inductions, étroitement liées les unes aux autres: & c'est ce qu'on a nommé *la Methode Socratique*. L'ironie étoit sa figure favorite, & il savoit très bien la manier. Comme il n'écrivit aucun Ouvrage, c'est par ceux de ses disciples que sa Philosophie nous a été transmise; & ce n'a pas été sans altération, sur-tout de la part de *Platon* qui a fait un mêlange perpétuel des dogmes de *Socrate* avec ceux de *Pythagore*, d'*Héraclite*, & de *Parmenide*.

Pour entrer dans quelque détail sur les dogmes de *Socrate*, il disoit que Dieu quoiqu'invisible, peut être connu par ceux qui considerent ses Ouvrages; que c'est lui qui a fait l'Univers, & qui le soutient; qu'il est la cause de tout ce

qui

qui y arrive; qu'il prend ſoin de l'homme & des autres êtres; qu'il connoit toutes les actions, qu'il punit les mauvaiſes, & qu'il récompenſe les bonnes. L'ame avoit, ſelon lui, quelque choſe de commun avec la Nature divine: Dieu ayant jugé à propos de donner à l'homme l'ame la plus excellente de toutes, une ame capable de le connoître, de le ſervir, & de s'élever à des connoiſſances ſublimes. Il croyoit que cette ame eſt immortelle, & qu'au ſortir du corps, elle retourne dans le Ciel, dont l'entrée lui eſt ouverte. Il bâtiſſoit la doctrine des mœurs ſur ces grands fondemens, en preſcrivant de les aſſujettir à des régles qui répondiſſent aux notions de la Providence & de l'immortalité de l'ame. Il plaçoit le vrai & unique bien dans la Science; mais par cette Science il entendoit celle de ſe bien conduire, ou la Sageſſe, l'homme n'étant appellé à éclairer ſon entendement que pour corriger ſa volonté. C'eſt en cela qu'il faiſoit conſiſter la vertu, & c'eſt à cela qu'il attachoit la volupté, ne ſéparant jamais l'utile du juſte, & faiſant dépendre la tranquillité de l'ame de la pratique du bien. Il enſeignoit qu'on ne pouvoit arriver à ce terme que par l'étude aſſidue de ſoi-même; & que cette étude conduiſoit tout à la fois à la ſageſſe & à la vertu qui ſont une ſeule & même choſe. Quant au culte des Dieux, il le plaçoit ſur-tout dans

dans l'obéissance. Il disoit qu'il existoit des Loix divines non-écrites; qu'on devoit se conformer à celles qui étoient reçues dans sa Patrie; qu'il faloit faire un usage raisonnable des richesses; que les passions déréglées étoient la peste des Etats; que l'Agriculture méritoit d'être encouragée d'une façon particuliere; qu'il n'y a de choses véritablement utiles que celles dont nous sçavons faire un bon usage; qu'il faut user de grandes précautions dans le choix d'une femme, (idée qui paroit ne lui être venue qu'après coup, la sienne passant pour une des plus méchantes qui ayent jamais existé), qu'il étoit beau à une femme de garder le logis, &c.

Le nombre des disciples de *Socrate* fut très considérable. On peut d'abord mettre dans ce rang de jeunes gens de qualité, tels que *Critias*, *Alcibiade*, &c. qui s'attacherent à lui. Il y en eut quelques autres, d'un ordre plus distingué, mais qui ne fonderent point de Secte. Plaçons à leur tête XENOPHON, ce grand Général qui commanda les Troupes Grecques de l'Armée de *Cyrus*, & les conduisit dans cette retraite mémorable dont il nous a laissé lui-même le récit. C'étoit un homme incomparable dans la paix & dans la guerre; éloquent au plus haut degré, comme le prouvent ses Ecrits qui subsistent encore aujourd'hui. De tous les disciples de *Socrate*, c'est celui qui a recueilli sa doctrine avec le

le plus de foin, & qui l'a expofée avec le plus de fidélité. Joignons à cette lifte *Aefchine*, pauvre, mais tendrement chéri de *Socrate*; & qui tient un rang diftingué dans les Dialogues Socratiques; *Criton*, le Bienfaiteur de notre Philofophe; *Simon*, Conroyeur, mais Philofophe; *Cebes*, Thebain, Auteur de ce beau Tableau qui porte fon nom; *Timon*, furnommé le Mifantrope, &c.

Des Sectes qui font forties de l'Ecole de Socrate.

Nous en compterons trois principales; la Secte *Cyrénaïque*, la Secte *Mégarique*, ou *Eriftique*, & la Secte *Eliaque*, ou *Eretriaque*.

De la Secte Cyrénaïque.

Aristippe de *Cyrene*, en fut le fondateur. Il quitta fa Patrie pour aller trouver *Socrate*, & profiter de fes inftructions: mais il ne les fuivit pas en tout, ayant un penchant au fafte, & un goût pour les plaifirs, dont fon Maitre entreprit inutilement de le ramener. Le mot de volupté étoit continuellement dans fa bouche: ce qui lui attira une haine déclarée, & peut-être outrée, de la part des difciples de *Socrate*. Pour fe fouftraire aux perfécutions qu'il commençoit à effuyer, il fe retira dans l'Ile d'*Egine*, où il eut

pour Ecoliere la fameuse Courtisanne *Laïs*. Après un voyage en Perse, & un naufrage, il vint à la Cour de *Denys*, Tyran de Syracuse, où il continua à mener une vie peu Philosophique. A la fin il revint à *Athenes*. C'étoit un homme poli, & d'un commerce agréable.

Quant à sa Philosophie, il rejetta, comme *Socrate*, les Sciences telles qu'ón les enseignoit alors, & prétendit qu'on pouvoit se borner à la Logique, qui fournit les moyens de connoître le vrai & le faux, & d'en juger par des caractères assurés, qu'il plaçoit dans le sentiment du plaisir & de la douleur, comme dans une chose dont chacun est doué. Il disoit qu'il n'y a que deux passions, le plaisir & la douleur; que la premiere consiste dans un mouvement doux, & la seconde dans un mouvement violent; qu'il faut distinguer la volupté inconstante & passagère de la volupté solide & permanente; que la volupté corporelle est bien la derniere fin de l'homme, mais que ce n'est qu'autant qu'on l'assujettit à l'empire de l'ame, ou de la raison; que les plaisirs considérés séparément sont l'objet de fins particulieres; que l'assemblage des plaisirs réunis forme la vie heureuse; qu'elle consiste dans la jouïssance du présent; que les plaisirs du corps sont préférables à ceux de l'esprit: que la douleur est le souverain mal, pour lequel la Nature a une répugnance invincible, au-lieu qu'elle se

por-

porte vers la volupté; que c'eſt au Sage à choiſir s'il lui convient de vivre ou de mourir; qu'il n'y a rien qui ſoit naturellement agréable ou desagréable; que la vertu eſt un principe de volupté, &c.

Arete', fille d'*Ariſtippe*, hérita de la doctrine de ſon père, qui eut auſſi pour diſciples ſon fils de même nom que lui, *Théodore*, & *Antipater* de *Cyrene* qui, après avoir occupé la Chaire de cette Ecole, la tranſmit à *Epitimides*, & celui-ci à *Parabate*.

Hegesias, inſtruit par ce dernier, ſe ſignala par la force de ſon éloquence, prêchant la mort d'une maniere qui engageoit ſes Auditeurs à ſe la donner. On lui interdit avec raiſon l'uſage d'un talent auſſi dangereux.

Anniceris le jeune fut auſſi diſciple de *Parabate*. Il épura la doctrine d'*Ariſtippe*, en donnant la préférence aux plaiſirs de l'eſprit ſur ceux du corps, & en recommandant de ne s'attacher qu'à la volupté permanente: Il faiſoit beaucoup de cas de la gayeté, & il avoit raiſon; c'eſt preſque toujours la marque d'un eſprit ſenſé & d'un bon cœur.

Theodore eut l'odieux ſurnom d'*Athée*, & fut chef d'une Secte qui porta ſon nom. Il paroit que ſon Athéiſme conſiſtoit à donner des explications phyſiques des Théogonies & des autres Fables de la Théologie payenne. En gé-

néral il aimoit les doutes, & se plaisoit à les multiplier. Cela le fit bannir de *Cyrene* & d'*Athenes*, comme un impie déclaré. Ayant cherché un asyle à la Cour de *Ptolemée* fils de *Lagus*, ce Prince le condamna à la mort par le supplice du poison, décerné contre le crime dont il étoit chargé. Voilà ce qu'il en coûtoit à ceux qui vouloient tourner en ridicule les superstitions des Grecs; ce qui n'empêchoit pas qu'il ne se trouvât souvent des Philosophes qui ne pouvoient s'en abstenir. Tels furent encore *Evemerus*, & *Bion*, dit le *Borysthenite*, homme de beaucoup d'esprit, mais sans Religion. Il écouta d'abord à *Athenes* les instructions de *Cratès* & des Cyniques; il s'attacha ensuite à *Théodore*, & à la fin à *Théophraste*. Il y avoit plus de subtilité que de solidité dans son génie; aussi lui arriva-t-il une chose dont les exemples sont assez fréquens, c'est de tomber de l'irréligion dans la superstition.

De la Secte Mégarique, ou Eristique.

Le second surnom de cette Secte lui vint de l'espece de Philosophie contentieuse dont elle se servit pour attaquer & maltraiter extrêmement les adversaires de la doctrine de *Socrate*. Quoique le principe de ce zele fut louable, les effets en allerent beaucoup trop loin. On retomba

dans

dans les vaines disputes que *Socrate* avoit voulu éviter ; & on abusa en particulier de sa méthode, en composant des Traités entiers par Demandes & par Réponses ; ce qui n'avoit été nullement l'intention de ce Philosophe, lorsqu'il s'étoit servi de l'interrogation pour conduire les hommes à la vérité. Cela fit donner aussi à cette Secte le surnom de *Dialectique.*

EUCLIDE de *Mégare* en fut le fondateur. C'étoit un esprit subtil & acre. Les Ecrits de *Parménide* & de *Zénon* d'*Elée* l'avoient gâté, en lui inspirant le goût de la controverse, & l'esprit de chicane. S'étant ensuite attaché à *Socrate*, son caractère ardent fortifia cet attachement à un tel point qu'il ne craignit pas d'exposer sa vie pour le témoigner. Ce fut le même principe, qui, après la mort de son Maître, l'engagea à défendre sa doctrine par les voyes que nous venons d'indiquer. Tout occupé des frivolités de la Secte Eléatique, il les porta aussi au Barreau, & ouvrit dans sa Patrie une Ecole de dispute. Il enrichit la Logique de plusieurs nouvelles sortes d'argumens, ou plutôt il la pervertit par ce moyen. A force de raisonner, on perdit la raison. Ce seroit une chose superflue que de rapporter ce qu'il disoit de Dieu, du Souverain Bien, &c.

EUBULIDE de *Milet* fut un des adversaires d'*Aristote.* Il se rendit fameux par l'invention de

plusieurs sophismes dont les noms seuls montrent la puérilité, comme *le voilé*, *le chauve*, *le cornu*, &c. Les Stoïciens en firent leur profit dans la suite, & s'approprierent presque toutes ces bagatelles.

CLINOMACHUS fut le premier qui traita par écrit la matiere des axiomes.

ALEXINUS fut appellé *Eléroxinus*, parce qu'il ne pouvoit se lasser de la dispute, attaquant en quelque sorte le premier venu pour satisfaire ce goût. C'étoit un homme fort vain.

EUPHANTES & APOLLONIUS CRONUS ne sont guères connus que de nom.

DIODORUS CRONUS fut un puissant Dialecticien, & de tous les hommes le plus propre à faire durer une dispute. Il passa sa vie dans cette étrange occupation, & communiqua son talent à ses cinq filles. Il parloit aussi de physique, & admettoit des particules d'une petitesse infinie, ou du moins inassignable.

STILPON de *Megare* est le Philosophe le plus célébre que cette Ecole ait produit; il avoit beaucoup d'esprit, & a joui d'une grande réputation, qu'il méritoit encore mieux par ses vertus. Il fut dans les bonnes graces de *Ptolemée Soter*. Malgré le genre de Philosophie qu'il professoit, son caractère étoit simple & droit. Il possédoit une éloquence & une érudition qui contribuerent beaucoup à donner du lustre à sa

Sec-

Secte. On lui attribue d'avoir détruit la doctrine des Universaux. Il se distingua aussi par ses Ecrits. Il eut un fils nommé *Bryson*, qui fut le Maître de *Pyrrhon*.

De la Secte Eliaque, ou Erétriaque.

PHE'DON d'*Elie* lui donna naissance, & le premier de ses deux surnoms. On ne peut l'appeller Secte qu'improprement. Ce fut plutôt une Ecole, où l'on s'en tint à enseigner la doctrine de *Socrate*. A *Phédon* succeda *Plistane*, & à celui-ci

MENEDEME, *Eretrien*, qui transporta l'Ecole dans la Ville d'*Eretrie*, d'où il étoit originaire; & ce fut la cause du second surnom de cette Ecole. Il avoit été disciple de *Platon*, de *Xenocrate*, de *Parœbate*, & de *Stilpon*. Admis au gouvernement de sa République, il s'acquitta de ses fonctions avec honneur. Cependant il fut miné par un chagrin qui lui causa la mort. C'étoit un apre disputeur, & pourtant un fort bon homme, qui prenoit grand plaisir à faire des repas frugaux avec ses Amis. Après sa mort on l'honora d'une statue. Il passa presque toute sa vie avec *Asclepiade* qu'il eut pour compagnon dans la bonne & dans la mauvaise fortune. Comme tous ces Philosophes Eristiques cherchoient à se distinguer par quelque nouveauté

dans l'art de la dispute, on lui attribue d'avoir aboli les propositions riantes.

De l'Ecole de Platon, ou des Académiciens.

Quoique la Secte de *Platon* soit non seulement sortie de l'Ecole de *Socrate*, mais que ce soit elle qui a proprement recueilli sa doctrine d'une maniere immédiate, elle a tenu un rang si brillant, & elle occupe tant de place dans l'histoire de la Philosophie, qu'il convient de lui accorder un titre à part.

PLATON étoit Athénien. On raconte qu'il donna dès son enfance les indices les plus marqués d'une grande sagesse, & d'une éloquence divine. Dans son adolescence il eut des succès en poësie, composa des Tragédies, apprit la Musique, & se mit au nombre des Auditeurs assidus de *Socrate*. Instruit des dogmes d'*Héraclite* & de *Parmenide*, il les a répandus dans ses Dialogues Socratiques. Après la mort de son Maître il passa en Italie pour entendre les Philosophes Pythagoriciens, qui lui donnerent des leçons de Physique & de Métaphysique. De là il se rendit en Egypte; mais il ne visita point la Palestine, comme on l'a dit, n'apprit rien des Juifs, & ne put pas lire la traduction Grecque des Livres Sacrés. A son retour il profita encore des in-

struc-

ſtructions d'*Eurytus* & d'*Archytas*; il fit auſſi l'emplette des Livres des Pythagoriciens, en particulier de ceux de *Timée*. Tant de leçons, & tant de maîtres, le rendirent ſyncrétiſte, & ſont cauſe que ſes Ecrits ne contiennent aucune doctrine fixe. De retour dans ſa Patrie il fit choix d'un lieu d'exercice, ſitué dans un des fauxbourgs d'*Athenes* pour y ouvrir une Ecole, où il enſeignoit par voye de Dialogue, la Philoſophie à des diſciples dont il exigeoit qu'ils euſſent fait préalablement un cours de Mathématique. Il eut une foule incroyable d'Auditeurs, parmi leſquels il y eut des jeunes gens d'une naiſſance illuſtre, & d'une rare beauté, & même de fameuſes Courtiſannes. Ce Philoſophe a reçu de grands éloges, & a été l'objet de reproches non moins grands. Il n'y eut guères de matieres ſur leſquelles il ne s'eſſayât: entr'autres choſes il voulut tracer le plan d'une République; & il y fit entrer bien des idées qu'on ne peut regarder que comme des projets hazardés, ou même chimériques. *Dion* l'ayant recommandé à *Denys*, Tyran de *Syracuſe*, il fit trois voyages à la Cour de ce Prince, où il fut fort conſidéré. Dans le premier de ces voyages, il fut pris par des Pirates & vendu. De retour à Athenes il mourut le jour de ſa naiſſance en achevant ſa grande année climactérique, la 81. Le ſtile de ſes Ecrits eſt d'une élégance accomplie, & tient le milieu

entre la Poësie & la Prose. Il s'est toujours servi de la Méthode du Dialogue. Il a beaucoup pris d'idées dans les Philosophes qui l'avoient précédé; mais il leur en a aussi beaucoup attribué qu'ils n'auroient pas avouées.

La Philosophie de *Platon* en général a eu une extrême célébrité; mais diverses causes en rendent l'intelligence difficile & y ont répandu beaucoup d'obscurités. Telles sont la double Méthode, publique & secrete, dont ce Philosophe s'est servi; le stile figuré & poëtique qu'il a presque toujours mis en œuvre; les subtilités de la Dialectique qui répandent une continuelle incertitude sur les questions qu'il traite; les abstractions métaphysiques qu'il transforme en réalités; les opinions étrangeres & altérées dont il a rempli ses Ecrits; mais sur-tout ce syncrétisme qui est son objet perpétuel, c'est-à-dire, le dessein de fondre ensemble les principes de tous les Philosophes précédens, & sur-tout ceux de *Socrate*, de *Pythagore*, d'*Héraclite*, de *Parmenide*, & de la Secte *Eristique*, pour n'en faire qu'un seul & même Corps, un systême de Philosophie exempt de contradictions. C'est pour réussir dans cette entreprise, en rapprochant tous ces dogmes les uns des autres, qu'il y fit les changemens & les falsifications par lesquelles il nous a dérobé la connoissance exacte de l'ancienne Philosophie. Les diverses Ecoles sorties de la sienne, sous le

nom

nom d'*Académies*, n'ont fait que multiplier ces embarras; mais rien n'égale fur-tout les rêveries des Platoniciens qui ont vêcu depuis la naiffance de N. S. Ils n'ont prefque rien laiffé de reconnoiffable, ni de raifonnable, dans la doctrine de leur Maître.

Autant qu'on peut aujourd'hui tracer une efquiffe du Plantonifme dans fon origine, il fe réduifoit à ceci. *Platon* propofoit pour objet aux recherches Philofophiques, d'un côté les chofes qui exiftent par elles-mêmes, autrement dites chofes *intelligibles*, & de l'autre celles qui fe rapportent à la vie civile, ou les chofes *actives*. Il divifoit la Philofophie en trois parties qu'il nommoit *dialectique*, *contemplative*, & *active*. Dans la premiere, il enfeignoit que le jugement de la vérité n'appartient point aux fens, mais que c'eft à l'ame même à juger, qu'elle peut confidérer les chofes conftantes, & les chofes changeantes; que la Science naît des premieres, & l'opinion des fecondes. Il difoit que la mémoire n'eft qu'une fuite du fentiment; que l'ame eft originairement une table rafe; qu'avant que d'entrer dans le corps, elle a déjà exercé des fonctions intellectuelles, & que depuis qu'elle y eft entrée, toutes fes idées ne font que des reminifcences. Les idées étoient, felon lui, les premieres chofes intelligibles; enfuite de quoi venoient les idées imprimées à la matiere. Il

admettoit un jugement pratique. En Théologie, il commençoit par établir deux causes, l'une par laquelle existent, & l'autre de laquelle procédent toutes choses. Dieu est la premiere, & la Matiere est la seconde. Celle-ci fournit l'étoffe des corps; elle posséde une force brute & irréguliere par laquelle elle s'agite en divers sens; c'est ce qui a empêché Dieu de l'assujettir parfaitement, & d'en faire tout ce qu'il auroit pu en tirer de meilleur. Dieu est cependant l'Auteur & la source de toutes choses; on doit le regarder très certainement comme un Etre incorporel, doué de raison, de liberté, & de prévoyance, qui a donné l'ordre & l'arrangement à la matiere. Le fort de la Philosophie Plantonicienne consistoit dans la considération des idées; par où *Platon* entendoit des êtres intelligibles, subsistans par eux-mêmes, & qui étoient la source de toutes les essences. Ces êtres existoient radicalement dans l'Intelligence Divine; ils étoient eux-mêmes des Dieux; & l'homme devoit aspirer à leur connoissance & à leur contemplation. Après Dieu, & l'Entendement Divin, ce Philosophe posoit pour troisième principe l'Ame du Monde. Il disoit qu'elle étoit émanée de la raison de Dieu; & qu'elle étoit inférieure à Dieu; qu'elle étoit composée d'une matiere indivisible, & d'une matiere divisible; & qu'en entrant dans la matiere elle y étoit devenue le principe de la vie

des

de tous les Etres. Il ajoutoit qu'il y avoit des Dieux éternels, & d'autres qui étoient nés; que ceux-ci étoient de même date que l'ame du Monde; & qu'ils avoient été chargés de présider à la formation des animaux, & au gouvernement des parties du Monde; qu'ils sont les Interprêtes de la volonté divine; & que le Monde en est rempli. Passant de-là aux ouvrages de la Nature, *Platon* attribuoit au Monde une beauté parfaite. Il croyoit qu'il avoit été fait dans le tems, & que c'étoit un grand animal. Le feu & la terre avoient été produits les premiers; après quoi l'air & l'eau avoient été placés au milieu. Construit d'après un plan géométrique, ce Monde doit toujours durer. Quant à l'ame humaine, elle s'étoit détachée de l'Ame du Monde, ce qui la rendoit d'une nature divine, mais dans un degré inférieur, & avec un mélange de matiere, dont elle est en partie composée. De cette façon il y avoit dans l'homme une ame raisonnable & immortelle, & une ame destituée de raison, à laquelle ne convenoit pas le privilège de l'immortalité. Il ne reste que deux mots à dire de la Philosophie active, que *Platon* distinguoit en *morale* & *civile*, bâtissant l'une & l'autre sur la connoissance des idées. Il faisoit consister le Souverain Bien dans la Science même du bien; réservant à la raison seule le pouvoir de connoître ce qui est honnête. Il ajoutoit que la Vertu

est belle, & qu'on doit la rechercher pour l'amour d'elle-même; que la fin de la Science active, c'est de devenir semblable à Dieu par la prudence, la justice, la sainteté, & la tempérance; que la mort délivre l'ame de la prison du corps; enfin que les Etats doivent être gouvernés conformément aux principes & aux préceptes de la Philosophie. Il y a beaucoup de grandeur & de sublimité dans la plûpart de ces idées; mais quelques unes sont de pures visions, & le défaut général de ce systême consiste dans le peu de liaison de ses parties.

Des Académies qui succéderent à l'Ecole de Platon.

La premiere porte le nom d'*ancienne*; & la doctrine de *Platon* y fut conservée dans son intégrité. *Speusippe* occupa la Chaire immédiatement après *Platon*; c'étoit un homme d'un esprit doux & agréable; il étoit fort versé dans les Ecrits des Pythagoriciens, & adopta la plûpart de leurs idées. Il eut pour Successeur *Xénocrate* de *Chalcedoine*, dont l'esprit qui avoit d'abord paru bouché se dévelopa ensuite jusqu'au point de devenir excellent. Aussi ce Philosophe est-il regardé comme un des plus grands ornemens de l'Académie. Il avoit une physionomie sérieuse & presque sombre; ennemi juré des vices, il poussoit fort loin l'austérité de ses vertus. Il fit

de-

de bons Ouvrages de Mathématique. Il fut remplacé par *Polemon* qui, après avoir commencé par la débauche, devint non ſeulement un habile Philoſophe, mais encore un homme ſévère, & enfoncé dans la retraite. Il faiſoit peu de cas des ſubtilités dialectiques. *Cratès* lui ſuccéda, & à celui-ci *Crantor*, dont le nom eſt célébre en Morale.

La ſeconde Académie, dite *moyenne*, fut fondée par *Arcéſilaus*, qui s'étoit d'abord attaché à *Théophraſte* le Péripatéticien, qu'il quitta pour ſuivre *Crantor*. C'étoit un homme ſavant, & très verſé dans les Ecrits des Anciens. Il exerçoit la Critique avec une extrême véhémence; mais avec cela il ne laiſſoit pas de s'accommoder au temps & d'aimer le plaiſir. Il eut un fort grand nombre de diſciples. Sa doctrine s'écarta par bien des endroits de celle de l'ancienne Académie: & l'on peut indiquer pour cauſes de ces changemens, le dogme fondamental même de l'Ecole qui ſuppoſoit que la matiere eſt dans un flux, dans un état de viciſſitude, incompatible avec une véritable Science; enſuite la double Doctrine dont nous avons déjà eu tant d'occaſions de parler; les expreſſions modeſtes de *Socrate*, auxquelles on donna un ſens contraire à ſes intentions, en y puiſant le doute univerſel, au-lieu qu'elles n'étoient deſtinées qu'à faire ſentir les bornes de l'eſprit humain; la

Mé-

Méthode du Dialogue dont *Socrate* & *Platon* avoient fait usage; la témérité incroyable & l'orgueil insensé des Philosophes dogmatiques; l'air mystérieux qu'on avoit répandu sur la doctrine des idées; la réjection du témoignage des sens, auxquels on refusoit tout droit de juger; les incertitudes du Pyrrhonisme qui commençoit à lever la tête; les dogmes des Stoïciens & des Péripatéticiens que les Platoniciens vouloient réfuter; & par-là même l'envie de disputer, le desir de vaincre, & toutes les passions qui se mêlent des choses auxquelles elles devroient avoir le moins de part.

L'Académie moyenne posa donc pour principe, que l'on ne peut rien sçavoir, ni s'assurer même que l'on ne sçait rien; d'où elle tiroit la conséquence qu'il ne faut jamais rien affirmer, mais qu'on doit toujours suspendre son jugement. Elle croyoit que le Philosophe est en état de combattre contre tous & de disputer sur-tout, parce qu'il y a toujours des raisons d'égale force pour l'affirmative & pour la négative. Suivant cette doctrine, ni les sens, ni la raison ne méritoient aucune créance; cependant on étoit obligé dans la vie commune de se conformer aux opinions. *Arcésilaus* eut *Lacydes* pour disciple.

La *nouvelle* Académie fut fondée par *Carnéade*, de *Cyrene*, disciple d'*Egesinus* de *Pergame*. Ce Philosophe joignit à beaucoup d'esprit une extrême

me application à l'étude, & parvint à une grande célébrité. Son éloquence en particulier le fit admirer à *Rome*. Il étoit grand ennemi des Stoïciens, habile & véhément dans la dispute. Il apporta encore quelque changement aux dogmes de l'Académie. Il enseignoit que nous n'avons aucun moyen de juger de la vérité, & que les apparences même les plus évidentes peuvent nous tromper; mais que, dans le cours des affaires, il convient cependant de suivre les plus grandes probabilités, dont les divers degrés étoient la régle de notre conduite, & tenoient lieu de *criterium* du vrai. Ainsi il permettoit de se servir, après un mûr examen, des moyens qu'on avoit reconnu les plus propres pour arriver au bonheur. La différence entre l'opinion d'*Arcésilaus* & celle de *Carnéade* ne rouloit donc pas sur la foiblesse de l'esprit humain, dont ils convenoient également, mais la nouvelle Académie accorda l'usage des marques par lesquelles on découvre les moyens les plus propres à réussir dans une entreprise, au lieu que l'Académie moyenne avoit proscrit ces moyens comme inutiles. *Carnéade* laissoit donc au Sage l'opinion, & lui permettoit de suivre des régles pour arriver au bonheur.

Il eut pour successeur *Clitomaque* Carthaginois, qui prit néanmoins diverses choses des autres Sectes. Il gouverna l'Académie pendant tren-

te-

te ans par ses enseignemens & par ses Ecrits. Son disciple, *Philon* de *Larisse* fut l'Auteur de la *quatrième* Académie. C'étoit un homme très éloquent, & qui avoit beaucoup de finesse dans l'esprit. Il disoit que les choses ne sont pas compréhensibles pour nous, vû les bornes de nos facultés, mais qu'elles le sont en elles-mêmes, & par leur nature.

Enfin il y eut une *cinquième* Académie, qui dût son origine à *Antiochus* d'*Ascalon*, disciple de *Philon* de *Larisse*. Au-lieu d'attaquer les autres Sectes, *Antiochus* eut pour but de les concilier, sur-tout la Secte des Stoïciens avec l'ancienne Académie.

De l'Ecole d'Aristote, ou des Péripatéticiens.

Aristote, né à *Stagire*, mais Grec d'origine, a eu la plus grande réputation qu'un Philosophe puisse avoir, & l'a peut-être le mieux méritée. Il apprit de bonne heure tout ce qui pouvoit lui former l'esprit, & ne se bornant pas à la seule Philosophie, il se rendit fort versé dans les beaux arts, & parvint à exceller en Poësie & en Rhétorique. Etant allé à *Athenes*, il fut Auditeur de *Platon*, & se fit fort estimer de son Maître, auprès duquel il passa vingt ans. Après sa mort il alla s'établir à la Cour d'*Hermias*, Tyran d'*Aterne*, dont il épousa ensuite la veu-

veuve. Sa réputation s'étant accrue de jour en jour, *Philippe*, Roi de Macédoine, lui offrit le poste de Précepteur de son fils *Alexandre*, surnommé depuis *le Grand*. *Aristote* accepta cette offre, & s'acquitta parfaitement bien de son emploi, ce qui le fit jouïr des bonnes graces du Roi, & de la Reine *Olympias*. Il accompagna depuis *Alexandre* dans son expédition d'Asie, & fut comblé des effets de la bénéficence Royale de ce Prince, qui le mirent en état de philosophes fort à son aise. Cependant il y eut quelque refroidissement entre l'Eleve & le Maître, à l'occasion de l'affaire de *Callisthene*, dans laquelle celui-ci fut impliqué. S'étant retiré à *Athenes*, il y fonda une nouvelle Ecole dans le lieu d'exercice qui portoit le nom de *Lycée*, & y enseigna, suivant l'usage établi, la double doctrine, publique & secrete. Comme il donnoit ses leçons en se promenant dans l'Auditoire, la Secte en prit le surnom de *Péripatéticienne*. Ayant été accusé d'impiété, il se retira à *Chalcis* avec ses disciples, & y mourut. L'histoire de sa vie a été défigurée par plusieurs fables que ses Adversaires ont inventées. C'étoit incontestablement un grand homme, qui eut de grandes qualités, & de grands défauts. Ses partisans ont exagéré son savoir; mais il étoit aussi étendu que le permettoit le tems où il a vécu. Grand génie, il ne laissoit pas d'avoir un foible qui ne convient qu'aux ames basses,

c'est

c'eſt l'envie. Il a beaucoup écrit. Mais la deſtinée de ſes Ecrits a été fort ſinguliere, & a beaucoup influé ſur celle de ſa Philoſophie. Le dépôt de ſes Ouvrages tomba d'abord entre les mains de *Téophraſte*. De-là ils paſſerent à *Nélée* de *Scepſe*, qui en vendit une partie à *Ptolemée Philadelphe*. Ce Prince les ayant mis dans la Bibliotheque d'*Alexandrie*, ils périrent dans l'incendie qui conſuma cette Bibliotheque. Les héritiers de *Nélée* avoient caché le reſte de ces Manuſcrits dans une caverne ſouterraine où ils demeurerent pendant 130 ans, & l'on peut bien s'imaginer qu'ils y furent fort endommagés. On les tira de-là, & ils furent vendus à *Apellicon* de *Teje*; qui les trouvant dans un affreux déſordre, & tout remplis de lacunes, les arrangea & les interpola à ſa fantaiſie. *Sylla* les tranſporta à *Rome*, où *Tyrannion* y fit de nouvelles corrections. Paſſant ainſi de main en main, ces Ecrits ont prodigieuſement ſouffert de l'ignorance, de la négligence, ou de l'infidélité des Copiſtes; il s'y eſt répandu une grande confuſion; & il y eſt reſté des vuides irréparables. C'eſt ce qui rend le vrai ſens d'*Ariſtote* ſi douteux, & qui a ouvert un ſi vaſte champ aux controverſes des Scholaſtiques. Avec cela ce Philoſophe lui-même ne s'étoit pas piqué de mettre beaucoup de clarté dans ſes Ouvrages; ſon ſtile eſt difficile, & ſur-tout fort coupé; il employe des

no-

notions mathématiques ; il se sert de termes vagues ; il mêle à sa propre doctrine diverses opinions des Anciens tout à fait incertaines. En un mot la Philosophie Péripatéticienne est très obscure en soi-même, & tous ses Commentateurs l'ont plutôt embrouillée qu'éclaircie. Depuis la mort de son Auteur jusqu'au premier siecle de l'Ere Chrétienne, elle n'a pas eu grande vogue ; mais s'étant ensuite accréditée, elle est parvenue à une domination dont aucune Secte n'avoit joui, & qu'on peut appeller tyrannique (*).

Le but principal d'*Aristote* paroit avoir été d'élever un nouveau systême de physique sur les ruïnes de tous les autres ; à quoi se joignoit le desir de dire des choses originales. S'il traita la morale, ce fut sur-tout pour l'accommoder aux principes des Courtisans. Il divisa la Philosophie en deux parties, l'une *théorétique*, l'autre *pratique* ; auxquelles il subordonna la partie *instrumentale*. Il enseignoit une double Logique ; la premiere *analytique*, l'autre *dialectique*, attribuant à celle-là le droit de produire la Science ; au-lieu que celle-ci ne conduisoit qu'à la vraisemblance. Suivant cela, il faisoit consister la démonstration dans le *Syllogisme analytique*, composé de propositions, ou énonciations, qui à leur tour étoient composées de termes simples. Il

(*) Voyez le Traité du docte *Launoi*, qui a pour titre, *De varia Aristotelis fortuna*.

Il diſtinguoit les termes en *homonymes*, *ſynonymes*, *& paranymes*. Il admit les dix claſſes, ou prédicamens, des êtres univoques; indiqua les trois parties de la propoſition, qui ſont le ſujet, le prédicat, & la copule; détermina les trois rapports qui peuvent ſe trouver entre les propoſitions, ſavoir l'oppoſition, l'équipollence, & la converſion; fit exactement connoître les trois termes qui entrent dans la compoſition de chaque Syllogiſme, & les trois figures auxquelles tous les Syllogiſmes ſont réductibles. Il dit enfin que la Science ſe fondoit ſur des raiſons véritables; au-lieu que les raiſons captieuſes employées dans les Sophiſmes conduiſoient à l'erreur.

Sa Phyſique eſt fort remplie de termes. Il cherche les principes naturels dans l'oppoſition qui réſulte des habitudes & des privations. Les trois choſes qu'il fait entrer dans toutes les compoſitions, ſont la matiere, la forme, & la privation. Les êtres actuels ſortent du ſein de la puiſſance; la matiere n'a point été engendrée; tout vient d'elle; il y a quatre cauſes, la cauſe matérielle *ex qua*, la cauſe formelle *per quam*, la cauſe efficiente *a qua*, & la cauſe finale *propter quam*. La Nature n'agit jamais ſans avoir une fin; le mouvement eſt l'acte de ce qui eſt en puiſſance; il exiſte actuellement; le lieu eſt la ſurface du corps contenant; il n'y a point de vuide; le tems eſt le nombre du mouvement par

le-

lequel on diſtingue celui qui précéde de celui qui ſuit; comme le mouvement eſt fini, il faut qu'il y ait un premier Moteur infini, & immobile: c'eſt Dieu.

Les idées d'*Ariſtote*, ſur l'Ame étoient véritablement énigmatiques. Il la définiſſoit, ou qualifioit *l'entélechie* du corps organique, & diſoit qu'elle n'avoit point de mouvement par elle-même. Il lui attribuoit trois facultés, qu'il nommoit nutritive, ſenſitive, & raiſonnable. Il reconnoiſſoit un ſens commun, & l'immortalité de l'Entendement actif.

Il remontoit dans ſa Métaphyſique à l'Etre exiſtant par lui-même, & prétendoit que les qualités accidentelles ne pouvoient en procurer aucune connoiſſance. La matiere premiere, ſuivant lui, ne peut être ſéparée de la forme; & c'eſt cette forme que l'on a coûtume d'enviſager comme l'Etre exiſtant & réel. Il y a des êtres intentionels. Le mouvement local éternel exige de toute néceſſité qu'il exiſte une ſubſtance immobile. C'eſt le premier Moteur qui meut les Intelligences inférieures, & les détermine à mouvoir leurs Spheres. Ces Intelligences ne ſont pas matérielles; & il n'exiſte point d'autres Dieux qu'elles, &c.

Il ne reſte que la Morale, diviſée par ce Philoſophe, en *Etique* proprement dite, *Oeconomique* & *Politique*. Le bonheur conſiſte dans le

rap-

rapport des fonctions de l'ame avec la vertu; & c'est par l'exercice de ces fonctions qu'on arrive au Souverain Bien; la vertu est une habitude fondée sur le choix, & elle consiste à tenir un juste milieu entre les extrémités; il y a des vertus théorétiques, & des vertus pratiques; celles-ci sont au nombre de onze, & il y en a cinq des premieres. L'objet de la Prudence, c'est le gouvernement des affaires publiques, & le plan d'une sage œconomie.

Theophraste, *Eresien*, fut le successeur immédiat d'*Aristote*, & gouverna le Lycée avec beaucoup de réputation, ayant eu jusqu'à deux mille disciples. Aussi étoit-ce un excellent génie, & un homme très éloquent. Ces qualités lui acquirent les bonnes graces de plusieurs Rois & Princes. Il composa plusieurs Ouvrages importans, & enrichit à bien des égards la doctrine de son Maître. Après lui vint *Straton* de *Lampsaque*, le coryphée des Péripatéticiens, à qui l'objet principal de ses études fit donner le surnom de Physicien. Il disoit que toute la force divine existe dans la Nature, & qu'il n'est pas besoin de recourir à l'action des Dieux. L'Ecole Péripatécienne fut ensuite dirigée par *Lycon*, par *Oriston* de *Chio*, par *Critolaus*, & par d'autres dont il seroit superflu de rapporter les noms.

De

De la Secte Cynique.

Le nom de cette Secte paroît lui être injurieux; cependant il n'est pas décidé qu'il doive être pris en mauvaise part. Il y en a qui le dérivent du nom de l'endroit où les premieres leçons de cette Philosophie furent données; c'étoit un lieu d'exercice d'Athenes, dit *Cynosarge*. Mais, quand on en tireroit l'étymologie, comme on le fait ordinairement du mot Grec qui signifie *Chien*, cette dénomination auroit plutôt été fondée dans son origine sur l'extérieur de ces Philosophes, que sur leur doctrine. Les premiers Cyniques furent des gens respectables par la pureté de leurs mœurs, & par l'austérité de leur vie. Couverts d'un simple manteau, vivants d'herbes & ne buvant que de l'eau; ils poserent pour fondement de la sagesse que la fin de l'homme consiste à suivre les préceptes de la Vertu, & qu'il peut y parvenir par la science, sur-tout par la connoissance de soi-même. Une conséquence outrée de ce principe, leur fit regarder comme des choses absolument indifférentes tout ce qui n'est ni vertu ni vice, & ils en conclurent qu'il ne faut avoir aucun soin de son extérieur, de ses habillemens, & de tout ce qu'on appelle propreté, ou décence. Par ce moyen tout ce que leur doctrine pouvoit renfermer d'u-

 tile

tile perdit son efficace; au lieu d'inspirer de l'éloignement pour les voluptés, ils devinrent eux-mêmes un objet de mépris & de dégoût. On se persuada en les voyant que la Vertu est une chose triste, incommode, ridicule même, & impossible. Tous les amateurs des beaux-arts que les Cyniques rejettoient, se souleverent contr'eux; tous ceux dont ils attaquerent le faste, le luxe, & la vie dissipée, les relancerent avec force & se liguerent pour les immoler à la risée publique. Cependant il y eut des Cyniques qui surent se faire considérer, & qui, malgré leur bizarre équipage, inspirerent du respect. Mais, dans la suite, quand on ne vit plus en eux qu'extravagance & impudence on les traita véritablement en *chiens*; & ils le méritoient. On a débité sur leur compte beaucoup de fables, auxquelles il ne faut pas ajouter legérement créance.

ANTISTHENE fut le chef des Cyniques. Il étoit Athénien, & commença par le métier de la guerre. Ayant ensuite assisté aux leçons de *Socrate*, il ne s'attacha qu'aux préceptes de frugalité & de modestie, dont il comprit mal le sens, comme on peut en juger par l'excès auquel il les porta. Laissant croître sa barbe, & vêtu d'un méchant habit, il avoit l'air d'un mendiant. Il se piquoit de la vertu la plus rigide, & s'en faisoit un droit pour attaquer les méchans à tou-

te

te outrance. Cela lui donna de la réputation, & même de la confidération; mais il eut peu de Difciples. On voit par-là que fa Philofophie confiftoit plus en action qu'en fpéculation. Auffi difoit-il que la Vertu fuffit pour le bonheur, & qu'elle confifte toute en action; que le fage devroit vivre pour foi, content dans toutes les fituations, & heureux par cela feul qu'il étoit vertueux. Il ne reconnoiffoit d'autres biens que les chofes honnêtes, & difoit que la Vertu s'acquiert par l'ufage.

Parmi le refte de la troupe des Cyniques, il n'y en a qu'un qui mérite qu'on en faffe mention, c'eft le fameux *Diogene.* Il étoit de *Sinope.* *Antifthene* eut beaucoup de répugnance à l'admettre au nombre de fes Difciples. Il n'en eut pourtant point qui pouffât plus loin le devouement aux maximes de la Secte. *Diogene* fe dépouilla de toute propriété, vivant où il pouvoit & de ce qu'il trouvoit, fe tenant dans les places publiques, ne portant avec foi que fa beface & fon bâton, & paffant fa vie à fe déchainer contre les vices de la maniere la plus violente. Ayant été fait prifonnier dans un âge avancé, on le conduifit à *Corinthe*, où il acheva fes jours dans la maifon de *Xéniade.* On prétend qu'il prononça dans l'affemblée folemnelle des Grecs des Difcours fur la Philofophie Cynique. L'impofture a mis fur fon compte bien

des contes puériles, & lui a imputé des choses trop scandaleuses pour être croyables. Ses principaux Disciples furent *Monime* & *Crates*, dont la femme *Hipparchia* se livra aussi à la vie cynique. Il étoit impossible qu'une pareille Secte se soutint: c'étoit une de ces saillies de l'esprit humain, qui n'ont qu'un cours passager; au lieu que l'Epicuréisme est un goût inné, & presque décidé. Delà vient que celui-ci est très dangereux, au lieu que le *Cynisme* n'est que ridicule.

De la Secte des Stoïciens.

ZENON, de *Chypre*, en fut le chef. Etant venu encore jeune à *Athenes* pour étudier la Philosophie; il suivit pendant quelque temps *Crates* le Cynique, mais il ne put, ni s'accommoder de sa malpropreté, ni digérer le mepris qu'il faisoit de toutes les Sciences. Il chercha au contraire à profiter des instructions de *Xénocrate*, de *Stilpon*, & de *Polemon*. Ayant ensuite conçu le dessein de bâtir lui-même l'édifice d'une nouvelle doctrine, il voulut suivant la coûtume, s'assurer d'un lieu où il pût donner ses leçons, & fit choix d'un portique nommé *Poecile*, c'est de-là que vient le surnom de *Stoïcien* donné à ces Philosophes. Il retint pourtant presque toute la sévérité des mœurs cyniques; mais, comme il en évitoit les inconvéniens, cela n'empêcha pas qu'il

qu'il n'eut un très grand concours de Disciples. Il composa beaucoup d'Ecrits, & mourut dans un âge fort avancé.

Le systême de *Zénon* étoit tiré presque tout entier de ceux de *Pythagore*, d'*Héraclite*, & de *Platon*. Il y introduisit les subtilités de l'Ecole Mégarique & adopta la Morale des Cyniques. Son principal but étoit d'opposer sa nouvelle Philosophie aux dogmes d'*Arcésilaus*, de *Carnéade*, & sur-tout à ceux d'*Epicure*; ce qui dans la suite produisit la plus grande animosité & une haine vrayement implacable entre ces deux Sectes. Le tempérament mélancolique de *Zénon* le jetta dans ces paradoxes qui furent soutenus dans la suite par les Stoïciens avec une opiniâtreté, qui étoit l'effet d'un fol orgueil, & non d'une vraye conviction.

La Logique des Stoïciens étoit tout à fait fastidieuse; ce n'étoit que l'art de disputer sans fin, & de soutenir les choses les plus insoutenables. Ils la divisoient en *rhétorique* & *dialectique*. Ils posoient deux fondemens de nos connoissances, l'impression extérieure des objets, & le sentiment intérieur. Celle-là dépend des circonstances fortuites qui nous présentent les choses; celui-ci, lorsqu'il va jusqu'à la compréhension, est le *criterium* de la vérité. La compréhension est donc la science vraye & solide, soit qu'elle naisse du sentiment, du raisonnement, ou de

 cette

cette suite de raisonnemens qu'on nomme démonstration. De-là naît le consentiment qu'entraîne après soi la vérité évidemment connue. Nous n'avons point d'idées innées, mais elles viennent toutes des sens. Les définitions sont des réponses aux questions par lesquelles on demande; qu'est-ce que telle ou telle chose? Les Stoïciens se jettoient ensuite dans plusieurs subtilités de la Dialectique, où il seroit superflu de les suivre.

Passons plutôt à leur Physiologie, & donnons en le précis. Au commencement existoit le Chaos, imprégné des raisons seminales. S'étant dévelopé & arrangé, il en est sorti le Monde, ou la Nature. Ce Tout est une unité, mais qui renferme deux principes l'un efficient, c'est Dieu, & l'autre passif, c'est la matiere. Dieu est un feu ou un éther très pur; il habite dans la circonférence du Ciel; & en l'opposant à la matiere, on doit le considérer comme un Esprit éternel, incorruptible, bon, & doué de prévoyance en vertu de sa liaison intime avec le tout. De-là procéde le Destin qui régit l'Univers, & auquel tout est soumis, non librement, mais en vertu d'une nécessité intrinséque universelle; d'où s'ensuit qu'il y a dans la nature une loi immuable, qui n'est autre chose que l'ordre & l'enchaînement des causes. Les Démons & les Ames sont des particules & des émanations

de

de la Divinité. Le Monde est un animal; le Soleil consiste en un feu très-pur, & se repait aussi bien que les Astres de vapeurs. Le Monde finira par la conflagration.

C'est de leur Morale que les Stoïciens ont tiré le plus de réputation. Elle avoit en effet un grand éclat; mais le fond se réduisoit à peu de chose, ou même il étoit dangereux. Ils enseignoient que la derniere fin de l'homme consiste à vivre d'une maniere convenable à la Nature; & que chacun devoit obéir à son génie interne, à la particule divine qui lui servoit d'Ame. Le bien, c'est ce qui conduit parfaitement à la félicité. Tous les biens sont égaux. Les passions viennent des faux jugemens de l'Ame; les devoirs sont fondés sur la connoissance du vrai & sur la conformité avec la Nature. La Vertu est une disposition de l'Ame convenable à la vie; il y a quatre vertus cardinales, & elles ne sauroient être séparées; entr'elles & le vice il n'y a point de milieu. Les divisions ultérieures qu'ils faisoient fur ces matieres, les menoient fort loin, & avec peu de fruit.

Zénon eut plusieurs successeurs dont les plus célébres sont *Persée*, *Ariston de Chio*, qui fit plusieurs changemens dans le systême Stoïcien, *Henillus*, *Sphærus*, *Cleanthe*, qui vécut dans la pauvreté, *Chrisippe* le plus célébre de la Secte, & grand Dialecticien, *Zenon de Tarse*, & *Diogene* d'*Apollonie*.

Ajoutons à cette ébauche de la Philosophie Grecque que les conquêtes d'*Alexandre* fournirent à cette Philosophie des occasions de se répandre hors de la Grece. Ce Prince qui soumit tant de contrées à ses armes, & en particulier l'Egypte & la plus grande partie de l'Asie, avoit été, comme nous l'avons vu, Disciple d'*Aristote*, & menoit quelques Philosophes Grecs à sa suite. Par ce moyen leur doctrine se fit connoître dans ces régions, & les vaincus reçurent insensiblement les opinions des vainqueurs, comme ils en prirent aussi les mœurs. Le plan d'Alexandre c'étoit de faire de son Empire, c'est-à-dire de l'univers alors connu, une seule Cité. Ce fut alors que la Théologie Orientale des Perses & des Bachiens, sur-tout celle de *Zoroastre*, fut mêlée à la Mythologie & aux Théogonies des Grecs; par où les émanations reparurent dans la Philosophie avec un nouvel habit Oriental. Les progrès de cette doctrine mixte ne furent nulle part plus considérables qu'en Egypte, à cause de la méthode symbolique. Le Pythagorisme & le Platonisme jetterent de profondes racines dans ce Royaume, sous le gouvernement des Ptolemées; & le Peripatétisime aussi bien que le Stoïcisme trouverent aussi quelques partisans. En un mot toute l'Egypte devint en quelque sorte Grecque sous ces Rois Grecs. Les idées de la Religion qui y avoit été reçue jusqu'alors, subirent un changement presque total;

celles

celles de la Théologie Grecque prévalurent, ou du moins il se forma un syncrétisme de la doctrine Egyptienne & de la Grecque. C'est cette nouvelle Théologie qu'on a coûtume d'attribuer à *Hermès*. Elle acquit beaucoup de crédit; & vers les commencemens de la Monarchie Romaine, elle passoit pour la sagesse la plus sublime & la plus solide qui existât alors.





LIVRE II.

Contenant l'Histoire de la Philosophie depuis la fondation de Rome jusqu'au rétablissement des Lettres.

Nous aurons ici à considérer 1. les Gentils, 2. les Juifs, 3. les Sarrasins & 4. les Chrétiens.

ARTICLE I.

De la Philosophie des Gentils.

Ils se distinguent 1. en Romains; & 2. en Orientaux.

§. 1.

De la Philosophie des Romains.

Nous parlerons d'abord des tems qui ont précédé le regne d'Auguste; & ensuite des tems postérieurs à ce régne.

Des

Des tems qui ont précèdé le regne d'Auguste.

Ces préludes de la Philosophie chez les Romains furent d'abord très peu considérables. On sçait comment Rome fut fondée, & quel a été l'esprit de son Gouvernement pendant quelques siècles. C'étoit un Etat purement militaire, qui ne connoissoit d'autre occupation, que celle de combattre, ni d'autre plaisir, que celui de vaincre. On ne vit donc aucune lueur de Philosophie, ni sous les Rois, ni sous les Consuls de ces premiers siècles: non seulement on ne désiroit pas de s'instruire de cette science, mais on avoit de l'éloignement pour elle, dans la pensée qu'elle n'étoit propre qu'à amollir le courage. Voilà pourquoi les Philosophes que la Grece députa à Rome furent bientôt renvoyés; & le Senat donna immédiatement après un ordre, en vertu duquel il ne devoit point demeurer de Philosophes ni de Rhéteurs à Rome. Mais dans la suite de jeunes hommes d'une naissance distinguée ayant été employés dans les Armées qu'on envoyoit en Grece, ils assisterent aux leçons des Philosophes Grecs, & y prirent goût. De ce nombre furent entr'autres *Scipion*, l'Africain, & *Lælius Furius*, qui devinrent partisans déclarés de la Philosophie Stoïcienne. D'habiles Jurisconsultes, tels que *Q. Tubera*, *Q. Mutius Scævola*,

vola, & d'autres, fuivirent leur exemple. *Lucullus*, un des plus grands & des plus magnifiques Seigneurs de Rome, s'attacha à *Antiochus* d'*Ascalon*. Depuis ce tems-là, & fur-tout depuis la Dictature de *Sylla*, la Philofophie Grecque fut connue & eftimée des Romains. *Tyrannion* y contribua en mettant au jour les Ecrits d'*Ariftote*.

Les principales Sectes qui eurent des partifans dans cette Capitale du monde, furent

1. La *Pythagoricienne*. Il y eut pendant longtems à Rome une ftatue érigée à l'honneur de *Pythagore*. *Ennius* inféra dans fes Ecrits quelques fragmens de la doctrine exotérique de ce Philofophe. Du tems de *Ciceron*, *Stigidius Figulus*, célébre par fes connoiffances divinatoires, propofa diverfes explications des chofes naturelles d'après la doctrine de *Pythagore*. Mais on fe dégoûta bientôt de ce fyftème.

2. La Secte *Académicienne* eut plus de bonheur. L'ancienne-Académie eut pour fectateurs *Marcus Brutus*, grand admirateur de *Platon*; & qui s'étant attaché à *Antiochus*, adopta fon Syncrétifme ; & *M. Terentius Varron*, le Savant le plus confommé que Rome ait poffédé. On peut regarder comme Difciples de ce dernier *M. Pifon*, mais fur-tout *M. Tullius Ciceron*, qui eut auffi pour Maîtres *Philon* de *Lariffe*, *Diodore* le Stoïcien, *Antiochus* l'Académicien, & *Poffidonius*.

nius. Cet illuftre Romain fit briller fon éloquence au Barreau; mais il ne fe diftingua pas moins dans la Philofophie, à l'étude de laquelle il fe livra pendant les troubles de la République, fes Ecrits Philofophiques font le plus précieux tréfor que l'Antiquité nous ait tranfmis dans ce genre. On lui a l'obligation d'avoir procuré à la Langue Latine quantité de termes philofophiques, qui n'exiftoient avant lui que dans la Grecque, & de nous avoir confervé un expofé fidèle des opinions des principales Sectes, dans lefquelles il étoit profondément verfé. Son penchant le portoit vers l'Académie moyenne, & fuivant en cela *Carnéade*, il n'admettoit que des vraifemblances. Il a pourtant traité la matiere des devoirs de l'homme en Stoïcien.

3. La Secte *Stoïcienne*, à laquelle les gens de diftinction, & les Jurifconfultes s'attacherent principalement. On diftingue parmi les Stoïciens illuftres *Q. Lucilius Balbus*, & *Caton* d'*Utique*, ce martyr de la République, qui aima mieux fe donner la mort que de recourir à la clémence de *Jules-Céfar*. C'étoit d'ailleurs plus par leur vie & par leur exemple, que de vive voix & par leurs enfeignemens, que ces fameux Difciples du Portique en propageoient la doctrine.

4. La Secte *Péripatéticienne*. Elle fortit de l'obfcurité où elle étoit tombée, lorfqu'on fit la découverte des Ouvrages d'*Ariftote* & de *Théo-*

phraste, dont *Andronic* le Phodien forma une collection à laquelle il joignit ses Commentaires. Les principaux patrons du Péripatétisme à Rome furent *Caton*, *Crassus*, & *Pison*.

5. La Secte *Epicurienne*. Elle eut beaucoup de partisans, parmi lesquels on remarque *Torquatus*, *Velleius*, *Trebatius*, *Papirius*, *Pœtus*, *Venius*, *Sanfeius*, *Albutius*, *Pison*, *Fabius*, & *Pomponius Atticus*. Les dogmes physiques d'*Epicure* furent mis en vers par *Lucrece*, un des plus grands Poëtes de l'ancienne Latinité.

6. Enfin la Secte *Pyrrhonienne*, qui ne fit pas grande fortune à Rome, pendant toute la durée de la République. Elle paroissoit même tout à fait éteinte, lorsque *Renedesime* la ressuscita à *Alexandrie*.

Des temps postérieurs au regne d'Auguste.

AUGUSTE, après avoir détruit tous ses compétiteurs à l'Empire, en jouït pendant plus d'un demi-siecle, & fit fleurir les Sciences sous sa domination. Tous ceux qui avoient des connoissances & des talens jouïrent de sa faveur: il honora même de sa familiarité ceux qui se distinguèrent par la beauté de leur génie & par l'excellence de leurs productions. Ce Prince eut en particulier beaucoup de goût pour la Philosophie, dans laquelle il étoit lui-même très versé. Voi-

là

là pourquoi l'on trouve tant d'idées philosophiques, repandues dans les chefs-d'œuvre de Poësie qui parurent alors. *Virgile* & *Horace* puiserent dans l'Epicuréisme; *Ovide* donna un précis de la doctrine de *Pythagore*; *Manilius*, *Lucain*, & *Perse*, s'exprimerent d'après *Zenon* & le portique. Les Historiens même crûrent devoir embellir leurs Ecrits de semblables ornemens, comme en font foi les ouvrages historiques de *Tite-Live* & de *Strabon*. Pour les Grands, tels que *Mecene*, *Canius Julus*, *Thrasea Pœtus*, ils crurent que rien ne pouvoit mieux contribuer à leur illustration qu'une profession rigide de la vertu stoïque. Mais, après *Auguste* & *Tibere*, le thrône impérial fut occupé par des Princes indignes de regner & par là même ennemis de la saine Philosophie. Tels furent *Caligula*, *Claude*, *Neron* & *Domitien*. Leurs Successeurs, *Trajan*, *Adrien*, & sur-tout les *Antonins*, rallumerent ce flambeau de la raison humaine; & les choses demeurèrent à peu près sur le même pied sous les regnes de *Sevère*, d'*Alexandre*, de *Gordien*, &c.

Les principales Sectes qui furent alors en vogue, sont

1. La Secte *Pythagoricienne*. On y trouve *Anaxalaus* de *Larisse*, qui se livra tout entier à la contemplation de la Nature, & passa pour exceller dans la Magie naturelle; ce qui engagea

Au-

Auguste à le bannir de l'Italie; & *Sextius*, illustre Romain, qui, touché des circonstances déplorables où la République se trouva de son tems, embrassa le genre de vie le plus austère, & fonda une Secte qui ne pouvoit être professée que par des gens d'un courage à toute épreuve. C'étoit une doctrine secrète, dans laquelle il entroit beaucoup d'usages empruntés des Pythagoriciens; mais l'austérité de ses pratiques ne lui permit pas de se soutenir longtems, & rien n'en a été transmis jusqu'à nous, si ce n'est quelques sentences de *Sextius*. *Sotion*, précepteur de *Seneque*, fit un mêlange du Stoïcisme avec le Pythagorisme. *Apollonius* de Tyane a fait beaucoup de bruit; & on a prétendu le mettre en parallèle avec J. C. dans la vue de deshonorer la Religion Chrétienne. Mais l'ouvrage dans lequel *Philostrate* s'est proposé ce but, est un tissu de fables puériles & d'absurdités palpables. *Apollonius* étoit un hardi & insigne imposteur, qui parcourut les principales contrées de l'Europe; de l'Asie, & de l'Afrique, & dont la conduite insolente le fit enfin jetter dans les fers. Il alla mourir à *Ephese*, on ne sçait comment. La prédiction de la mort de *Domitien*, qu'il fit tout à coup dans une Assemblée publique est célébre. Sa Philosophie qu'il exprimoit par de courtes sentences, n'est autre chose qu'un détestable Panthéisme. *Moderatus*, de *Gades*, aujourd'hui *Cadix*,

dix, recueillit & exposa divers fragmens du Pythagorisme. *Secundus* crut se distinguer en gardant pendant toute sa vie le silence de l'Ecole Pythagoricienne. Ses réponses aux questions de l'Empereur *Adrien* lui firent un honneur plus réel. *Nicomachus* étoit un Mathématicien. La Secte de *Pythagore* est celle de toutes qui a été le plutôt détruite sans retour; sans doute parce que cette doctrine secrete, qui en faisoit l'essence s'est entiérement perdue, & que le reste n'a pas paru mériter la peine qu'on s'y attachât. Seulement il s'est trouvé dans la suite des Philosophes qui ont adopté des dogmes particuliiers de la Physique & de la Morale de *Pythagore*, qu'ils ont comme enchassés dans d'autres systêmes de Philosophie & sur-tout dans le Platonisme.

2. La Secte *Platonicienne*. Il faut prendre garde de ne pas la confondre avec l'Académie. Celle-ci, après avoir eu beaucoup de crédit, sur-tout après les changemens & les adoucissemens qu'on avoit apportés à ce doute universel, qui avoit d'abord été son dogme fondamental, fut entiérement abandonnée sous les Empereurs; & l'exemple de *Phavorin* qui en suivit les préceptes est unique. On apperçoit aussi à la vérité quelques vestiges de la premiere, de la troisième, & de la cinquième Académie; mais tout cela est fort altéré par le Syncrétisme des dogmes Platoniciens & Stoïciens.

THRASYLLE peut être mis à la tête des

Pla-

Platoniciens de cet âge. Il a vécu sous *Auguste* & sous *Tibere*. C'étoit un homme d'un profond savoir, & qui étoit sur-tout très-versé dans l'Astrologie; ce qui lui faisoit obtenir tout ce qu'il vouloit de *Tibere*, qui avoit beaucoup de foible pour les prédictions Astrologiques. Il a laissé des Traités d'Astronomie & de Musique. *Théon* de *Smyrne* se servoit des Mathématiques pour expliquer la doctrine de *Platon*. *Alcinoüs* composa une excellente Introduction à la Philosophie Platonicienne. *Taurus* de *Beryte*, se rendit recommandable sous le regne d'*Antonin* le pieux, par la vigueur avec laquelle il s'opposa au mêlange peu judicieux qu'on faisoit alors des trois Philosophies, Platonicienne, Stoïcienne, & Péripatéticienne. *Apulée*, connu sur-tout par son Roman intitulé l'*Ane*, étoit un Rhéteur Africain, fort versé dans les secrets de la Théurgie, & qui avoit d'ailleurs une très vaste littérature. *Atticus* fit des Ecrits qu'on lisoit sous *Marc-Aurele* dans les Ecoles Platoniciennes comme des ouvrages classiques, & où il démontroit l'impossibilité de concilier *Platon* & *Aristote*. *Numenius* se distingua par plusieurs idées Pythagoriciennes qu'il joignoit au Platonisme: c'est lui qui a donné à *Platon* le surnom de *Moïse* parlant le langage de l'Attique, *Moses atticisans*. Sous *Commode* vécut *Maxime de Tyr*, Sophiste élégant, qui mit beaucoup de Philosophie dans ses déclamations;

tions; Ouvrage encore estimée aujourd'hui. Il est naturel de comprendre dans eette liste *Plutarque* & *Galien*, deux hommes d'un savoir universel pour ces tems-là, mais dont la Philosophie n'est qu'éclectique, ou Syncrétiste. *Plutarque* avoit eu pour maître *Ammonius*.

3. La Secte *Eclectique*. Elle est originaire d'Egypte. Ce fut dans ce Royaume qu'on commença à trier les dogmes de *Pythagore* & de *Platon* pour les associer à la Théologie Egyptienne & à la doctrine de *Zoroastre*. Cela produisit un nouveau genre de Philosophie, auquel on donna d'abord à la vérité le nom de Platonisme, mais qui n'étoit au fonds qu'un fatras d'opinions philosophiques & théologiques, mal assorties ensemble, au moyen duquel on ouvroit la porte à toutes les Religions, & l'on fournissoit les moyens de concilier les opinions les plus contradictoires, en se servant pour cet effet de la méthode secrete. Tous les Grecs qui ont représenté ce systême, y ont fait entrer les traits du Pythagorisme & du Platonisme. Ce fut sur-tout à *Alexandrie* que ce Syncrétisme grossier s'accrédita, sous les auspices d'*Antiochus* d'*Ascalon* qui donnoit des leçons dans l'Académie. Ainsi nâquit la maniere de Philosopher, dite éclectique, qui fut adoptée par de grands hommes dans les deux premiers siècles de l'Ere Chrétienne, & qui devint enfin, une Secte proprement dite, lorsque les Philoso-

phes

phes Sceptiques & les Chrétiens eurent bien senti tout le ridicule des disputes philosophiques, & sur-tout quand le Paganisme eut été entièrement détruit.

Le premier qui ait donné quelque ordre & quelque forme aux principes éclectiques, c'est *Potamon d'Alexandrie*, qui doit avoir vécu vers la fin du second siècle, & qui dans le choix qu'il fit des différentes opinions, eut principalement égard à celles de *Platon*. Cette tentative ne produisit pas grand effet. *Ammonius Saccas* crut donc devoir s'y prendre d'une autre maniere. Il vivoit au commencement du IIIe. Siècle, & ayant été Chrétien il apostasia pour retourner aux superstitions des Gentils. Ce fut à proprement parler de l'Ecole des Catéchistes Chrétiens qu'il emprunta la liberté éclectique faisant un honteux mélange de l'Evangile avec la Théologie Egyptienne & le Platonisme, & comptant de pouvoir satisfaire par là aux objections des Chrétiens & des Sceptiques. Il n'entreprit donc pas moins que de réduire en un même corps de doctrine le Péripatétisme, le Portique, la doctrine Egyptienne, & le Christianisme, pour arriver ainsi à la gloire d'être le fondateur d'une nouvelle Secte, qui réunit tout ce que les autres avoient de bon. Il eut beaucoup de disciples tant Gentils que Chrétiens. *Plotin* est le plus célébre d'entre les premiers; & l'on compte parmi les autres *Origene*, *Adamantius*, *Herennius*, &c.

PLO-

Plotin, qui contribua le plus à la propagation de la Secte éclectique. Egyptien, d'origine, son tempérament étoit dominé par une bile noire. Après avoir été auditeur de divers Philosophes, & entr'autres de *Potamon*, il s'attacha finalement à *Ammonius*: puis s'étant mis dans l'Armée de *Gordien*, il fit le voyage de Perse, & s'y instruisit de la Philosophie Orientale. Revenu à Rome, il enseigna la doctrine secrete d'*Ammonius*, mais avec beaucoup de réserve & de précaution, à cause du serment qui y étoit attaché. Ce fut dans la suite seulement que ses Disciples divulguerent cette doctrine, & alors il ouvrit une Ecole publique. Il entreprit même de composer des Ecrits qui donnassent l'exposé de sa Philosophie; mais il s'acquitta de ce travail assez négligemment, & ce fut *Porphyre* qui depuis retoucha ses Ouvrages. Parmi la multitude des Disciples qu'eut *Plotin*, il se trouva aussi des femmes. Il étoit fort respecté, & jouït d'une grande autorité. Il ne mangeoit de la chair d'aucun animal; & traitoit son corps d'une maniére tout à fait dure: en un mot, c'étoit un véritable Enthousiaste. Il mourut dans la Campanie. On n'a guères vu d'homme plus adonné à toutes sortes de superstitions; fanatique achevé, il se vantoit d'avoir des extases, & remplissoit d'admiration par la profondeur de sa Théurgie, ceux dont l'esprit

l'esprit ressembloit au sien. Rien de plus ténébreux que ses Ecrits.

Entre ses principaux Disciples furent *Amelius Gentilianus*, aussi fanatique que lui, & *Porphyre* qui devint le principal soutien de cette Secte. C'étoit un vrai Savant, rempli de la plus belle érudition, & à qui rien n'étoit inconnu dans l'étendue des Lettres & des autres connoissances de ces tems-là. Syrien d'extraction, son véritable nom étoit *Malchus*. Il avoit reçu d'*Origene* la premiere teinture des Lettres: il assista ensuite aux leçons du célébre Rhéteur *Longin*, & finit par celles de *Plotin* qui le remplirent de toute la doctrine fanatique dont nous venons de parler. Il fut animé d'une véritable rage contre le Christianisme, & fit les derniers efforts pour détruire cette sainte Religion. Quant à la Philosophie, celle qui regne dans ses Ecrits est un pur Syncrétisme; mais ses connoissances Philologiques y répandent de l'agrément, & en font le mérite. Il mourut au commencement du IV. Siecle en grande réputation d'esprit & de savoir.

Jamblique, Disciple de *Porphyre*, devint après celui-ci & *Plotin*, le troisième appui de la Secte, & ne fut pas le moins enthousiaste des trois. Consommé dans la Théurgie, il passa pour l'auteur de plusieurs miracles, qui n'étoient tout au plus que des prestiges: & cela lui attira

le

le surnom de *très divin.* Il étoit d'ailleurs doué d'un génie heureux, & avoit très-bien profité des instructions de *Porphyre.* Il possédoit toutes les connoissances Philosophiques, mathématiques, & littéraires, qu'on pouvoit acquérir alors; mais le jugement lui manquoit, comme on le voit par les bagatelles & les mensonges, dont il a rempli ses Ecrits, qui furent en grand nombre.

L'Ecole de *Jamblique* souffrit un traitement rigoureux, lorsque *Constantin* le grand entreprit la destruction du Paganisme; & cela vint de ce que la plûpart de ces Philosophes étoient Prêtres, ou faisoient profession de Théurgie. *Julien* rendit une nouvelle vie à cette Secte, & peut être mis lui-même au nombre des Philosophes qui en propagerent la doctrine par leurs Ecrits. On vit donc fleurir sous son regne *Ædesius*, *Eustathius*, *Sosipatra*, *Eusebe* de *Mynde*, *Priscus*, & sur-tout *Maxime d'Ephese. Hieroclès* vécut, mais plus tard, à *Alexandrie;* il ne toucha point aux matieres Théologiques. La libéralité des Empereurs *Adrien* & *Marc Aurele Antonin*, entretint à *Athenes*, des Professeurs gagés qui enseignoient publiquement cette Philosophie. Après les incursions des Goths, *Plutarque*, Disciple de *Nestorius*, fournit un asyle à cette doctrine, & fit beaucoup valoir les connoissances magiques & Théurgiques, dont il se vantoit d'être possesseur, & aux-

quel-

quelles il avoit initié sa fille *Asclepigenie* & son fils *Hierius*. Il eut pour successeur dans la Chaire Philosophique *Syrianus*, après lequel vint *Proclus*, le plus célébre de son tems parmi les Philosophes de sa Secte, & qui étoit en effet un homme d'un rare savoir. Il étoit né à *Byzance*, avoit appris la Philosophie d'*Aristote* sous *Olympiodore*, & s'étoit appliqué ensuite à la Philosophie Alexandrine sous *Plutarque* & *Syrianus*. Il fut aussi versé dans ce qu'on appelloit les arts des Chaldéens. A une vaste lecture, il joignoit fort peu de jugement. Ses disciples *Marin*, *Isidore*, & *Damascius*, continuerent après lui la succession de cette prétendue doctrine sacrée. Pour cette *Hypathie* qui mourut d'une maniere si tragique, on peut à la vérité la compter au nombre des Philosophes de cette Secte; mais elle n'étoit pas, comme on l'a crû, femme d'*Isidore*. Il y eut encore divers hommes célébres, qui illustrérent cette Secte.

Si nous voulons à présent considérer le fonds & le génie de la Philosophie éclectique, nous trouverons qu'elle tient tout à fait au terroir où elle a pris naissance, & que ce n'est qu'une suite du Syncrétisme des Religions, qui regnoit en Egypte long-tems avant qu'*Ammonius* dogmatisât. Ce qui fortifia le goût éclectique, ce furent les perpétuelles & honteuses discordes des Philosophes qui les rendirent à la fin tout à fait méprisables,

&

& ne leur laissoient aucun moyen de repousser les traits dont ils étoient accablés, tant par les Chrétiens que par les Sceptiques. On crut avoir trouvé un reméde efficace dans la réunion de ce que les différentes doctrines, tant Philosophiques que Théologiques, renfermoient de meilleur. On s'imagina devoir puiser les notions fondamentales dans le Pythagorisme & dans le Platonisme, parce que ces deux especes de Philosophie parurent les plus propres à s'allier avec les Religions. On trouva ensuite le moyen de faire entrer par de fausses interprétations la Philosophie d'*Aristote* dans ce plan de conciliation; & l'on ne fit pas difficulté de condescendre aux opinions de toutes les Sectes & de toutes les Religions. Cela produisit la plus grande confusion, à laquelle l'enthousiasme mit le comble. Ces Philosophes ne parloient que de visions, de commerce avec la Divinité, de merveilles magiques & théurgiques. C'est en particulier sur la Magie qu'est bâti tout le systême Platonico-Pythagoricien, auquel on associa la doctrine Orientale tirée des principes de *Zoroastre*, parce qu'elle fournissoit de plus grandes idées, & des expressions plus magnifiques au sujet de la Divinité & de la Religion. Les Prêtres puiserent donc dans ces sources, & exagérerent beaucoup ce qu'ils en tiroient. La Religion Chrétienne venant à frapper en même tems

les yeux & l'esprit de ces Philosophes par la sublimité de ses préceptes & par la sainteté de ses exemples, ils chercherent à l'imiter, & s'efforcerent de l'égaler. Cela produisit au moins le bon effet de modérer les excès, & de réprimer les écarts de leurs Superstitions; ils en eurent honte, & menerent une vie plus réglée; leurs mœurs revêtirent une apparence de sainteté, il adopterent même quelques dogmes du Christianisme, & voulant lui ressembler par toutes sortes d'endroits, ils s'attribuerent de faux miracles qu'ils opposoient aux véritables; le mensonge & la fraude ne leur coûterent rien; & après avoir commencé par le fanatisme, ils finirent par l'imposture. Ainsi ce prétendu renouvellement, cette restauration apparente de la Philospphie, n'en fut qu'une dépravation pire que tout ce qui avoit précédé. Ce qu'il y eut en particulier de fâcheux, c'est qu'en voulant procurer l'accord de toutes les doctrines Philosophiques, on altéra si fort le sens qu'y avoient attaché leurs premiers auteurs, qu'il n'est presque plus possible de le retrouver aujourd'hui. La Religion Judaïque & la Chrétienne souffrirent aussi beaucoup entre les mains de ces Philosophes; ils y glisserent, autant qu'il leur fut possible, la confusion de leurs idées, & c'est de-là que sont principalement nées, d'un côté tant d'Hérésies qui ont causé les plus grands troubles

dans

dans l'Eglise, & de l'autre tant de Superstitions qui ont insensiblement gâté toute la pureté de son culte.

Il seroit difficile après cela d'entrer dans quelques détails sur les dogmes particuliers de la Philosophie éclectique. Son Syncrétisme n'empêchoit pas qu'elle ne renfermât dans son sein la discorde la plus étrange. Ses principaux objets étoient les doctrines métaphysiques de Dieu, des Esprits, des Démons, de l'Ame, & du Monde. Elle parloit aussi des mœurs. Les expressions de *Platon* étoient presque toujours employées dans la discussion de ces matieres, mais tout autrement entendues qu'elles ne l'avoient été par leur Auteur.

Quoique la Secte éclectique eut pris un nom nouveau, on ne sauroit dire que l'idée sur laquelle ce nom étoit fondé, fût nouvelle C'étoit en général la coûtume des Chefs de Sectes, de joindre à leurs propres opinions le choix qui leur paroissoit le plus convenable de celles qui avoient été proposées par leurs prédécesseurs dans la carriere Philosophique; mais le caractère qui avoit jusqu'alors distingué les autres Sectes, c'étoit cette déférence totale, cette soumission complette aux enseignemens de leurs Maîtres qui dégénera enfin en une basse & honteuse servitude. Les Eclectiques eurent le louable dessein d'en rompre les liens, en permettant de s'appropier tout ce

qu'on croiroit propre à entrer dans un systême formé par la réunion de tous les autres; mais ils tomberent dans un inconvénient peut-être pire que celui qu'ils vouloient éviter; leur Secte, au lieu d'être la quintessence des autres en devint l'égoût; & rien ne fait plus de déshonneur à l'esprit humain que les extravagances qui ont été adoptées & débitées par ces Philosophes, qui porterent le surnom de *nouveaux Platoniciens*, parce que, comme nous l'avons dit, ils affectoient de se servir des expressions de *Platon*. La Secte fut aussi dit *Alexandrine*, à cause que ce fut dans la ville d'*Alexandrie* qu'elle prit naissance & s'accrût. Ses progrès furent tels qu'à la fin elle absorba toutes les autres Sectes, & regna seule depuis le troisième Siècle de l'Ere Chrétienne, jusqu'au septième, c'est-à-dire, jusqu'à l'entiere extinction du Paganisme. C'est l'Ecole de *Plotin* qui contribua le plus à la propager; & il sortit de cette Ecole un véritable essaim de Philosophes, dont les principaux furent *Amélius*, *Porphyre*, & *Jamblique*. Les Disciples de ce dernier remplirent l'Asie & la Grece. *Plutarque* mit la même Philosophie en vogue à *Athenes*; & il eut des successeurs dont la suite finit à *Damasius*.

4. La Secte *Péripatétique*. Elle eut dans ces tems-là des Docteurs célébres, vrais & fidéles Disciples d'*Aristote*. Tels furent *Sosigene*, excellent Mathématicien, qui corrigea le Calendrier, *Boetius*, *Ni-*

Nicolas de Damas, perſonnage auſſi éloquent que ſavant, *Xenarque*, *Athénée*, & *Alexandre Ægée*. *Ammonius* vint enſuite, & voulut altérer les dogmes de la Secte par un mêlange Syncrétique; entrepriſe à laquelle s'oppoſerent *Adraſte*, *Ariſtocles*, *Meſſénius*, & ſur-tout *Alexandre* d'*Aphrodiſée*, un des principaux piliers du Péripatétiſme. Il y eut auſſi quelques Eclectiques qu'on pouvoit regarder comme Péripatéticiens par la prédilection qu'ils témoignerent pour la doctrine d'*Ariſtote*, par exemple *Thémiſtius*, homme illuſtre, & d'une rare éloquence, *Olympiodore*, *Simplicius*, *Proclus*, & d'autres. On peut aſſigner trois périodes à la Philoſophie Ariſtotélicienne depuis la naiſſance de N. S. Le premier s'étend depuis *Andronic* juſqu'à *Ammonius*, précepteur de *Plutarque*. La doctrine Péripatétique ſe conſerva dans ſa pureté pendant ce tems-là, & la Secte demeura diſtincte des autres. Mais depuis *Ammonius* le Syncrétiſme s'y introduiſit; & il n'y eut que quelques Philoſophes qui demeurerent attachés au véritable ſens de leur Maître. Ils eurent pour chef *Alexandre d'Aphrodiſée*, & en reçurent le ſurnom d'*Alexandrai*. Enfin *Ariſtote* monta ſur le thrône de l'Ecole dans le Chriſtianiſme, & fut miſérablement défiguré par les Scolaſtiques.

5. La Secte *Cynique* nous offre *Muſonius*, que *Neron* envoya en exil à cauſe de l'intempérance de ſa langue; *Demétrius*, qui ſe rendit redoutable au mê-

même Empereur par la hardiesse intrépide avec laquelle il reprenoit les vices, & par la constance inébranlable qui l'opposoit à toutes les menaces & à tous les tourmens; *Demonax*, celui de tous les Cyniques qui a donné le modèle de vertu le plus parfait, sans aucun mêlange des vices de sa Secte, & qui à cause de cela fut extraordinairement considéré par les Athéniens; *Crescens*, véhément adversaire du Christianisme; enfin *Peregrinus*, qui, après avoir mené pendant longtems une vie errante, tenu une conduite suspecte, & répandu bien des erreurs, finit ses jours en se brûlant volontairement tout vif dans l'Assemblée solemnelle des Grecs.

La domination des Empereurs ayant amolli les esprits, détruit tous les vestiges de l'ancienne liberté & rendu tous les caractères serviles & rampans, la Secte des Cyniques s'abâtardit, & à la fin s'éteignit. Ceux qui porterent encore ce nom pendant quelque tems, ne furent que de vils & effrontés mendians, qui vivoient en véritables gueux, & s'abondonnoient aux excès de la plus odieuse licence. Leur extrême gourmandise les rendit parasites, & par conséquent flatteurs: ce qui leur fit perdre toute estime. Mais les justes appréciateurs des choses conserverent toujours une idée avantageuse, & même une haute idée de la doctrine Cynique, telle qu'elle avoit été dans son origine, & du but auquel elle

se

ſe rapportoit, avant qu'on l'eut détournée de ſa véritable deſtination.

6. La Secte *Stoïcienne* produiſit de fort ſavans hommes. Nous indiquerons ici *Athenodore* de *Tarſe* que ſa grande équité rendit cher à l'Empereur *Auguſte*; *Cornutus* qui eut pour Diſciples *Lucain* & *Perſe*; *C. Muſonius Rufus* dont *Veſpaſien* fit beaucoup de cas; *Chæremon* Egyptien, qui acquit de la réputation par ſes ſentences, & qui fut précepteur de *Néron*; poſte qu'exerça d'une maniere encore plus diſtinguée le célébre *Seneque*, un des plus grands hommes de la Secte, qui, après avoir tenu un rang éminent à la Cour & dans les Emplois, fut obligé de ſe donner la mort avec ſa femme par ordre du Tyran qu'il avoit élevé; *Dion* de *Pruſe*, que ſon éloquence fit ſurnommer *Chryſoſtome*, & qui imita la vertu des Cyniques; *Euphrate*, recommandable par ſa pénétration, par ſon éloquence, & par une vertu qu'on peut nommer ſainteté; *Epictete*, qui, pour avoir vêcu dans l'eſclavage n'en fut que plus grand Philoſophe, & à qui l'on doit accorder la préférence ſur tous les autres, ſi l'on veut rendre juſtice à l'auſtérité de ſa Morale, & à l'incorruptibilité de ſes mœurs. On ne ſauroit fermer plus pompeuſement cette marche que par l'Empereur *Marc-Aurele*, ce Sage couronné, qui a laiſſé un monument ſi précieux de raiſon & de ſageſſe dans ſes admirables Réflexions, & dont la vie tant privée que publique a été l'expreſſion fidele des Maximes

qu'il propofe dans fon Ouvrage. La Secte Stoïcienne fut en quelque forte dominante fous les Empereurs, qui eurent pour la plûpart des Précepteurs Stoïciens. D'ailleurs les dogmes de la Morale Stoïque s'accommodoient fort bien à la forme actuelle du Gouvernement. L'oftentation de vertu qu'ils faifoient, leur concilioit un refpect & une admiration, qu'on leur auroit peut-être refufé, fi on les avoit mieux connus; car il y avoit beaucoup d'orgueil & d'hypocrifie dans leur fait. Plufieurs hommes & femmes illuftres de cette Secte ayant préféré une mort volontaire à l'oppreffion des tyrans, cela lui donna le plus grand relief. Tels furent *Cæcina Pætus*, & les deux Epoufes de *Thrafea* & d'*Hévidius*, *Arrie* & *Fannie*. On fonda donc des Profeffions publiques de Stoïcifme à *Rome*, à *Alexandrie*, à *Athenes*; & *Marc-Aurele* porta lui-même l'habit ou *Pallium* de ces Philofophes. Le Syncrétifme vint enfuite qui gâta cette doctrine comme toutes les autres, & la fit enfin tomber dans une entiere décadence.

7. La Secte *Epicurienne* fe foutint long tems, à caufe de la concorde intérieure qui y regnoit. Sa principale occupation fut de combattre avec une extrême vivacité toutes les pratiques Superftitieufes. On n'y trouve cependant guères de perfonnages illuftres. *Pline l'Ancien*, *Lucien* & *Diogene Laërce* paffent pour avoir goûté les dogmes de l'Epicuréifme. 8. En-

8. Enfin la Secte *Sceptique* fut peu considérée sous les Empereurs; & cela la conduisit par degrès à un entier avilissement, tandis qu'au contraire l'autorité des Dogmatiques s'affermissoit de plus en plus par la faveur des Maîtres du monde. Les Médecins furent les plus portés au Scepticisme. Un Savant de cette profession, nommé *Sextus Empiricus*, fit le principal Ouvrage que l'Antiquité nous ait transmis sur cette doctrine, & qu'on peut regarder comme l'Arsenal de la Secte ancienne, de même que le Dictionnaire de *Bayle* est l'Arsenal de la Secte moderne.

§. 2.

De la Philosophie des Orientaux.

Elle remonte jusqu'à la doctrine de *Zoroastre*, dont nous avons parlé ci-dessus, & aux Opinions des Chaldéens. Le nom superbe de *Sagesse Gnostique* lui fut donné dans les Provinces de l'Asie mineure; & elle en fut aussi en partie décorée en Egypte. Il faut prendre garde de ne pas la confondre avec la Philosophie Pythagorico-Platonicienne, à cause de divers rapports qui se trouvent entr'elles, & qui viennent de ce qu'en effet les nouveaux Platoniciens ont beaucoup puisé dans les sources Orientales. De-là nâquirent quantité de Sectes Philosophiques & d'Hérésies re-

ligieuses, qui porterent aussi le nom de *Gnostiques*, auquel on attacha en conséquence un sens désavantageux. Tout s'y réduisoit en général au systême des émanations qui sortent de l'abyme caché de la lumiere divine, & qui y retournent. Du sein de cet Océan éternel sont en particulier émanés les *Eons*, & les vertus substantielles, dont un certain nombre sont demeurées remplies de la plénitude divine, tandis que d'autres s'étant détériorées ont formé le monde, & s'écartant de plus en plus de la pureté de la source ont donné à leurs Anges le Gouvernement du Monde. C'est de là que tirent leur origine le mal moral, le mal physique, & la matiere elle-même. L'Ame travaille continuellement à sortir de cette espece de bourbier où elle se trouve enfoncée, & elle retourne en effet à son premier principe par diverses purifications, qui la font remonter par degrés, & arriver enfin à ce dernier terme; jusqu'à ce que toutes les ames l'ayent atteint, & que Dieu devienne tout en tous.

ARTICLE II.

De la Philosophie des Juifs.

Nous en rapporterons l'histoire, & nous en exposerons les dogmes. L'histoire se divise en deux périodes, dont l'une comprend le tems écoulé

coulé avant la destruction de Jérusalem & du Temple, & l'autre va depuis cette destruction jusqu'à présent.

§. I.

Des tems qui ont précédé la destruction de Jérusalem & du Temple.

La Révélation divine ayant cessé vers le tems d'*Esdras*, le Canon des Livres Sacrés fut alors formé ; & les hommes qui se trouverent à la tête des affaires, soit dans l'Eglise, soit dans l'Etat, ne penserent qu'à maintenir la République contre les assauts des Tyrans qui l'attaquerent & la persécuterent. La Loi demeura dans sa pureté ; & si l'on en donna quelques interprétations, ce fut sans y mêler aucuns dogmes de Philosophie.

Le schisme des Samaritains arriva ensuite. Ces schismatiques prétendoient réformer la Religion Judaïque, & la purifier de toutes les altérations qu'elle avoit éprouvées pendant que les Juifs avoient été dispersés parmi les Gentils. C'est parmi les Samaritains que nâquit *Simon le Magicien*, Philosophe & Hérétique, qui étoit initié dans la doctrine orientale, & qui s'attribuant le don des miracles prétendoit être un Eon, envoyé sur la terre pour la délivrer.

En Egypte, après l'invasion de *Cambyse*, il y

 eut

eut plusieurs Juifs qui se retirerent dans des solitudes. *Alexandre* le grand en conduisit une nouvelle Colonie à *Alexandrie* & elle y prospéra sous la protection des Rois d'Egypte, en particulier de *Ptolemée*, fils de *Lagus*, & de *Ptolemée Philadelphe*. Sous celui-ci furent traduits de l'Hébreu en Grec les Livres Sacrés de l'Ancien Testament; & c'est ce qu'on nomme aujourd'hui la Version des LXX. Pendant ce séjour en Egypte, les Juifs s'instruisirent de la Philosophie qui y étoit reçue, & travaillerent à l'accommoder à leur propre loi par le secours de la méthode allégorique, *Aristobule* joignit encore à ce mêlange un peu de Péripatétisme. C'est là l'origine de la Philosophie Pythagorico-Platonicienne & Orientale qui se trouve dans la Cabbale. En Palestine la sagesse révélée se maintint, comme nous l'avons dit, pendant la domination des Rois de Syrie, sous lesquels pourtant s'introduisirent quelques idées des Grecs. Mais *Siméon Schetachide* ayant été rappellé d'Egypte, il posa les premiers fondemens de la *Cabbale*, doctrine secrete, principalement destinée à empêcher les progrès de la Philosophie Grecque. De-là viennent aussi toutes les Sectes des Juifs; &, bien que leurs commencemens ayent été très-obscurs, il est constant qu'elles eurent toutes pour but d'associer les traditions de leurs Docteurs à la Loi. On vit naître alors la doctrine orgueilleuse des œuvres méritoires

&

& surérogatoires, que les uns enseignerent fort fastueusement, tandis que d'autres la combattirent de toutes leurs forces.

Les principales Sectes Judaïques, avant la ruïne de Jérusalem, furent,

1. Celle des *Sadducéens*, qui eut pour auteur *Antigone de Socho*. Ce Docteur, indigné du dogme des œuvres surérogatoires, se jetta dans l'extrémité opposée & enseigna qu'il falloit servir Dieu sans aucun espoir de récompense. *Zadok* & *Baithose*, ayant mal compris le sens de cette assertion nierent la résurrection des corps, & toute rémunération après cette vie. Le reste de la doctrine Sadducéenne consistoit à rejetter les traditions non-écrites, à dire qu'il n'y avoit point d'esprit pur, & qui ne fût revêtu d'aucun corps, d'où ils concluoient que l'ame ne pouvoit subsister après la mort; à nier enfin qu'il y eut aucune destinée, & à prétendre que toutes nos déterminations étoient en notre pouvoir. Ainsi toute la récompense des bonnes œuvres se recueilloit, suivant eux, dans cette vie.

2. La Secte des *Caraïtes*. C'étoient des Docteurs Scripturaires, qui rejettoient toute interprétation allégorique de la Loi, mais qui d'ailleurs suivoient dans tout le reste les principes du Sadducéisme. Ils s'attacherent à l'Ecole de *Schammait*, persisterent à ne reconnoître que l'Ecriture

Sainte pour la régle de la foi, & n'enſeignerent effectivement que ce qu'elle contient.

3. La Secte des *Phariſiens*. Elle tira ſon nom d'un mot Hébreu qui veut dire *ſéparé*, ou *diſtingué*, parce qu'ils prétendoient en effet être fort ſupérieurs au vulgaire par leur ſcience qui ne conſiſtoit qu'en de fauſſes interprétations de la Loi, & par leurs œuvres méritoires, qui n'étoient que des obſervances cérémonielles, & des pratiques ſuperſtitieuſes. Ils parloient beaucoup de la Loi orale, & ſe vantoient d'en être rigides obſervateurs. Le Phariſaïſme fut principalement ſoutenu par l'Ecole d'*Hillel*. Ce n'étoit qu'une hypocriſie odieuſe, & digne des anathemes que le Sauveur lui a lancés. *Hyrcan* & *Alexandre* qui en comprirent ſans doute le danger, voulurent détruire la Secte; mais, après avoir été quelque tems ſur ſon déclin, elle reprit vigueur ſous *Alexandra*. Les éloges que les Phariſiens donnoient à la Loi morale étoient exagérés, & ils ſe trompoient en croyant que l'homme peut être juſtifié par l'accompliſſement parfait de cette Loi. Ils ſoutenoient la deſtinée, mais ſans détruire la liberté. Les récompenſes que Dieu accorde étoient, ſelon eux, proportionnées au mérite. Enfin, ſous de belles apparences de ſainteté, ils cachoient de très grands vices.

4. La Secte des *Eſſéniens*. C'étoit celle qui s'é-

s'écartoit le plus des rites des Juifs. Elle dut ſon origine aux perſécutions des Rois de Syrie, ou plutôt à l'invaſion de *Cambyſe*. Les Eſſéniens vivoient à la campagne, & dans des ſolitudes, ſans autels, ni temples, rendant à Dieu un culte purement ſpirituel. Leur genre de vie reſſembloit aux inſtituts monaſtiques; ils avoient des heures réglées où ils vaquoient à certains devoirs. Le ſeptième jour étoit pourtant le plus ſolemnel pour eux. Ils enſeignoient que les ames ont une affinité avec Dieu, qu'elles ſont ſoumiſes à un Deſtin abſolu, & qu'il faloit obſerver la Loi, mais par des rites allégoriques. *Joſeph* & *Philon* parlent d'eux fort au long.

5. Enfin on peut joindre à ces Sectes celle des *Therapeutes*, qui fleurit en Egypte, & qui étoit tout à fait monaſtique. Sa doctrine étoit un ramas de ſpéculations, tirées en partie du Judaïſme, en partie du Pythagoriſme. Abandonnant leurs femmes, les Therapeutes s'enfonçoient dans des deſerts, où ils paſſoient leurs jours à chanter des hymnes, à pratiquer des rites allégoriques, & à s'entretenir ſur Dieu, ſur l'origine du Monde, & ſur d'autres matieres ſemblables.

§. 2.

§. 2.

Des tems qui ont ſuivi la deſtruction de Jéruſalem & du Temple.

Ce que les Juifs avoient eu de Philoſophie juſqu'alors, ne pouvoit porter ce nom que très imparfaitement, & ne reſſembloit du moins en rien à la ſcience acroamatique que les Philoſophes enſeignoient en Grece. Les Juifs ſeulement, pendant la captivité, & dans les divers lieux où leur diſperſion les jetta, avoient recueilli diverſes opinions de la Philoſophie des Gentils qu'ils firent entrer par pluſieurs voyes & en pluſieurs manieres différentes dans le corps des dogmes ſacrés de leur Religion.

Après la ſubverſion entiere de la Capitale, la ſageſſe Judaïque ſe diviſe en *exotérique* & *eſotérique*. La premiere n'a encore rien de commun avec ce que les Gentils nommoient *Philoſophie exotérique*. Tout chez les Juifs repoſoit ſur le principe unique de la Tradition; & par conſéquent ce n'étoit au fonds qu'une Théologie, dans laquelle les matieres qui ſont du reſſort de la Raiſon étoient perpétuellement confondues avec celles qui appartiennent à la Révélation. L'abus exceſſif des allégories ne permit ſur-tout preſque aucun uſage de la Philoſophie, & ſe trouva dans une

une oppofition diamétrale avec l'application des régles de la faine Logique. Ce ne feroit donc pas la peine de faire mention de cette doctrine dans une Hiftoire de la Philofophie, fi l'on n'y trouvoit dans le moyen âge quelques notions du Péripatétifme qui s'y introduifirent.

Diverfes Ecoles fondées dans la Paleftine, & dont les plus floriffantes furent celles de *Jafna* & de *Tiberiade*, firent éclorre la doctrine Talmudique, qui eut pour principaux Auteurs les Rabbins *Jochanan*, *Gamaliël*, & *Jehuda* dit *le Saint*; après lefquels on a coûtume de divifer les Juifs en fept claffes. Parmi tous ces Docteurs il n'y en eut prefque aucun qui fe diftinguât par l'étude de l'Aftronomie & de la Philofophie. Ce fut vers l'an 170 de N. S. que l'on commença la compilation qui porte le nom de *Talmud*, & qui renferme la *Mifchna* de *Jérufalem*, & la *Gemara* de Babylone. C'eft un Recueil des Droits, des Loix, des Conftitutions, des Traditions Eclé-fiaftiques, & de la Jurifprudence tant naturelle que divine. La *Gemara* fut achevée à la fin du feptième fiècle de l'Ere Chrétienne.

La doctrine qu'on nomme *Cabbaliftique* fe trouve renfermée dans des Livres myftérieux, intitulés *Happeliah*, *Habbahir*, & *Sohar*. Les Rabbins *Akibba* & *Siméon*, fils de *Jochaï*, la propagerent, mais en l'enfeignant comme une droctrine fecrete. Elle eut des perfécutions à effuyer au

au troisième siècle, & en général elle fut longtems traversée en Orient, où à la fin le savoir des Juifs & tout ce qui pouvoit contribuer à leur illustration prit fin avec le XI. siècle.

Mais il y eut une doctrine *mixte*, ou composée des deux genres précédens, qui eut sur-tout cours en Occident, où les Juifs furent plus en état de s'appliquer aux études Rabbiniques & Cabbalistiques. La Philosophie d'*Aristote* s'y mêla, malgré les oppositions de plusieurs Rabbins. On en trouve diverses preuves dans l'Ouvrage qui porte le titre de *Cosri*, & le célébre Rabbin *Moïse Maimonide* y fut fort versé. Cette doctrine mixte a beaucoup de rapport avec la Théologie positive & morale, fondée sur l'explication de la Loi divine, telle que les Juifs l'avoient jusqu'alors enseignée. Rabbi *Saadias Gaon* réduisit cette positive en un système. *Moïse Maimonide* lui donna un tour plus philosophique, & en fit treize Articles de foi, auxquels il donna le nom de *racines*. Dans la partie morale il y a un mêlange déplorable de l'Ecriture & de la Philosophie d'*Aristote*. Ce Rabbin enseigne que Dieu est l'Etre suprème, qu'on peut le connoître par ses attributs, qui ont été manifestés à ceux qui ont joui du privilège de l'inspiration; il donne aux propriétés divines le nom de *lumieres*; il reconnoit que Dieu gouverne, régle & amene tout à l'exécution de ses desseins. Le decret de Dieu, sui-

ſuivant lui, détermine les événemens, mais ſans préjudice de la liberté, l'homme conſervant toujours l'uſage de la volonté, & le pouvoir de choiſir. Les maux viennent du libre arbitre, ſans que perſonne y ſoit néceſſité par l'action divine, parce que tout les décrets ſont conditionnels. Le Monde a été créé, les Anges ſont revêtus de corps; le Ciel eſt animé; le terme de la vie eſt déterminé d'une maniere immuable; tous les individus tiennent des Aſtres les vertus génératives dont ils ſont doués; c'eſt le *Deſtin Aſtral.* Il y a pluſieurs claſſes d'Anges; & ces Eſprits ont différentes charges & vertus; les mauvaiſes inclinations n'empêchent pas les bonnes œuvres, qui demeurent toujours telles par elles-mêmes; les Ames paſſent après la mort par diverſes migrations, &c.

Les principes de la doctrine *eſotérique* n'étoient pas tirés de l'explication littérale de l'Ecriture Sainte, mais ils dérivoient de notions philoſophiques. C'eſt une entrepriſe fort difficile que celle de donner une hiſtoire exacte de la Cabale; & pluſieurs Ecrivains y ont échoué, faute d'avoir bien ſaiſi la diſtinction entre ce qu'on appelle *Cabbale pure*, ou la tradition de la doctrine orthodoxe & ſecrete, & *Cabbale impure*, ou doctrine hétérodoxe. Il y en a auſſi qui prétendent que la *Cabbale pure* exiſtoit déjà ſous l'œconomie de l'ancien Teſtament. Ce qu'il y a de conſtant, c'eſt

c'eſt que les anciens Hébreux ont eu une méthode ſecrete; mais ils ne s'en ſont ſervis que pour enſeigner les dogmes qui ſont compris dans la Révélation. Quand le don de la Prophétie ceſſa, cette méthode n'eut plus lieu; & l'on y ſubſtitua la tradition rituelle & morale. Les Juifs adopterent enſuite en Egypte la méthode allégorique & la Philoſophie même de cette contrée, c'eſt-à-dire, le ſyſtéme des émanations que nous avons expliqué ci-deſſus, & qui conſiſtoit dans le mêlange des opinions de *Zoroaſtre*, d'*Hermès*, & de *Pythagore*. Ils ajuſterent tout cela le mieux qu'ils purent à leurs propres principes. Ce genre de doctrine avoit déjà cours parmi les *Therapeutes*; & c'eſt celui que *Philon* a ſuivi. Ainſi la Loi Judaïque fut altérée par les diverſes erreurs de la Philoſophie Orientale; & la fureur des allégories pouſſa cette altération au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. La crainte que les Juifs eurent d'être diſperſés dans le ſecond ſiècle les engagea à mettre cette doctrine par écrit; & alors le mêlange fut toujours en croiſſant par l'addition de diverſes idées tirées du Péripatétiſme & des autres Sectes.

On diviſe ordinairement la Cabbale en *Théorétique* & *pratique*. Celle-ci conſiſte dans un arrangement artificiel des noms divins, qui renferme des vertus magiques, & qui eſt propre à produire des effets merveilleux. La premiere eſt une

une espece de Métaphysique sacrée, tirée de l'Ecriture Sainte, & expliquée suivant la tradition secrete. On la divise encore en *littérale*, qui a pour objet un arrangement artificiel des mots de l'Ecriture Sainte, & *Philosophique*, dont nous avons proprement à parler ici.

Elle posoit les principes suivans. Rien ne se fait de rien, pas même la matiere; & voilà pourquoi à proprement parler, il n'y en a point. Il n'existe qu'un Esprit infini, qui est Dieu, & de qui tout procéde. Le Monde est son effet *immanent*, & il en est sorti par divers degrés. Tout ce qui est plus voisin de la source des émanations, a une plus grande pureté. Dix émanations sont issues de la source invisible, au moyen d'un premier *principiatum*. De ces dix sources secordaires procédent les Mondes Cabbalistiques, & l'ame elle-même. Tout doit retourner finalement à la source primitive.

Le premier *principiatum* se nomme *Adam-Kadmon*; c'est le canal par lequel les choses divines émanent & parviennent aux choses inférieures, les rayons de la plénitude divine allant aboutir à un certain centre. La ligne de ces émanations fait descendre vers nos régions inférieures, par un mouvement circulaire, les lumieres *séphirotiques*.

Les *Séphiroth* sont des émanations divines. On peut les représenter sous la figure d'un arbre;

de

de la racine duquel dite *Eusoph*, sortent dix rameaux, savoir *la couronne*, *la prudence*, *la sagesse*, *la force*, *la beauté*, *la grandeur*, *la gloire*, *le fondement*, *la victoire*, & *le regne*.

Il y a quatre Mondes; le Monde *Azyluthique*, c'est celui des émanations; le *Briah*, ou celui de la création; le *Jezirah*, ou celui de la formation; & l'*Asiah*, ou celui de la fabrication. Ce sont-là autant de classes, ou de forces subordonnées aux émanations, & qui conduisent par gradation jusqu'au monde matériel.

Les *Esprits* sont d'un ordre différent, suivant les Mondes où ils résident. Dans l'*Azyluth* sont les *Séphiroth*, dans le *Briah*, les *Thrônes*; dans le *Jezirah*, le *Metatron* avec ses Anges; & dans l'*Asiah*, le *Sammaël* avec sa troupe. Les *Klippoth* sont les mauvaises écorces, ou les malins Esprits.

L'*Ame* est sortie de l'Entendement divin; & elle a quatre facultés, ou plutôt il y a quatre ames, qui sont comme des vêtemens mis l'un sur l'autre. On les nomme *Nephesch*, ou l'ame sensitive; *Ruach*, ou l'ame raisonnable; *Neschamah*, ou l'ame intellectuelle; & *Chajah*, qui est en liaison avec la Divinité. Les ames subissent diverses migrations.

AR-

ARTICLE III.

De la Philosophie des Sarrasins.

Les Sarrasins sont des Arabes, qui habitoient d'abord les contrées Orientales, mais qui tirerent ensuite vers le Midi sur les côtes maritimes d'Afrique, & vers l'Occident en Espagne où ils se repandirent. On ne parle ici de leur Philosophie que depuis l'*Islamisme*, ou l'établissement de la Religion de *Mahomet*. Avant cette époque les *Sarrasins* vivoient dans une crasse ignorance, de l'aveu des Mahométans mêmes. On pourroit pourtant en douter, quand on fait attention à l'élégance de leur langage, à la beauté de leurs vers, à l'abondance & à la finesse de leurs proverbes.

L'*Alcoran*, ou la nouvelle Loi de *Mahomet*, n'est rien moins qu'un Livre philosophique; le faux Prophéte s'y fonde perpétuellement sur une prétendue Révélation. Les Sciences humaines sont en quelque sorte proscrites par cet Ouvrage & les Disciples de *Mahomet* ne se sont guères départis du principe, qui engagea ce barbare Calife de la famille des *Omniades* à faire périr dans les flammes la magnifique Bibliotheque d'Alexandrie; c'est que si tous ces Livres contenoient la même chose que l'Alcoran, ils étoient inutiles,

&

& s'ils contenoient autre chose, ils étoient condamnables.

Les Califes *Abbassides*, ou *Haschemides*, qui regnoient au VIII. siècle, se montrerent plus favorables aux sciences. *Almangor* sur-tout, dans le IX, protégea les Philosophes, & en eut à sa Cour qui exerçoient en même tems la Médecine. Ce Prince fit aussi traduire plusieurs Livres du Grec en Arabe. Après lui vint *Rasud* qui eut des Philosophes Chrétiens attachés à lui, & auxquels il fit de grandes largesses. Celui des Califes cependant qu'on peut regarder comme ayant ouvert pleinement la porte à toutes les études philosophiques, & qui porta les Arabes à s'y appliquer, aussi bien qu'aux Mathématiques, sous la direction de *Jean Mesve* de *Damas*, qui ouvrit une Ecole à *Bagdad*, c'est *Almamon*. Il fonda aussi de très belles Bibliotheques, & poussant la magnificence dans ce genre au plus haut point, il remplit tout de Philosophes. Ce fut vers ce tems-là que les Ouvrages d'Aristote furent traduits en Arabe, & que la Philosophie péripatéticienne acquit du crédit. Cet état florissant dura trois siècles; mais ensuite les conquêtes de *Tamerlan* & la férocité des Turcs ont plongé tout l'Orient dans l'ignorance. Les principales Ecoles philosophiques ont été à *Balsora*, à *Bacbara*, & à *Bagdad*; il en est sorti une très grande quantité de Philosophes, qui se sont aussi ré-

répandus chez les Perſes & chez les Scythes.

La Philoſophie a auſſi été en vogue au *Caire* & à *Alexandrie*, en Afrique & en Eſpagne. On la vit enſuite s'étendre dans la Mauritanie, la Lybie, & les contrées de *Cyrene* & de *Mannara*, ſous les auſpices des Princes de la famille des *Luntins*. Les Royaumes de *Fes* & de *Tunis* ſe ſignalerent par la ſplendeur de leurs Colleges & de leurs Bibliotheques. A *Fes* & à *Larrache* on donnoit de groſſes penſions à ceux qui enſeignoient la Théologie & la Philoſophie Scholaſtique. Le mêlange des doctrines philoſophiques avec l'explication de la Loi de Mahomet a produit pluſieurs Sectes qui portent le nom d'*Alcalam*. Il n'y a eu aucune partie de la Philoſophie qui n'ait été cultivée par les Philoſophes de ces tems & de ces lieux. Les noms les plus célébres ſont ceux d'*Alkendi*, d'*Alfarab*, d'*Alaſbar*, d'*Alraſi*, d'*Avicenne*, d'*Avenzoar*, d'*Avenſace*, d'*Algazel*, de *Mopbail*, d'*Averroes*, & de *Naſirrodin*.

Quant aux dogmes de la Philoſophie des Sarraſins, on n'en peut faire remonter aucun à *Mahomet*, homme ſans étude, & dont la Loi n'offre pas les moindres traces de connoiſſances philoſophiques: ce qui n'a pas empêché que dans la ſuite les Théologiens & les Philoſophes Muſulmans n'ayent pris beaucoup de peine pour en donner des explications allégoriques, propres à y répandre un air de Philoſophie. Cela fit naî-

tre un Syncrétisme qui dégénera en Athéisme. On vit éclorre la ridicule Secte des *Parlans*, qui n'étoient autre chose que des Sophistes, occupés à disputer, & cherchant à introduire le Scepticisme par les vaines subtilités de leurs disputes. La Philosophie d'*Aristote*, qui commençoit alors à prendre le dessus, fut misérablement corrompue; on la puisoit dans des Versions infidèles; & l'on y mêloit des hypotheses impies. De là nâquit l'*Averroïsme*.

ARTICLE IV.

De la Philosophie des Chrétiens.

Nous distinguerons ici 1. les premiers Chrétiens, & 2. ceux du moyen âge.

§. I.

De la Philosophie des premiers Chrétiens.

Notre divin Sauveur & ses saints Apôtres n'ont point été des Philosophes. La lumiere qu'ils ont apportée au monde est toute céleste, & n'a rien de commun avec les frivoles spéculations de la prétendue sagesse humaine. On trouve fréquemment à la vérité dans les anciens Auteurs Ecclésiastiques le nom de Philosophie donné à la doc-

doctrine Chrétienne, comme s'il pouvoit contribuer à en relever le prix. Mais cela venoit principalement de la persuasion où l'on étoit que tout ce qu'il y eut de vérité, de beauté, & de sagesse chez les Gentils avoit été communiqué à leurs Philosophes par une inspiration divine du Verbe éternel; & que la Religion Chrétienne étoit par conséquent en droit de le revendiquer. Il s'est même trouvé un assez grand nombre de personnes qui ont mis JESUS-CHRIST au rang des Philosophes, soit parce qu'il est l'auteur & la source de toute vraye sagesse, soit à cause qu'il étoit au fait de l'érudition que possédoient alors les Juifs, soit enfin parce qu'il a donné des enseignemens publics à la façon des Philosophes. Mais c'est un abus aussi déraisonnable que criminel de confondre ainsi son auguste charge de Médiateur avec le caractère de Philosophe. Il en faut dire autant de la philosophie qu'on attribue aux Apôtres, comme s'il n'étoit pas suffisamment connu, qu'ils n'avoient pas même une simple teinture des Lettres, & qu'ils ont été redevables à l'Esprit divin de tout ce qu'ils ont dit & écrit. *St. Paul* est le seul qui ait eu des connoissances humaines; mais il a déclaré formellement qu'il y renonçoit, & qu'il les regardoit comme un folie, au prix de l'excellente connoissance de la doctrine Evangelique. Ainsi c'est en vain qu'on cherche des traces de Péripatétisme dans ces Epîtres.

Il demeure donc inconteſtable que le fondateur du Chriſtianiſme & ſes premiers diſciples ont enſeigné une ſageſſe révélée, infiniment ſupérieure à la ſageſſe du ſiècle. Pour ce qu'on appelle la *Philoſophie des Peres*, c'eſt-à-dire, des Docteurs de l'ancienne Egliſe, il faut uſer d'une extrême circonſpection dans le jugement qu'on en porte. D'abord on doit bien ſe garder d'attribuer à des hommes apoſtoliques ce qui leur a été ſuppoſé par des Impoſteurs qui ont puiſé dans les ſources infectées de la Superſtition Orientale & Egyptienne. L'allégorie s'accrédita malheureuſement dès le premier ſiècle, & fut avidement reçue par une multitude de Sectes hérétiques, parmi leſquelles celle des *Gnoſtiques* tient le premier rang. Le faux air de ſublimité que ces allégories répandoient ſur les doctrines pour l'explication deſquelles on les employoit, n'avoit rien de commun avec la ſaine Philoſophie, beaucoup moins encore avec la vraye Religion, que ſes légitimes Docteurs enſeignoient dans toute ſa pureté, & parfaitement exempte de tout mélange avec les opinions humaines. Dans le cours du ſecond ſiècle la Religion Chrétienne fut embraſſée par pluſieurs Savans, fort attachés à la philoſophie Grecque, & ſur-tout aux ſyſtêmes de *Pytagore* & de *Platon*. La plûpart d'entr'eux ſe ſervirent avec ſuccès de leurs connoiſſances pour confondre l'impiété des Gentils, en les réfutant

par

par des argumens tirés du fonds même de leur Théologie & de leur Philosophie. Ils n'épargnerent aucune Secte, mais sur-tout ils en voulurent au Platonisme, qu'ils regardoient mal à propos comme l'unique source de toutes les erreurs des Gnostiques, qui venoient principalement, comme nous l'avons déjà remarqué, de la Philosophie Orientale. Il y eut pourtant, dès le même siècle, des Docteurs qui crurent qu'on pouvoit rassembler les vérités éparses dans les différens systèmes des Grecs, & en former un corps de doctrine propre à détruire entiérement le Paganisme. Cette idée fut à peu près régnante dans les siècles III. & IV. On faisoit sur-tout beaucoup de cas de la sévérité des Stoïciens en fait de Morale; & l'on s'imaginoit de pouvoir réussir à former un tout de Philosophie éclectique, qui fût équivalent à la Réligion Chrétienne. C'est en partant de ce principe que les Pères paroissent souvent approuver la Philosophie des Gentils, sur-tout celle de *Platon*, qu'ils croyoient avoir parlé de la Divinité de la maniere la plus sublime; mais pour le Péripatétisme & l'Epicuréisme, ils les détesterent. Ils n'adopterent pourtant pas le système entier de *Platon*; mais ils se servirent assez imprudemment de plusieurs de ses idées, telles sur-tout que les proposoit la Philosophie reçue à *Alexandrie*, & ils s'éfforcerent de les associer aux mystères de l'Evangile.

C'est de là qu'est venu le *Platonisme* des Pères, qui a fait tant de bruit. Ce qu'il y a de vrai c'est que les Pères ne se sont point donnés pour Philosophes, & qu'en particulier ils n'étoient rien moins que bons Logiciens. La Physique ne leur étoit pas mieux connue; & ils se sont trompés sur plusieurs points de la Morale (*). Mais rien n'a été plus funeste à l'Eglise, que la Philosophie *Alexandrine*, ou *éclectique*; toutes les Hérésies des siècles dont nous parlons ici, lui doivent leur origine.

Parmi les Ecrivains qui ont acquis le plus de réputation en traitant ces matieres, on trouve d'abord *Justin Martyr*, qui de Philosophe Platonicien devint Docteur Chrétien. Il se tira avec honneur de diverses disputes où il fut engagé avec le Philosophe Cynique *Crescent*, & avec quelques Péripatéticiens. *Tatien* fut son disciple, c'étoit un Sophiste de Syrie: après la mort de son Maître il eut la foiblesse de pencher vers les Dogmes des Gnostiques, & soutint le systême des émanations. *Théophile* d'Antioche & *Athénagore* s'occuperent à combattre les fables de la Mythologie Grecque. *Clément* & *Pantænus*, Docteurs de l'Ecole catéchetique d'Alexandrie, mêlerent dans ce qu'ils écrivirent en faveur du Christianisme

(*) Voyez les Ouvrages de M. *Barbeyrac* & de *Dom Ceillier*, sur la Morale des Pères.

me plusieurs choses tirées des doctrines Platonicienne, Stoïcienne, & Orientale. Mais personne ne se laissa plus gâter par l'étude de la Philosophie Alexandrine que le fameux *Origene*. *Adamantius*, disciple d'*Ammonius Sacias*, personage d'une érudition consommée & d'une vertu austère, ne laissa pas de souiller la pureté de la doctrine Chrétienne en travaillant à y allier presque tout le système éclectique de son maître. Tout ce qu'il enseignoit, se réduisoit à dire que Dieu est la source de tous les êtres, qui en sont sortis par voye d'émanation, & que ces mêmes êtres y retournent en passant par différens degrès. Les autres Sectes du Paganisme eurent peu d'influence sur l'Eglise. *Anatolius* fut le seul qui ramena la Philosophie Péripatéticienne à *Alexandrie*. La route que les Pères du III. siècle avoient frayée, fut suivie dans le IV. par d'autres Apologistes de la Religion, tels que *Lactance*, *Arnobe*, & *Eusebe*. *Chalcidius* écrivit un Commentaire philosophique sur le *Timée* de *Platon*, où il ne mit rien qui puisse le faire reconnoitre pour Chrétien. Au V. siècle *S. Augustin* mérita d'être placé au rang des grands Philosophes. Il avoit été de presque toutes les Sectes, d'abord Péripatéticien, ensuite Manichéen, puis Académicien, de là il avoit suivi le Platonisme; à la fin il obéit à la grace divine, embrassa la foi orthodoxe, & en fut un des plus il-

luſtres défenſeurs. Il reſte pourtant bien des veſtiges de Platoniſme dans ſes Ecrits. *Syneſius*, étroitement lié avec *Hypatie*, qui profeſſoit la Philoſophie éclectique, tout Evêque qu'il étoit, mêla, de concert avec le faux *Denys*,* quantité d'abſurdités aux vérités ſacrées.

De la Philoſophie des Chrétiens du moyen âge.

En Occident les irruptions des barbares commencerent à introduire la barbarie dès les ſiècles V. & VI; il reſta peu de lumières qui jettaſſent quelque éclat, & le Conſul *Boëce* fut comme un Soleil au milieu d'elles. Vers la fin du VII. ſiècle la Philoſophie Alexandrine, reçue parmi les Gentils, & introduite par *Origene* dans l'Egliſe, eut une foule de partiſans parmi les Moines; tandis que, hors des Cloîtres, *Ariſtote* commençoit à s'arroger la domination qu'il pouſſa depuis ſi loin, & dont il fut principalement redevable aux ergoteries de ſa dialectique. *Philoponus* & *Jean de Damas* furent les Ariſtotéliciens les plus eſtimés de ce tems-là. Bientôt après les incurſions des Sarraſins répandirent ſur l'horiſon littéraire les ténèbres les plus profondes. Quelques lueurs parurent ſe rallumer en Orient dans les ſiècles IX. & X. *Photius*, Patriarche de Conſtantinople, fut un Savant diſtingué; & l'Empereur *Conſtantin Porphyrogenete* protégea les Lettres.

Auſſi-

Auſſi-tôt on vit reparoître un eſſain de gens ſtudieux, dont les principaux furent *Pſellus*, les deux *Léons*, *Nicétas*, *Michel d'Ephese*, *Nicéphore Blemmides*, *Grégoras*, *Grégoire Laphyte*, & *Michel Pſellus* le jeune, extrêmement verſé dans la Philoſophie Alexandrine.

Il n'en étoit pas de même en Occident; dès le VII. ſiècle les études y ſemblerent anéanties. *Grégoire* le grand proſcrivit celle des Mathématiques, fit brûler la Bibliotheque Palatine, défendit au Clergé toute littérature ſéculiere, & y ſubſtitua des compoſitions morales, qui étoient de vrayes rapſodies. Le Grec étoit parfaitement ignoré; on ne connoiſſoit que la dialectique de *S. Auguſtin*, & même ſans en faire uſage. Il n'y a guères qu'*Iſidore de Seville* en faveur duquel on puiſſe faire quelque exception. Au VIII. ſiècle le chant Eccléſiaſtique prit tout à fait la place de la Philoſophie; & celle-ci chercha un aſyle dans les Monaſtères de la Grande Bretagne. *Charlemagne* mérita le ſurnom qu'il porte par ce qu'il fit pour la reſtauration des Lettres, autant que par la gloire de ſes armes. Aidé des conſeils d'*Alcuin*, il érigea des Ecoles publiques d'où ſortirent pluſieurs Savans, mais dès le ſiècle ſuivant la méthode abſurde d'enſeigner fit de nouveau diſparoître toute Philoſophie, malgré les efforts que firent pour la ſoutenir quelques Empereurs, & en Angleterre le Roi *Al-*

fred. De grands hommes, guidés par la seule force de leur génie, percerent l'épaisseur du nuage, & se firent connoître. *Scot* dit *Erigene* fut un des plus renommés; & on le regarde comme le père de la Philosophie mystique. La barbarie étoit à son comble aux X. siècle; & cependant il produisit *Gerbert*. Le droit Pontifical nâquit au XI. & on y vit aussi *Julbert* s'opposer aux progrès de l'ignorance. Le Dialectique s'aiguisa de plus en plus, & fit sur-tout briller *Lanfranc* & *Roscellin*. Les Ecoles retentirent de la doctrine d'*Aristote*, mais avec très peu de fruit. La puissance Ecclésiastique s'affermit de plus en plus. Enfin l'on vit commencer le régne de la Philosophie Scholastique proprement dite.

Son origine est incertaine; il est pourtant vraisemblabe qu'elle tire sa source des Ouvrages dialectiques de *Victorin* & de *Boëthius*, qui furent publiés du tems de *S. Augustin*. Si l'on veut distinguer ici divers périodes, pareils à ceux du dévelopement du corps humain, & des autres corps organisés, celui où les semences de cette Philosophie furent jettées, sera le tems que nous venons d'indiquer, celui de sa conception peut être placé au X. siecle, celui de l'accroissement au XI. celui de la naissance au XI. & celui de la la force au XII. Le premier âge va depuis le milieu du XI. siècle jusqu'au milieu du XII. &

l'on

l'on y trouve le fameux *Abélard*, *Lombard*, *Pulleynus*, *Gilbert de la Porée*, *Pierre Comestor*, *Jean de Salisbury*, *Alain des Isles*, *Alexandre Nellam*, & *Robert Capiton*. Le second âge s'étend depuis le milieu du XII. siècle jusqu'à l'année 1330. Dans cet intervalle fleurirent *Albert le Grand*, *Thomas d'Aquin*, *Bonaventure*, *Pierre l'Espagnol*, *Roger Bacon*, *Ægidius de Columna*, *Scot*, *Pierre d'Apone*, *Arnaud de Villeneuve*, &c. Enfin le troisième âge conduit jusqu'au renouvellement des Lettres, & fournit *Durand*, *Occam*, *Richard Suisset*, *Buridan*, *Marsile ab Ingben*, *Gualterus*, *Burlæus*, *Pierre ab Alliaco*, *Hermann Wesselus*, & *Pierre Aureolus*.

Les Sectes des *Nominaux* & des *Réaux* firent beaucoup de bruit, & causerent de grands troubles. Elles durent leur origine à la frivole question de l'universel avant la chose, dans la chose, & après la chose, qui fut mise sur le tapis dans le XI. siècle par *Jean le Sophiste* & par *Roscellin*. On comprend en général sous le nom de *Scholastiques* tous les *Philosophes* qui ont vécu en Europe depuis le XI. siècle jusqu'au XVI. & on désigne par là les Docteurs qui enseignoient dans ces Ecoles publiques que *Charlemagne* avoit fondées par-tout où il y avoit des Eglises Cathédrales, & qui dans la suite furent confiées à la direction des Monastères. Ces Docteurs employoient les artifices de la Dialectique pour enseigner

gner les vérités de la Philosophie & de la Théologie. Comme ils tenoient cette dialectique d'*Aristote*, ils en vinrent à regarder ce Philosophe comme le seul guide qu'on puisse suivre, & même comme un guide infaillible. Sa Métaphysique fut prise pour un Systême incontestable; on l'associa étroitement à la Théologie, & à toute la doctrine Ecclésiastique. Les Sectes dont nous avons parlé ci-dessus furent aux prises longtems, violemment, & avec différens succès. Du tems d'*Abélard* & de *Roscellin* les Nominaux eurent tout à fait le dessus, mais ils ne le conserverent pas longtems, & furent bientôt opprimés. Cependant les *Réaux* se partagerent à leur tour en diverses factions, qui leur auroient causé plus de préjudice, s'ils n'avoient eu de grands hommes qui les maintinrent dans la supériorité. Tels étoient *Albert* le Grand, *Thomas d'Aquin*, & *Jean Duus Scot.* Il se passa un tems assez considérable pendant lequel on n'entendit pas seulement parler des Nominaux. Mais *Guillaume Occam* un des esprits les plus subtils de son tems, les ressuscita si bien qu'ils remplirent toute la France & l'Allemagne. C'est du sein de ces agitations que sortit l'Académie de *Leypsig*. On ne se contenta pas de s'enrouer sur les bancs, & de verser des flots d'encre dans ces disputes; on en vint plusieurs fois aux mains, & la scene fut ensanglantée.



LIVRE III.

Contenant l'Histoire de la Philosophie depuis le rétablissement des Lettres jusqu'à présent.

La Philosophie moderne, à compter depuis cette Epoque peut être divisée en *Sectaire* & *Eclectique*.

CHAPITRE I.

De la Philosophie Sectaire.

On appelle *rétablissement des Lettres*, l'heureuse révolution en leur faveur dont les commencemens se déveloperent dans les siècles XIII. & XIV. La Littérature Grecque & Latine fut alors cultivée par d'habiles gens qui la remirent en honneur. Tels étoient le *Dante*, *Petrarque*, & *Manuel Chrysolore*, qui eurent beaucoup de disciples, & qui ramenerent d'abord en Italie, & ensuite dans les autres contrées, le goût du sçavoir solide & de la vraye éloquence. La Philologie fournit des clefs, au moyen desquel-

les on put pénétrer dans les Ecrits des anciens Philosophes, lire & entendre les Originaux. *Chrysolore* vint en Italie l'an 1337. & y ayant établi son domicile, il ranima le desir du Grec à un tel point qu'il eut une affluence incroyable d'Auditeurs. Ceux-ci s'étant ensuite dispersés par toute l'Italie, y porterent avec eux le goût de la Littérature Grecque, & firent de bonnes versions des Philosophes qui ont écrit dans cette Langue. Ces semences reçurent des accroissemens bien plus considérables, lorsque la Ville de Constantinople ayant été prise en 1453. par les Turcs, les savans Grecs qui prirent alors la fuite vinrent chercher un asyle en Italie, où les Princes des divers Etats de cette contrée les accueillirent libéralement; ceux de la Maison de Médicis se signalerent sur-tout à cet égard. *Florence* devint une nouvelle *Athenes*; & le Duc *Cosme*, surnommé à juste titre *le Grand*, n'épargna rien pour faire fleurir les Lettres, envoyant en Orient *Jean Lascaris*, avec charge d'y acheter les meilleurs Manuscrits Grecs & spécialement les Ouvrages philosophiques. Ces acquisitions mirent en état de repandre du jour sur la Philosophie, & de travailler à sa réformation. Le Pape *Nicolas* V. favorisa beaucoup cette entreprise, & fit en particulier travailler à une meilleure Version des Ouvrages d'*Aristote*. La Philosophie Platonicienne, ou Alexandrine, trouva aussi des

des Esprits disposés à l'étudier & à l'éclaircir.

Mettrons nous à la tête des Réformateurs de la Philosophie *Raimond Lulle*, qui, dès le XIII. siècle, entreprit ce travail, & osa donner un nouvel art, ou secret infaillible d'y réussir? C'étoit le plus grand de tous les visionnaires. Après s'être tenu renfermé pendant sept mois dans une solitude, il entreprit divers voyages sous prétexte de travailler à la conversion des Mahométans, & dans d'autres vues aussi peu sensées. Les Sarrasins en Afrique lui firent souffrir d'affreux tourmens; & il n'y survecût guères étant mort en 1317. dans le voyage qu'il faisoit pour revenir en Europe. Jamais cerveau n'a conçu plus d'idées fanatiques, plus de paradoxes extravagans. Avec cela il avoit pourtant, & de la force de génie, & de vastes connoissances. Il passe pour avoir été profondément versé dans la théorie & dans la pratique de la Chymie; mais cela n'est pas suffisamment prouvé. Il fut surnommé *le Docteur très illuminé*. L'*Art Lullistique* dont on lui est redevable, est une espece d'*Ars inveniendi*, ou de Logique, dans laquelle il prétend donner les principes nécessaires pour penser & raisonner d'une maniere qui conduise aux notions les plus universelles & à leurs diverses combinaisons, & qui mette le possesseur de cet Art en état de traiter toutes sortes de sujets sans préparation, & pourtant à fond. De très

ha-

habiles gens ont eu du penchant pour l'*Art Lullistique*, parce qu'ils ont crû y trouver effectivement les vrais artifices *heuristiques* qui feroient de la Logique une clef universelle, & en même tems la route la plus abrégée pour arriver à la possession de toutes les Sciences. Il y a donc eu depuis des Savans renommés qui ont été occupés du soin d'étendre & de perfectionner cet art: & c'est ce qu'ont fait sur-tout *Agrippa*, *Jordanus Brunus*, & *Alstedius*. Mais d'autres, plus clairvoyans & plus judicieux, ont apperçu qu'il n'y avoit dans tout cela qu'un vain babil, une vérité ridicule, & des allégories insensées: en sorte que cet Art ne pouvoit faire que des Charlatans. C'est ce qui l'a fait tomber à la fin dans le mépris & dans l'oubli. Ce ne sont en effet que combinaisons incertaines, cercles artificieux où les choses sont disposées de façon qu'on peut à la vérité parler de tout, & soutenir également le pour & le contre, mais par un pur entassement de paroles, & sans le moindre fruit. On auroit donc eu tort de s'arrêter à ce moyen, bien plus propre à retarder le progrès des Sciences qu'à l'accélérer.

Le Dante fut un Savant bien plus estimable, & on peut le regarder comme un Astre dans la Littérarure. *Florence* jouït sur-tout de sa lumiere. Il écrivoit parfaitement bien en François & en Italien: & il étoit grand Poëte. Ayant connu

la

la frivolité de la Philosophie Scholastique, il se jetta dans le Platonisme, dont les principes & les préceptes se trouvent répandus dans ses Poëmes. Il traita aussi quelques sujets de Physique.

François Petrarque, disciple du *Dante*, s'attacha d'abord aux Humanités, d'où il passa à l'Eloquence, à la Poësie, & à la Philosophie Morale. Il excella dans tous ces genres, & acheva de retirer de la barbarie les Muses tant Attiques que Romaines. Il eut des disciples qui devinrent ses imitateurs, & n'acquirent pas moins de gloire que lui. On distingue parmi eux *Léonard Brunus*, *Aretin*, *Ange Politien*, *Hermolaus Barbarus*, *le Pogge*, *Bracciolin*, *François Philelphe*, *Janutius Mannettus*, *Nicolas de Cusa*, & d'autres en grand nombre, qui firent la gloire du XV. siècle, & qui continuerent à donner des traductions des Philosophes Grecs.

Laurent Valla, homme d'un tempérament vif, & d'un caractère audacieux, s'opposa de toutes ses forces, à la barbarie du langage, & aux fausses subtilités des Philosophes. Il apporta des changemens très considérables à la Dialectique d'*Aristote*. S'étant déclaré pour la Morale d'*Epicure* cela lui attira de grandes persécutions, surtout de la part du Clergé.

Rodolphe Agricola, étudia la Scholastique à *Louvain*, mais s'en étant dégoûté, il alla s'instruire en Italie dans la connoissance des Belles-Lettres,

tres, auxquelles il joignit un cours de Philosophie sous *Théodore Gaza.* Appellé à *Heidelberg* pour y enseigner les Humanités, il y travailla à la réformation de la Philosophie d'*Aristote*, & publia une Dialectique.

Pour entrer à présent dans le détail des faits qui concernent la Philosophie Sectaire, nous parlerons d'abord des premieres tentatives faites pour rétablir l'ancienne Philosophie, & ensuite des travaux particuliers qui eurent pour but, ou de ressusciter d'anciennes Sectes, ou d'en introduire de nouvelles.

ARTICLE I.

Des premieres tentatives faites pour le rétablissement de l'ancienne Philosophie.

Elles eurent pour Auteurs les Grecs fugitifs, à la tête desquels nous mettrons *Jean Argyropule*, que la libéralité de *Cosme de Médicis* entretint & mit en état d'enseigner la Philosophie Grecque en Italie. Cet exemple encouragea les compatriotes d'*Argyropule* à en faire autant; & bientôt toute l'Italie fut remplie de Philosophes Grecs.

Ce fut *Gémisthe Plethon*, natif de Constantinople, qui jetta les premieres semences de la Philosophie Platonicienne, ou Alexandrine, en Ita-

Italie. Il se rangea à la Communion Latine; & retourna ensuite dans le Peloponnese. Il écrivit un Traité sur les Loix, où il suivit les idées de *Platon*; & cet Ouvrage fut brûlé. C'étoit un très savant personnage.

Bessarion étoit de *Trebizonde*. Il entra dans l'Ordre de S. *Basile*, & fut un de ceux qui travaillerent à l'Ouvrage de la réunion dans le Concile de Florence. Ayant été désigné Patriarche de Constantinople, il ne put parvenir à la possession de ce siège. Il se mit donc de l'Eglise Latine, & fut revêtu de la dignité de Cardinal, avec l'Evêché de *Tusculum*. Il remplit honorablement toutes les fonctions, ou commissions; dont il fut chargé, & mourut dans le tems qu'il étoit Légat en France. C'est sans contredit de tous les Grecs exilés celui qui eut le plus de savoir. Il étoit attaché à la Philosophie Alexandrine sans mépriser pourtant celle d'*Aristote*; & il avoit un projet de concorde entre les Platoniciens & les Aristotéliciens. Il réfuta un Auteur qui avoit calomnié Platon.

Marsile Ficin, qui jouït de la faveur & des bienfaits de *Cosme de Médicis*, en fut principalement redevable à la Philosophie Platonicienne, que ce Prince avoit apprise de *Plethon*. Aussi *Ficin* s'y livra-t-il tout entier, & passa sa vie à examiner, à corriger, & à traduire des Manuscrits Grecs. Il joignit pourtant à cette occupation

tion l'étude & la pratique de la Medicine. Savant préçoce, il s'initia de bonne heure dans les myſtères de la Philoſophie Alexandrine, qu'il enſeigna enſuite à *Florence* à des jeunes gens d'une très grande eſpérance, parmi leſquels il y avoit des Allemands. S'étant fait connoître de plus en plus, il fut conſidéré & protégé par pluſieurs perſonnes du premier rang, & rendit des ſervices eſſentiels à la Philoſophie Platoniciennes, ſur-tout en donnant la meilleûre Verſion Latine qu'on ait des Ecrits de *Platon* & de *Plotin*. Mais ſon extrème attachement à cette Philoſophie, fut cauſe qu'il en adopta auſſi les viſions & les chimères.

Jean Pic, Prince *de la Mirandole*, ſe rendit ſi illuſtre dans les Lettres qu'il paſſa pour le phénix de ſon ſiècle. Il avoit en effet un génie extraordinaire; & ſes voyages en France & en Italie, auſſi bien que la multitude incroyable de Livres qu'il lut, le remplirent d'une ſi grande érudition, & lui donnerent une connoiſſance ſi étendue des Langues, qu'il ſe rendit à *Rome*, pour y provoquer les Philoſophes de tout l'univers à une diſpute publique, quoiqu'il fut encore dans ſa premiere jeuneſſe. Lorſqu'il eut atteint l'âge viril, il renonça aux études pour s'enfoncer dans une retraite ſolitaire; enſuite il forma le deſſein d'aller prêcher l'Evangile. Cela annonçoit un défaut dans ſon cerveau, qui hâ-

hâta sa fin. Il mourut à l'âge de 32 ans, après avoir été cruellement dupé par plusieurs Imposteurs, qui lui vendoient des Ouvrages Cabbalistiques, Hermétiques, & autres semblables, comme de précieux Originaux, tandis que ce n'étoient que de grossières suppositions. Il puisoit dans ces Ouvrages un mêlange confus d'idées bizarres, qu'il s'efforçoit d'adapter au Platonisme. *Jean François de la Mirandole*, fils du frère de *Jean Pic*, eut aussi un grand attachement pour la même Philosophie.

Les Sectateurs d'*Aristote* ne se montrerent pas moins empressés que ceux de *Platon*, à faire revivre la Philosophie de leur maître. Comme il n'existoit qu'une très mauvaise traduction de ses Oeuvres, faite sur la Version Arabe par ordre de *Frideric* II. ils travaillerent de toutes leurs forces à en procurer une meilleure; & ils furent principalement protégés dans cette entreprise par le Pape *Nicolas* V. Depuis ce tems-là les disciples d'*Alexandre* d'*Aphrodisée* & d'*Averroës* commencerent à se multiplier en Italie, & oserent publier des dogmes dont la licence & l'impiété devinrent l'objet des censures Ecclésiastiques. Cela engagea quelques autres Grecs à prendre la défense d'*Aristote*, pour montrer qu'elle étoit plus pure & plus saine qu'on ne la représentoit, & qu'*Aristote* méritoit même à cet égard la préférence sur *Platon*. De là nâquirent de grands

dé-

débats entre les Platoniciens & les Aristotéliciens: & il s'alluma en Italie une guerre qu'on eut bien de la peine à appaiser.

On ne sauroit en effet concevoir un plus violent éloignement & un acharnement plus implacable, que celui auquel se porterent dans le XV. siècle les Philosophes d'Italie au sujet de la prééminence entre la Philosophie d'*Aristote*, & celle de *Platon*. Le chef des Platoniciens, *Plethon*, fit un ouvrage destiné à prouver que, par raport à la piété & à la pureté des dogmes théologiques, *Platon* l'emporte de beaucoup sur *Aristote*, dont il donnoit l'idée la plus desavantageuse. *George Scholaris* entreprit la réfutation de cet Ecrit, & en publia un autre, où il se proposoit de démontrer que les sentimens d'*Aristote* n'étoient pas fort éloignés de la doctrine Chrétienne. *Plethon* reprit la plume, & se dechaîna de toutes ses forces contre cette réfutation: ce qui lui attira une réplique plus sanglante encore. *Gaza* & *George de Trébizonde* eurent aussi sur le véritable sens d'*Aristote* des disputes dans lesquelles *Bessarion* fit l'office de Médiateur. *Michel Apostolius* plaida la cause des Platoniciens, & *Andronic Calliste* soutint le parti contraire. Après la mort de *Plethon*, *George de Trébizonde* renouvella ses attacques contre le Platonisme, & continua à publier des Ecrits où il faisoit la comparaison d'*Aristote* & *de Platon*; ce qui arma tous les Platoniciens con-

contre lui : & c'eſt à cette occaſion que parut l'Ouvrage plein de ſavoir de *Baſſarion*, qu'il intitula *Contre le calomniateur de Platon.*

Théodore Gaza, le plus diſtingué de ceux qui prirent la défenſe d'*Ariſtote*, étoit un homme très verſé dans tous les genres de Littérature. Il quitta la Grece pour ſe réfugier en Italie, où il s'occupa principalement à faire de bonnes traductions d'*Ariſtote* & de *Théophraſte*. C'étoit avec cela un homme très éloquent.

George de Trébizonde, Crétois d'origine, & du nombre des fugitifs, enſeigna la Philoſophie à *Veniſe* & à *Rome*, & fut Secrétaire du Pape *Nicolas* V. La trop grande aigreur qu'il répandit dans les Ecrits qu'il compoſa pour la défenſe d'*Ariſtote*, lui fit perdre la bienveillance de ſes Protecteurs : & il ne ſubſiſta vers la fin de ſa vie que des bienfaits d'*Alphonſe*, Roi de Naples. C'étoit un vrai Savant, mais trop emporté.

George Scholaris, qui eſt auſſi connu ſous le nom de *Gennadius*, étoit très verſé dans la Littérature Grecque. Il fit une figure conſidérable au Concile de Florence. Ayant été élu Patriarche de Conſtantinople depuis la priſe de cette Ville, il acheva ſes jours dans un Monaſtère. C'étoit un Ariſtotélicien à brûler, & par conſéquent un ennemi juré des Platoniciens.

ARTICLE II.

Des travaux particuliers, qui eurent pour but de ressusciter d'anciennes Sectes, ou d'en introduire de nouvelles.

§. 1.

Des anciennes Sectes qui furent renouvellées.

La barbarie ayant cédé peu à peu aux premiers efforts dont nous venons de rendre compte, les esprits se débarrasserent de cette rouille dont ils avoient été infectés, les charmes du vrai s'offrirent sous un point de vue attirant: on détesta l'état honteux dans lequel on avoit si longtems croupi, & on se hâta d'en faire disparoître, s'il étoit possible, jusqu'aux moindres traces. Dès la fin du XV. siècle, ce grand ouvrage étoit bien avancé en Italie, mais les choses n'allerent pas si vite en Espagne, en France, en Allemagne, & dans les autres Etats de l'Europe. Les liens de l'esclavage étoient si forts, que, malgré les soupirs amers que plusieurs personnes éclairées poussoient depuis longtems, on eut une peine infinie à les rompre. Ce ne fut donc qu'après une longue suite d'efforts réitérés qu'on fit quelque attention aux conseils & aux ins-

inſtructions de pluſieurs Savans qui travaillerent de concert à diſſiper les ténébres de leur ſiècle. Tels furent en Allemagne *Reuchlin*, *Cuſpinien*, *Dalburg*, *Vadian*, *Lazius*, *Peutinger*, &c. La liberté de penſer prit enfin le deſſus, on ſecoua le joug ſous lequel elle avoit été accablée, on déclara la guerre aux puériles abſurdités & aux honteuſes ſuperſtitions qui avoient exercé une ſi longue tyrannie, & l'on ne s'occupa que de la recherche des remedes qui pouvoient guérir entiérement tous ces maux. Quelques hommes auſſi ſages que ſavans furent dans l'idée qu'il faloit tempérer l'amertume de ces remedes, & ne pas recourir aux plus violens, de peur que leurs effets ne fuſſent pires que celui du mal. C'eſt ainſi que penſerent *Eraſme*, *le Fevre*, *Vivès* & *Nizolius*, qui attaquerent la fauſſe Philoſophie Scholaſtique par ſes propres armes; le premier dans ſon incomparable *Eloge de la Folie*; le ſecond, en recommandant à la France *Ariſtote* dans ſa vraye pureté, & dégagé de tout le fatras de la Scholaſtique; le troiſième, par la compoſition d'un Ouvrage, où ramenant toute l'élégance de l'ancienne Philoſophie, il la fit ſervir à tirer les beaux Arts de la décadence où ils étoient tombés, & à donner les régles néceſſaires pour mieux enſeigner les Sciences; le quatrième enfin en joignant à d'excellens préceptes ſur la maniere de bien écrire, & aux vrais

 prin-

principes d'une faine Philofophie, fon propre exemple, c'eft-à-dire, l'élégance & la folidité de fes Ouvrages. Ceux qui fe propoferent pour but de réformer les doctrines théologiques, s'y prirent avec beaucoup plus de vigueur, & commencerent par les débarraffer de toutes les entraves de la fauffe Philofophie. Il y eut auffi plufieurs Ecrivains, qui, fans fe donner pour Philofophes de profeffion, mêlerent beaucoup d'ancienne Philofophie dans les Ouvrages qu'ils compoferent fur des matieres de Littérature, & affocierent très heureufement les connoiffances philologiques aux connoiffances philofophiques. On peut nommer ici avec éloge *Sadolet*, *Fracaftor*, *Agricola*, *Joachim Camerarius*, & quelques autres.

Quelques Ordres Religieux s'obftinerent à conferver le dépôt de la Philofophie Ariftotélicienne, revêtu de la forme Scholaftique, & ce ne fut prefque que dans l'Eglife qu'il demeura des Savans qui bien que doués d'un génie diftingué, aimaffent mieux, au milieu de la lumiere qui avoit été procurée par le rétabliffement des Lettres, fe veautrer dans le bourbier d'une doctrine auffi fangeufe que l'étoit la Scholaftique, que d'en fortir & de nettoyer les ordures dont ils s'y étoient fouillés. C'eft proprement dans l'Hiftoire Eccléfiaftique qu'il faut chercher le récit des caufes qui les déterminerent à prendre ce parti. Cependant le degré même de lumiere dont ils re-

fu-

fufoient de profiter les obligea du moins de fe tenir fur leurs gardes, & empêcha la plûpart d'entr'eux de philofopher d'une maniere auffi barbare & auffi fophiftique qu'ils l'auroient fait fans cela. Quelques uns même emprunterent, autant qu'ils l'oferent, des nouveautés qu'ils mêlerent avec beaucoup de précaution aux doctrines qu'ils profeffoient; de forte que la Philofophie Scholaftique déclina de jour en jour, tandis que la maniere éclectique de philofopher fe faifoit toujours plus goûter, fur-tout dans les contrées où régnoit une plus grande politeffe. C'eft ainfi que la barbarie & le joug des Sectes furent enfin détruis fans retour.

Les *Dominicains*, fectateurs de *Thomas d'Acquin*, furent regardés comme des gens d'une grande pénétration. *Dominique de Soto*, qui brilla beaucoup parmi eux, eft le premier qui ait touché aux matieres de Droit naturel. *François de S. Victoria* pouffa plus loin les mêmes recherches; *Chryfoftome Invellus* joignit la Philofophie Platonicienne à la Scholaftique. *Dominique Bannez*, *Silveftre Zanard*, & quelques autres s'acquirent de la réputation.

Les *Francifcains*, attachés à *Scot*, formerent une Secte particuliere, diftincte des Thomiftes. On y remarque *Jean Ponzius*, *B. Maftrius*, *J. Dalemandes*, *M. Meuriffe*, *Cl. Fraffenius*, &c.

Les Moines de l'Ordre de *Citeaux*, tourne-

 rent

rent principalement leurs vues du côté de la vie ascetique, & furent par conséquent plus occupés de la pratique que de la spéculation. Ils ne laisserent pas d'avoir d'excellens hommes, tels qu'*Ange Manriques*, *B. Gomes*, *Marsile Vasquez*, *Pierre d'Oviedo*, & en particulier *Caramuel Lolekowitz*, qui forma plusieurs projets, où il entroit beaucoup de paradoxe, & ne les conduisit pas à leur perfection.

Les *Jésuites* tinrent à peu près le premier rang parmi tous les autres Ordres dans les études philosophiques; & ils posséderent des Religieux d'un grand savoir, comme *P. Hurtado de Mendoza*, *G. Vasques*, *Paul Vallius*, *Barth. Tellus*, *François Suarez*, *Ant. Rubius*, qui alla porter la Philosophie en Amérique, *Rodolphe* d'*Arriaga* qui enrichit la Scholastique de quelques idées de la Philosophie moderne, *Fr. Alphonse*, *Fr. Gonsalez*, *Em. Goes*, auteur de l'Ouvrage qu'on nomme *la Philosophie de Conimbro*, *Thomas Compton*, *Jean Riccioli*, grand Mathématicien, &c.

De la Secte des Péripatéticiens épurés.

Le vrai Péripatétisme fut la premiere des anciennes Sectes au renouvellement de laquelle on travailla dans ce tems-là. Il en faut chercher la cause dans le degré suprème d'autorité auquel la Philosophie d'*Aristote* étoit insensiblement par-

ve-

venue; de forte que c'étoit la feule qu'euffent apprife ces hommes illuftres qui entreprirent d'abord de ramener le goût des Sciences & des Lettres. Les premiers progrès de la Philofophie Platonicienne ayant été fort lents, tous les Savans confacrerent les efforts de leur Critique à rétablir le texte d'Ariftote, & à en bien expliquer le fens. Ils adopterent en même tems quelques dogmes théologiques qui paroiffoient tenir à cette Philofophie ; & pendant prefque tout le cours du XV. fiècle, ceux qui pafferent pour les meilleurs Philofophes avoient choifi *Ariftote* pour guide, mais en fe propofant de puifer à la fource même, & de rendre cette fource la plus pure qu'il feroit poffible. Ce qui eft affez furprenant, c'eft que la même chofe arriva en même tems dans les Ecoles des Proteftans, où *Mélancbton*, à l'exemple des Philofophes Italiens, prétendoit qu'il ne faloit pas abandonner *Ariftote*, mais qu'on devoit travailler à l'éclaircir, & pour ainfi dire, à le purifier, après quoi l'on pouvoit en toute fûreté regarder fa Philofophie comme un Arfenal, d'où l'on tiroit les fecours néceffaires pour établir la Religion même, & les armes propres à la défendre. *Mélancbton* fournit la preuve de ce qu'il avançoit par d'excellentes Méthodes pour étudier les Sciences, qu'il compofa d'après les principes d'*Ariftote*. Mais ce louable exemple ne fut point fuivi dans le XII.

ſiècle, qui fut un ſiècle de diſputes & de ſubtilités métaphyſiques. Peu à peu pourtant la Dialectique de *Ramus* tomba en décadence, juſqu'à ce qu'enfin la Philoſophie Eclectique fut entiérement ſubſtituée à ſa place.

Diſtinguons ici les partiſans de l'Ariſtotéliſme épuré en deux claſſes, ſavoir celle des Catholiques-Romains, & celle des Proteſtans.

Catholiques Romains.

Dans les commencemens on étoit fort embarraſſé pour le choix des doctrines nouvelles qu'on aſſocioit à la Scholaſtique; car, pour peu qu'on s'écartât du chemin battu, on étoit ſûr d'exciter l'envie, & de s'attirer des perſécutions. Il y eut pourtant d'habiles gens qui eurent l'adreſſe requiſe pour ſe démêler de ce mauvais pas, par exemple, *Antoine Polus*, *Honoré Fabri*, *François Raſſler*, & d'autres qui propoſerent pluſieurs opinions nouvelles en les diſcutant par voye de problème.

Léon Thomæus, le chef de ceux qui ſoutinrent généreuſement la vraye & pure doctrine d'*Ariſtote*, étoit un diſciple des Grecs, ſous leſquels il s'étoit d'abord attaché à *Platon*, mais il ſe déclara enſuite pour *Ariſtote*, dont il enſeigna la Philoſophie à *Padoue* juſqu'en 1521. Il entendoit parfaitement le Grec.

P.

P. Pomponace, de *Mantoue*, disciple de *Trapolin*, fut professeur à *Boulogne*, & mourut en 1517. Il avoit un esprit brillant, & un génie subtil; mais il étoit fort chancelant dans ses opinions, & il se laissa aller aux hypotheses les plus frivoles, & même les plus impies, qui deshonorent ses Ecrits. En voulant s'élever contre l'irréligion des Averroïstes, il tomba dans celle de la Philosophie Alexandrine, nia l'immortalité de l'ame; & remplit les Ouvrages qu'il écrivit sur les Enchantemens, sur le Destin, &c. de ce qu'il y a de plus hétérodoxe dans la doctrine d'*Aristote*. Aussi furent-ils brûlés. Il publia une Apologie, & se soumit au jugement de l'Eglise. Il eut des disciples célébres, entr'autres *Hercule de Gonzague*, *Théophile de Folengo*, *Paul Jove*, & *Gaspard Contareni*, qui profiterent de son savoir, sans donner dans ses écarts, auxquels *Simon Portius* seul se laissa aller.

Augustin Niphus fut adversaire de *Pomponace*, & le réfuta par ordre de *Léon* X. *Charles-Quint* honora *Niphus* de ses bonnes graces. C'étoit un homme très propre à se produire dans le grand monde; mais il donnoit un peu trop de carrière à sa langue. Il enseigna les Humanités, la Philosophie, & la Médecine, à *Naples* & à *Padoue*.

M. A. Majoragius fit usage de son éloquence pour exposer les dogmes de la Philosophie Péripatéticienne. Il fut Professeur d'Eloquence au

College de *Milan*; il enseigna depuis la Jurisprudence *à Ferrare*, & mourut en 1551. C'est un des meilleurs Interprêtes d'*Aristote*; la clarté de ses idées & la beauté de son stile concourent à le faire lire avec plaisir.

D. Barbarus étoit d'une famille Vénicienne, très illustre & dans cette République, & dans celle des Lettres. Il unit les Mathématiques à la Philosophie Péripatéticienne, dont il fut un zelé partisan. Il assista au Concile de *Trente*, & mourut en 1569.

J. G. Sepulveda, Espagnol, enseigna la Philosophie à *Boulogne*, & fut fort aimé d'*Albert Pio*, Prince de *Carpi*, dans la Maison duquel il vêcut, jusqu'à ce que, de retour dans sa patrie, il eut une place à *Salamanque*, & fut honoré par *Charles-Quint* du caractère & de la fonction de son Historiographe.

Pierre Victorius se distingua beaucoup parmi les Critiques & les Philosophes Péripatéticiens du XVI. siècle. Il nâquit à *Florence*, y vêcut, & y éprouva les effets de la libéralité de *Cosme de Médicis*. Il enseigna la Littérature tant Grecque que Latine, aussi bien que la Philosophie morale & civile suivant les principes d'*Aristote*. On le regarde comme un des meilleurs Commentateurs de ce Philosophe.

Jaques Zabarella n'eut pas son pareil dans l'explication de la Logique Aristotélicienne, suivant les vrais principes du Philosophe Grec. Il n'é-

n'étoit pas éloquent, mais il avoit beaucoup de profondeur & de pénétration. Il répandit aussi du jour sur la Physique. Sa mort qu'il avoit prédite, arriva l'an 1559.

Alexandre & *François Piccolomini* furent deux frères qui acquirent de la célébrité. Le premier enseigna pendant longtems l'Eloquence & la Logique, après quoi il eut l'Archévêché de *Patras*, qui ne le fit pourtant pas renoncer à l'étude de la Philosophie. L'autre, qui avoit été disciple de *Zimara*, enseigna la Philosophie à *Peruse* & à *Padoue* avec de gros appointemens. Il mourut en 1604. à l'âge de 84 ans.

Il y eut trois Florentins du nom de *Strozzi*, *Cyriaque*, *Pierre* & *Jean Baptiste*. Le premier fut savant en Philosophie & en Architecture: & eut avec cela la réputation d'un très honnête homme. Il professa à *Boulogne*, à *Pise*, à *Pavie*, & mourut en 1565. Le second se fit distinguer parmi les peintres célébres du siècle de *Léon* X, & le troisième fut un grand Poëte.

Jaques Mazorius conçut de très bonne heure le dessein de concilier les contrariétés des différens systèmes de Philosophie, & se consacra dans la suite tout entier à l'exécution de cette entreprise. Il composa un Livre qu'il intitula *de la triple vie de l'homme*. Il avoit une mémoire prodigieuse. On lui donna de grosses pensions à *Ro-*

me & à *Ferrare* pour enseigner la Philosophie d'*Aristote*. Il mourut en 1603.

Hubert Gifanius, habile Jurisconsulte, grand Critique & Philosophe très célébre pour son tems, enseigna la Philosophie morale & civile en Hollande, & ensuite la Philosophie & la Jurisprudence à *Strasbourg*, à *Altdorff*, & à *Ingolstadt*. On fait beaucoup de cas de ses Commentaires moraux & politiques sur *Aristote*. Il termina sa vie en 1604.

Jules Pacius de Beriga, originaire de *Vicence*, fut un savant précoce, & donna de bonne heure des leçons de Philosophie & de Jurisprudence. Son humeur inquiète le conduisit dans une foule de contrées & de lieux, en Suisse, à *Heidelberg*, en Hongrie, à *Sedan*, à *Nimes*, à *Valence*, à *Padoue*, &c. La fin de ses courses & de sa carrière arriva en 1635. Il a écrit de bonnes choses sur la Dialectique.

André Césalpin, d'*Arezzo*, après avoir fait un voyage en Allemagne, fut Professeur à *Pise* & ensuite premier Médecin du Pape *Clément* V. Il exerça la Médecine avec une très grande réputation, & passa pour le plus habile Péripatéticien de son tems; mais on prétendit que sa Philosophie renfermoit un Athéisme caché.

César de Cremone, originaire de *Cento*, enseigna publiquement la Philosophie à *Ferrare* & à *Padoua*,

doue. Dans l'explication d'*Aristote* il suivit *Alexandre*. C'étoit un homme d'un esprit vif & souple, qui prenoit aisément toutes sortes de formes, & qui savoit accommoder sa Religion aux opinions du païs où il se trouvoit.

Il en reste encore quelques uns, dont nous ne ferons qu'indiquer les noms, comme *Fr. Vicomercatus*, *Louis Septalius*, *Ant. Montecalinus*, qui eut aussi du penchant pour le Platonisme, *J. F. Burana*, *J. P. Pennumia*, *J. Cottunius*, Grec, *Jason de Nores*, Cypriot, *Fort. Licetus*, *Ant. Rocca*, *Fel. Accorombonus*, *Fr. Vallesius*, *J. Nunnesius*, &c.

Protestans.

Philippe Mélanchton, originaire du Palatinat, fit ses études d'abord à *Heidelberg*, & ensuite à *Tubingue*. Il sentit de bonne heure un grand mépris pour la Scholastique; & s'étant mis à lire les anciens Auteurs, sur-tout les Grecs dans leur Langue; il se forma le goût, & conçut le dessein de réformer la Philosophie, & la maniere de l'enseigner. Pour cet effet il soumit à l'examen la Dialectique d'*Agricola*; & ayant été appellé à *Wittemberg* pour donner des leçons publiques, les importantes affaires de la Réformation qui roulerent en grande partie sur lui, ne l'empêcherent pas de continuer son travail, & de faire tous

ses efforts pour chasser la barbarie, pour rendre à toutes les Sciences leur pureté & leur éclat, & pour engager à une lecture assidue des Anciens. Il écrivit divers Abrégés Philosophiques, où il rétablit le véritable sens de la Doctrine d'*Aristote*, & rendit les préceptes de sa Dialectique beaucoup plus utiles. Il recommandoit sur-tout de joindre à ces secours les sources même de la Philosophie Grecque, afin de pouvoir faire soi-même un choix, & en tirer ce qu'elle contenoit de meilleur.

Simon Simonis, de *Luques*, enseigna la Philosophie & la Médecine à *Geneve*, à *Heidelberg*, & à *Leipsig*. Il passa ensuite à *Prague*, & de là en Pologne, où il fut dans les bonnes graces du Roi *Sigismond*. C'étoit un homme très inconstant en fait de Religion, & qui s'attira plusieurs Adversaires, par lesquels il fut fort maltraité.

Jaques Schegkius, de Souabe, fut un des ornements de l'Université de Tubingue. Il avoit été disciple de *Guillaume Bigot*, & fut un fort habile Médecin. Il joignoit la doctrine de *Galien* à celle d'*Aristote*, dans le véritable sens de laquelle il étoit profondément versé. En un mot c'étoit un très beau & bon Génie. Il devint aveugle vers la fin de sa vie, & mourut en 1587. On peut lui assigner le premier rang parmi les Péripatéticiens en Allemagne.

Paul Scherbius étoit Suisse. Il fit beaucoup

d'hon-

d'honneur à l'Université d'*Altdorff*, où il enseigna longtems avec la réputation d'un des plus doctes Professeurs de son tems. Il avoit appris la Philosophie d'*Aristote* en Italie, & son premier établissement avoit été à *Bâle*. Il fut aussi Docteur en Médecine, & l'un des bons Interprêtes d'*Aristote*.

Nicolas Taurellus, de *Montbelliard*, cuillit des lauriers sur le Pinde, & ne laissa pas de se distinguer en qualité de Philosophe & de Médecin. Il mourut de la peste en 1606. C'étoit un esprit excellent & sa doctrine étoit très épurée. Il apperçut les erreurs capitales d'*Aristote*, les découvrit & les combattit dans ses Ecrits. Il penchoit vers la Philosophie Eclectique.

Ernest Sonner, de *Nuremberg*, fit un voyage littéraire, dans le cours duquel il contracta des liaisons avec divers Sociniens qui l'entraînerent dans leur Secte. Il enseigna la Philosophie naturelle & la Médecine à *Altdorff* avec le plus grand applaudissement. Il a laissé des Commentaires remplis d'érudition sur *Aristote*.

Corn. Martini, d'*Anvers*, brilla au commencement du XVII siècle dans l'Université d'*Helmstaedt*, & y fut un des plus zélés défenseurs de la Philosophie d'*Aristote*, pour les intérêts de laquelle il composa des Ecrits pleins de véhémence contre *Hoffmann* & les Ramistes. Il mourut en 1621.

Corn. Horneius, de *Brunswick*, fut disciple de *Jean Caselius*, savant d'une littérature très étendue. Il eut aussi *Martini* pour guide dans ses études, & joignit les belles-lettres à la saine Philosophie d'Aristote. Il enseigna d'abord la Philosophie, & ensuite la Théologie. Il possédoit un vrai trésor de littérature ancienne. Sa mort arriva en 1649.

Hermann Conringius est le plus célébre Erudit du XVII siècle. Né en Frise, ses talens furent précoces. Il apprit la Médecine à *Leyde*, & l'enseigna ensuite à *Helmstaedt*, aussi bien que la Philosophie naturelle & la Politique. On peut le regarder comme le père du Droit public en Allemagne. Il fut très avant dans les bonnes graces de plusieurs Rois & Princes; & même dans celles des Empereurs. Il suivit le systême Péripatéticien, mais modestement, & en vrai Savant. Ayant fait une étude approfondie de l'Histoire, il l'appliquoit très heureusement aux matieres de Droit. Doué d'un jugement exquis, & d'un discernement peu commun, il a détruit plusieurs erreurs; & la multitude de ses Ecrits n'a point été préjudiciable à leur succès. Il mourut en 1682.

Christian Dreier, & *Mel. Zeidler* peuvent être mis ensemble, comme ayant également illustré l'Eglise & l'Academie de *Königsberg*. Le second fut disciple du premier. Ils possédérent tous deux à fond la Philosophie d'*Aristote*, à laquelle

ils

ils joignirent une très belle littérature, & une grande connoissance des Antiquités Ecclésiastiques.

Jaques Thomasius fut un véritable Astre entre les Péripatéticiens épurés. Né à *Leipsig*, il y étudia, & fit de grands progrès dans la Philosophie & dans l'Eloquence. C'étoit un de ces hommes qui n'ignorent rien. Il répandit sur-tout beaucoup de lumieres sur l'Histoire Philosophique. Il jouït du bonheur d'avoir des fils qui marcherent dignement sur ses traces, & de la gloire d'avoir instruit le grand *Leibnitz*.

L'Allemagne, la Suisse & les Provinces Unies produisirent encore dans ces tems-là plusieurs autres Savans qui soutinrent avec zele & connoissance de cause la vraye Philosophie d'*Aristote*, & qui l'enseignerent à *Geneve*, à *Leyde*, & dans d'autres Académies.

De la Secte Pythagoreo-Platonico-Cabbalistique.

Il y a eu des gens d'un rare savoir parmi ceux qui ont professé cette Philosophie; mais ils ne s'en étoient pas moins misérablement trompés en la choisissant & en s'y attachant. La source de leur erreur consistoit à s'imaginer qu'il y avoit un rapport admirable entre la doctrine Hébraïque & celle de *Pythagore*; & cela venoit de ce qu'ils ne possédoient ni l'Hébreu, ni le Grec, dans leur

pu-

pureté. Ainsi, quoiqu'ils débitassent leur doctrine avec beaucoup de confiance, elle n'en étoit pas moins chimérique; & l'on vit reparoître alors toutes les absurdités de la Philosophie Alexandrine. Mais, ce qui acheva de les égarer, ce fut l'envie de pénétrer les prétendus mystères de la Cabbale, pour l'explication desquels ils eurent recours à des Imposteurs qui se jouerent d'eux. Cela les jetta dans une confusion d'idées, d'où ils ne purent jamais se tirer, & qui ne permit pas à leur Secte de prendre une véritable consistance.

On peut rapporter l'origine de cette Secte à la haine que conçurent contre le Péripatetisme divers Savans, qui s'appercevoient bien que ce systême conduit à diverses conséquences impies: ce qui les rendit favorables aux principes de la Philosophie Platonicienne, ou Alexandrine, dont les Grecs fugitifs leur donnoient l'idée la plus avantageuse. Mais, par malheur, on se mit à coudre à cette doctrine dejà assez erronée d'elle-même, diverses Traditions supposées par les Juifs, & désignées sous le nom de *Cabbale*. Ce genre de Philosophie paroissant s'accommoder mieux avec la Religion, les Princes de la Maison de *Médicis* lui accorderent leur protection; & il y eut à *Florence* une Ecole, ou Académie, érigée pour l'enseigner. La Chaire en fut principalement occupée par les disciples de *Marsile* *Fi-*

Ficin, entre lesquels *François Catanæus Jaccetius* tint le principal rang. Quelques-uns de ces Docteurs ne s'écarterent pas beaucoup de la pureté du Platonisme ; mais d'autres l'altererent par le mêlange de la Cabbale. Dans le cours du XVII. siècle, le Platonisme fut en vogue dans la Grande-Bretagne, & s'éleva avec force contre la doctrine d'*Hobbes* & des autres Matérialistes.

Le Patriarche de cette Secte est le célébre *Jean Reuchlin*, vrai restaurateur de la littérature, sur-tout Orientale en Allemagne. Il étoit de Souabe, & fit ses études à Paris. Les Grecs de *Constantinople* le mirent sur la route de la bonne érudition, à laquelle il joignit l'étude de la Jurisprudence dans les Universités de *Bâle*, d'*Orléans*, de *Poitiers*, & de *Tubingue*. S'étant fait connoître dans cette derniere à la Cour du Prince, il eut l'honneur de l'accompagner dans un voyage qu'il fit à *Rome*. Il apprit l'Hébreu dans cette Ville ; & ayant contracté d'étroites liaisons avec *Marsile Ficin*, & avec le Prince *de la Mirandole*, il embrassa la même Philosophie qu'ils professoient. Après son retour à la Cour Palatine plusieurs grands hommes se déclarerent partisans de sa doctrine. Ayant été chargé d'une commission de sa Cour à Rome, il employa une partie de son séjour dans cette Ville à se perfectionner dans le Grec sous *Argyropule*, & dans

l'Hé-

l'Hébreu sous un Juif. Revenu de nouveau en Allemagne il se livra tout entier à l'étude de la Philosophie *Pythagoreo-Platonico-Cabbalistique*, &, composa des Traités assez obscurs *sur le Verbe merveilleux*. Son trop grand zele pour la Littérature Hébraïque l'exposa aux plus attroces persécutions de la part des Docteurs de Cologne. Il fut revêtu d'une charge considérable en Souabe; & pendant la guerre qui désola cette contrée, il se tint à *Ingolstadt*, d'où la peste le chassa, & le fit revenir à *Tubingue*. Il mourut dans cette derniere Ville en 1512. à l'âge de 67 ans. C'étoit un rare génie; il avoit tout le savoir qu'on pouvoit acquérir de son tems; son fort étoit cependant la connoissance des langues Hébraïque & Grecque; mais, *Pic de la Mirandole* l'avoit entiérement égaré dans les études philosophiques, & il s'étoit fié avec trop de crédulité à un grand nombre d'ouvrages supposés. Cependant il a joué un rôle très intéressant, & qui a beaucoup influé sur la Réformation.

G. Venetus, de l'Ordre des Franciscains, eut de l'esprit jusqu'au prodige; mais l'envie démesurée qu'il eut d'appliquer la Philosophie Alexandrino-Cabbalistique à l'Ecriture Sainte & d'en former une doctrine Syncrétique, le jetta dans les écarts les plus outrés du fatanisme. Il en fut sévérement repris par le *P. Mersenne*.

H. C. Agrippa de Nettesheim, natif de *Cologne*,

ne, eut beaucoup de travers dans l'esprit, & de disgraces dans la vie. Après avoir fait quantité de voyages, exercé diverses professions, & occupé des postes, où il fit preuve tantôt de courage, & tantôt de savoir, s'étant distingué dans les combats, dans les négociations, & dans les Chaires, il s'attacha sur-tout à la Philosophie dont nous parlons ici. Il pénétra parfaitement les mystères de la Secte Alexandrine, & auroit sans doute joui de toute sa réputation, s'il n'avoit excité contre lui la haine & les persécutions des Moines par les satyres piquantes qu'il fit de leur ignorance. Il fut réduit à la pauvreté, & endura plusieurs sortes de maux: l'indignation des Princes ayant été excitée contre lui par ses adversaires, il fut traîné en prison, & mourut à la fin à *Grenoble* en 1535. Le génie d'*Agrippa* fut précoce, & très étendu; avec cela tout à fait subtil, & orné par la plus vaste lecture. Il étoit courageux, patient, ennemi de l'hypocrisie; mais ces grandes qualités étoient obscurcies par des défauts plus grands encore. Le cœur de ce Savant étoit mauvais, rempli de vanité & de desirs de vengeance. Il aimoit à en imposer; flottant entre le Scepticisme & le Fanatisme, il fut l'inconstance même, & en voulant être l'artisan de sa fortune, il se précipita dans toutes les disgraces qu'il eut à essuyer. C'est pourtant à tort qu'on l'accusa de Magie. Il fit sem-

ſemblant d'expliquer cette prétendue Science dans ſa Philoſophie occulte; mais il eſt conſtant qu'il s'en moquoit, comme on le voit dans celui de tous ſes Ouvrages qui eſt le plus connu, ſavoir ſon Traité *de la vanité des Sciences.*

Fr. Patricius rejetta les rêveries des Juifs, & s'en tint aux ſeuls Grecs. Né à *Clyſſa*, en Illyrie, il mena pendant longtems une vie aſſez agitée juſqu'à ce que fixé au College de *Ferrare*, il y enſeigna de vive voix & par ſes Ecrits, la Philoſophie Platonicienne ſuivant le ſyſtème Alexandrin. Il acquit de la réputation, & ſe diſtingua par la vigueur avec laquelle il combattit le Syncrétiſme des doctrines de *Platon* & d'*Ariſtote*. Il étoit ennemi juré de ce dernier, dont il examina la vie en critique. Il eut deſſein de bâtir un nouveau ſyſtème. Il mourut à Rome l'an 1598.

Thomas Gate ſe jetta dans le Platoniſme par haine pour la Philoſophie de *Deſcartes*. Il publia une Philoſophie générale, dans laquelle il ajouta modeſtement aux dogmes de *Platon* ce qui lui parut néceſſaire pour un ſyſtème complet. C'étoit un homme d'une lecture immenſe, mais qui n'avoit pas à beaucoup près autant de jugement que d'érudition.

Rad. Cudworth, Profeſſeur de *Cambridge*, eut pour but principal de combattre les Athées & les autres Ennemis de la Religion, pour cet effet il crut devoir puiſer ſes argumens dans le Platoniſme,

me, & il étudia cette Philofophie à fond, comme on le voit dans l'important Ouvrage qu'il a publié fous le tire de *fyftème intellectuel.*

Henri Morus, Théologien de *Cambridge*, après avoir tâté de diverfes Sectes, s'attacha étroitement au Platonifme, auquel il affocia les dogmes Pythagorico-Cabbaliftiques, dans la perfuafion qu'ils contenoient la vraye fageffe des anciens Hébreux. D'après ces principes, il fit une nouvelle Métaphyfique.

Parlons encore de quelques tentatives, deftinées à renouveller des Sectes moins confidérables.

De la Secte de Parmenide.

Fr. Telefio, de *Cofenza*, en fut le reftaurateur. Après avoir bien fait fes humanités, il alla étudier la Philofophie à *Padoue*, & s'appliqua en même tems aux Mathématiques, à l'aide defquelles il s'efforça de repandre du jour fur la Philofophie naturelle. Dégoûté des termes vuides de fens dont la Philofophie d'*Ariftote* fourmille, il voulut fe frayer une nouvelle route, & foumit fes idées à l'examen des Savans qui fe trouvoient alors à *Rome*. Il refufa le fiège Epifcopal de *Cofenza* qui lui fut offert; aimant mieux prendre une femme, & paffer fa vie à l'étude. Devenu veuf, fon application à la Philofophie redoubla; & s'étant entiérement livré

à

à l'examen de celle d'Ariftote, il compofa un Ouvrage dans lequel il fe propofoit de la détruire. Ayant été appellé à *Naples* pour enfeigner la Philofophie, il y fonda une Académie, qui fut nommée *Telefienne*, ou auffi *Confentine*. Il mourut en 1588.

Sa Philofophie étoit en partie élenetique, en partie didactique; c'eft-à.dire qu'il s'occupoit à détruire & à édifier. Il pofoit avec *Parmenide* pour principes le froid & le chaud, auxquels il ajoutoit la matiere, dans un état purement paffif, & foumife à l'action des principes fufdits, qui fe repouffoient & fe chaffoient perpétuellement l'un l'autre; & c'eft par le moyen de leurs divers degrés, ou rapports, qu'il prétendoit expliquer tous les phénoménes. Il avoit encore quelques principes particuliers, par exemple, que la Terre eft froide, que le Ciel eft lumineux, que les Plantes ont une ame, &c.

De la Secte Jonique.

Cl. Berigard, François, fe déclara pour elle. Après avoir étudié en Philofophie & en Médecine à *Paris* & à *Aix*, il fut d'abord Sécrétaire de l'Epoufe du Grand Duc de Tofcane, enfuite Profeffeur à *Pife*, & à la fin à *Padoue*. Il avoit beaucoup de feu dans l'efprit, & une très grande lecture tant des Auteurs anciens que des modernes.

nes. C'étoit avec cela un homme rusé & dissimulé, qui découvroit rarement ses véritables sentimens. On lui a pourtant fait tort en le rangeant dans la classe des Péripatéticiens Athées. Il est vrai qu'il avoit expliqué & enseigné à *Pise* toute la Physiologie d'*Aristote* d'une maniere qui en rendoit, pour ainsi dire, l'impiété palpable; mais il lui opposa le systême Jonique, & en particulier la doctrine d'*Anaxagore*, faisant voir que les erreurs en sont beaucoup moins capitales, & qu'il y a moins de risque à admettre le Dieu d'*Anaxagore*, que le premier moteur d'*Aristote*. C'est pour mettre ce parallèle dans tout son jour qu'il traita la Philosophie Jonique avec un grand apparat d'érudition; mais il cachoit un penchant au Scepticisme, qui étoit au fond le seul principe auquel il fut attaché.

De la Secte Stoïcienne.

Juste Lipse entreprit de la faire revivre. Il a fait une grande figure parmi les Savans & les Beaux Esprits du XVII. siècle. Né dans les Païs Bas, il fit ses humanités à *Cologne*, & s'attacha beaucoup aux Ouvrages de *Ciceron*, dans le dessein d'en imiter l'éloquence; qu'il abandonna pourtant dans la suite, pour la diction forte & serrée de *Tacite* & de *Seneque*. S'étant tourné du côté de la Philosophie, il conçut autant de dégoût

goût pour les vetilles de la doctrine Scholastique; que d'admiration pour les préceptes d'*Epictete*, & pour les maximes de *Seneque* & de *Tacite*. Il étudia aussi la Critique & les Antiquités, sur lesquelles il publia dès sa premiere jeunesse des Ouvrages qui lui firent honneur. Il fit le voyage d'Italie pour augmenter le trésor de son érudition. Les troubles de la guerre le conduisirent à *Vienne*; & après avoir fait quelque séjour dans cette Ville, il accepta une profession publique à *Jena*, mais il y renonça bien-tôt, & alla prendre à *Cologne* une femme dont la mauvaise humeur répandit beaucoup d'amertume sur sa vie. Reçu Docteur en Droit à *Louvain*, il fut appellé à *Lyon* pour enseigner les belles-lettres, s'y rendit, & se mit de la Communion Réformée, qu'il quitta bientôt après, aussi bien que la Ville de Lyon, pour s'aller jetter à Cologne entre les bras des Jésuites, qui le recommanderent au Roi d'Espagne, & lui firent obtenir une Chaire à Louvain, avec de Gros appointemens. On ne sauroit refuser à *Juste Lipse* beaucoup d'esprit & de savoir; mais son stile est trop affecté, & si coupé qu'il ressemble à une suite d'éclairs. Avec cela son caractère étoit fort inconstant; & il avoit un grand penchant à la superstition. Outre ce qu'il a écrit sur les matieres de Jurisprudence & de Politique, il s'est proposé de rétablir toute la doctrine Stoïcienne, tant à l'égard de la Physique

ſique que de la Morale; & ſes Ouvrages ſur ce ſujet ſont remplis d'érudition. Il n'eſt pourtant pas également heureux partout. Il n'a point ſaiſi le véritable ſens des axiomes du Stoïciſme; & ſe laiſſant éblouïr par les grands mots que cette Secte prodigue, il n'a pas eu la circonſpection néceſſaire pour découvrir & éviter le venin qu'ils recelent. Ainſi prévenu, il a propoſé comme des doctrines ſaines, pieuſes & conformes au Chriſtianiſme les choſes les plus dangéreuſes & les plus diamétralement oppoſées à la Religion. En Politique il voulut ſe montrer éclectique; mais ce qu'il écrivit en faveur de l'intolérance lui attira de fortes réfutations & de vives cenſures. Il démentit les principes de conſtance empruntés du Stoïciſme qu'il étala dans ſes Ecrits, par l'inconſtance qui régna dans toutes ſes démarches ſur-tout en fait de Religion.

G. Scioppius & *Th. Gataker* peuvent être regardés comme des diſciples de *Juſte-Lipſe.*

De la Secte de Democrite & d'Epicure.

Ce n'eſt preſque pas la peine de nommer un Profeſſeur d'Italie nommé *Magenus*, qui fit un Ouvrage ſur la vie & les écrits de *Démocrite*, dans lequel il ſe propoſa de rétablir dans la Phyſique la doctrine des Atomes ſuivant les principes de

Démocrite. Ce fut une entreprise manquée, & qui ne produisit aucun effet.

On auroit tort d'en dire autant des Ecrits de *Pierre Gassendi* Chanoine de *Digne*, un des plus estimables Philosophes de son temps. Après avoir été Péripatéticien, il embrassa la doctrine d'*Epicure.* Il fut Professeur de Mathématique à *Paris.* C'étoit un Savant du premier ordre tant par la force du génie que par l'étendue des connoissances: & ce qui lui fait encore plus d'honneur, il avoit le cœur excellent, & sa conduite étoit irréprochable. Il avoit lû soigneusement tous les Anciens, mais sur-tout les Philosophes & les Mathématiciens. Il n'eut garde d'adopter l'Epicuréisme dans toute son étendue; il avoit trop de sagacité pour n'en pas découvrir les absurdités & les impiétés; mais il crut que les principes de la Physique Epicurienne pouvoient être adaptés à la saine Philosophie, sans porter préjudice à la Religion. Il bâtit donc un édifice dont les atomes furent la base, & dans lequel il donna des explications si satisfaisantes, ou du moins si spécieuses, des principaux phénomenes, que plusieurs Philosophes goûterent cette doctrine, & la préférerent au Cartésianisme. Il y eut donc une Secte de *Gassendistes*, qui tint un rang honorable parmi les autres, & dans laquelle se distinguerent *Bernier*, *Neuré*, *Charleton*, &c. qui, sous les auspices de leur Maître, réformerent

& étendirent l'Atomiſme avec un ſuccès favorable.

De la Secte des Sceptiques modernes.

Il étoit impoſſible que des eſprits doués d'une certaine force, & jaloux ſur-tout de la liberté de penſer, ne conçuſſent du mépris pour toutes ces Sectes dans leſquelles on débitoit avec tant de confiance un ſi grand nombre de choſes hazardées. Mais la difficulté conſiſtoit à tenir un juſte milieu, & à ne pas ſe jetter, avec une précipitation auſſi condamnable que celle des Dogmatiques, dans l'extrêmité oppoſée du doute univerſel. Au lieu de chercher dans la voye éclèctique les ſeules reſſources propres à conduire à la vérité, on ſe défia mal à propos des forces de l'eſprit humain, comme ſi elles étoient entiérement inſuffiſantes dans la recherche du vrai. Un préjugé plus dangereux que ceux qu'on vouloit détruire, rendit tout ſuſpect : & de là nâquit le nouveau Scepticiſme, fort différent de l'ancien, & beaucoup plus dangereux que lui, par la liaiſon dans laquelle on le mit avec le fanatiſme. Voici comment. Pour remédier à cette prétendue impuiſſance de la Raiſon humaine, on imagina une vertu divine, qui rempliſſoit l'ame, & l'illuminant de ſes rayons céléſtes, la conduiſoit

à la connoissance de la Vérité. Cette doctrine reçut le nom de *Philosophie.* Parmi ceux qui la professerent, il y eut un grand nombre de Syncrétistes, qui en revinrent au projet chimérique de l'union de toutes les Sectes.

On feroit tort aux Sceptiques modernes, si l'on prétendoit qu'ils se sont tous également proposés le détestable but de passer l'éponge sur toutes les Vérités, & en les détruisant d'entraîner la Religion dans leur ruïne. Il y en a eu dont les vuës étoient plus pures, & les intentions plus droites. Les uns avoient seulement dessein de réprimer l'orgueil de l'esprit humain, & de confondre l'audace de ces Docteurs qui veulent faire passer les assertions les plus gratuites pour autant de propositions incontestables. D'autres étoient dans l'idée, qu'il n'y a point de moyen plus efficace pour la conversion des Hérétiques, que de les convaincre de la foiblesse de la Raison & de leur en interdire l'usage; ce qui les engagea à mettre le Scepticisme en œuvre pour faire valoir l'autorité de l'Eglise, & inculquer la nécessité de la foi & de la Religion. Mais il n'est que trop manifeste que la meilleure & la plus considérable partie des Sceptiques ne chercha dans l'établissement de cette doctrine qu'une ressource en faveur de l'impiété, un instrument propre à détruire la Révélation. Il y en eut aussi qui

qui confondirent la foiblesse de leur propre esprit avec celle de l'esprit humain en général. En un mot les vrais Sceptiques, qui ne doutent que par modestie, & qui ne demandent qu'à s'éclairer, furent très rares.

Tous les sophismes grossiers, toutes les subtilités puériles des anciens Pyrrhoniens furent mis à l'écart par les restaurateurs modernes de cette Secte, qui comprirent bien que les tems étoient changés, & qu'ils n'acquerroient aucun prosélyte par de semblables voyes. Ils s'y prirent avec beaucoup plus d'adresse, commençant par faire sentir les bornes étroites de l'esprit humain, & exagérant ensuite les difficultés qui accompagnent la recherche de la Vérité, d'une façon qui les menoit à conclure que cette recherche étoit infructueuse. Pour mieux dérober leur véritable but, ils firent semblant de s'en rapporter à l'autorité de la foi, & de se soumettre aux décisions de l'Eglise; mais dans le même tems ils proposerent une infinité de doutes qui tendoient à ébranler la foi, & à invalider les decrets Ecclésiastiques. Leur grande occupation étoit de mettre la Raison aux prises avec la Révélation, afin que détruisant l'une par l'autre, il ne restât plus à l'homme aucun guide, aucun soutien. On ne sçauroit cependant disconvenir que les objections des Sceptiques n'ayent mis un frein à la licence dogmatique, & n'ayent engagé ceux qui auroient

avancé certaines chofes trop à la legere à fe tenir fur leurs gardes, & à prendre des précautions contre les juftes reproches de ces Adverfaires.

François Sanchez, Portugais, profeffa la Philofophie & la Médecine à *Touloufe*, & mourut en 1632. Sentant bien que la Philofophie qu'il étoit obligé d'enfeigner, formilloit d'abfurdités & de contradictions, il ne put s'empêcher de l'attaquer par un petit Ouvrage fur la Science, où il fe propofa de faire voir que nous ne favons rien.

Jérôme Hyrnbacin, Abbé d'un Monaftère de l'Ordre de Prémontré à *Prague*, fit auffi un Traité, qu'il intitula *de typho humani generis*, où, en voulant attaquer la fauffe vanité philofophique, il attaqua la Raifon même, & refufa à l'Entendement toute capacité de connoître le vrai.

Michel de Montaigne eft un des Ecrivains les plus ingénieux, les plus féduifans, & par là même les plus dangereux en fait de Pyrrhonifme. Ses *Effais* font un Ouvrage immortel.

François la Motte le Vayer, Précepteur du Duc d'Anjou, mourut en 1686. Ses Ouvrages font en grand nombre, & affez connus. Il avoit une lecture prodigieufe, il écrivoit bien pour fon temps. Mais, dans fes Dialogues Sceptiques, il a tourné les armes du Scepticifme contre la Religion, en feignant néanmoins de

vou-

vouloir relever l'autorité de l'Eglise.

Pierre Daniel Huet de *Caen*, Evêque d'*Avranches*, a été un des plus savans hommes du siècle passé. Il possédoit à fond les Langnes Latines, Grecques, Hébraïques, & toute la Philosophie, sur-tout celle des Anciens. Il fut ennemi déclaré du Cartésianisme. Après avoir écrit la *Démonstration Evangélique*, il commença à répandre les semences du doute dans ses *Quæstiones Alnetanæ*; & à la fin de sa carriere, il se déclara entiérement pour les principes de *Sextus Empiricus*, dans son petit Ouvrage *sur la foiblesse de l'Esprit-humain.* Il mourut en 1719.

Pierre Bayle, né au *Carlat*, dans le Comté de *Foix*, est ordinairement regardé comme un des plus grands Génies qui ayent jamais existé; mais il n'en est que plus condamnable pour avoir fait de ce génie le plus dangereux de tous les abus. Il fut d'abord Professeur à *Sedan*, & ensuite, après la révocation de l'Edit de *Nantes*, il fut pourvu d'une Chaire d'Histoire & de Philosophie à *Rotterdam.* Ses disputes avec M. *Jurieu* l'ayant fait priver de ce poste, il vécut comme simple particulier jusqu'à sa mort arrivée en 1706. On ne sçauroit sans injustice lui refuser les éloges que méritent sa pénétration, son sçavoir, sa maniere aisée d'écrire, & le nombre de choses curieuses & intéressantes qu'il a répanduës dans le grand nombre d'Ouvrages qu'il a publiés.

Son *Dictionnaire* eſt le principal; mais c'eſt en même tems celui où le Pyrrhoniſme eſt établi de la maniere la plus ſpécieuſe, & la plus propre à ſéduire les Lecteurs qui manquent de principes. Jamais aucun Livre n'a plus gâté d'eſprits que celui-là: & ce qui eſt encore plus déplorable, le venin qu'il répand dans l'eſprit, ne manque guères de paſſer au cœur. C'eſt donc en vain qu'on s'épuiſe en louanges, lorſqu'il eſt queſtion de *Bayle* & de ſes Ouvrages. Plus il y a répandu d'agrément & de ſubtilités, plus il a fait de tort à ſon ſiècle & à la poſtérité. Après cela, il s'en faut bien que ſa Critique ſoit toujours exacte, & ſes raiſonnemens conformes à la ſaine Logique. Il n'a d'autre deſſein que d'établir également le pour & le contre, c'eſt-à-dire, de tout détruire. Il oppoſe ſur-tout ſans-ceſſe les vérités que la Raiſon nous fait connoître, à celles que nous tenons de la Révélation; & le respect apparent qu'il témoigne quelquefois pour celle-ci n'eſt qu'une ironie cruelle.

§. 2.

Des nouvelles Sectes qui furent introduites.

Nous en indiquerons trois; la Secte des *Philoſophes Moſaïques*, celle des *Théoſophes*, & une Secte *Syncrétiſtique*, qui ſe propoſoit de concilier les autres.

De la Secte Mosaïque.

La Philosophie de cette Secte eut pour but de mettre la Raison & la Révélation d'accord, principalement par rapport au récit que Moïse nous a laissé de l'origine du Monde, & de déduire ensuite delà l'explication des phénomènes de la Nature. C'étoit une idée chimérique. Les Livres Sacrés n'ont point été destinés à nous enseigner la Physique: toutes les instructions qu'ils renferment, tendent uniquement à tirer l'homme des misères du péché, & à le conduire au bonheur éternel. Les Philosophes Mosaïques n'ont donc fait en général autre chose qu'attribuer les rêveries de leur imagination à l'Esprit divin, sans qu'il en résulte rien qui puisse contribuer à étendre & à perfectionner les connoissances Philosophiques.

Le nom de *Mosaïque* fut donc donné à cette Secte, parce que d'habiles gens crurent trouver dans la Cosmogonie de Moïse des principes propres à l'explication des choses naturelles. On donna aussi à cette espece de Philosophie le surnom de *Chrétienne*. On peut compter au nombre de ces Philosophes, non seulement ceux qui ont eu dessein d'expliquer la Physique de *Moïse* par les principes mêmes de cet Auteur sacré, comme *Edmund Dickinson*, dans sa *Physique ancienne & nouvelle*, & *Thomas Burnet*, Professeur

de *Cambridge*, fort supérieur à *Dickinson*, & par le savoir, & par l'élégance, qui a laissé dans sa *nouvelle Théorie de la Terre* un monument de la beauté de son génie, & de l'étendue de son érudition; mais encore ceux qui ont inventé des principes particuliers, dans le dessein de les accommoder au récit de la Génese, comme *Jean Amos Comenius*, personnage dont la vie a été singuliere, & *Jean Bayer*, Ministre Hongrois. Ceux-ci admettoient trois principes, la matiere, l'esprit & la lumiere.

De la Secte Théosophique.

Théophraste Paracelse, originaire de Suisse, en fut l'Auteur. Après avoir fait de grands voyages en Asie, en Afrique, & en Amérique, s'étant initié aux mystères de la Chymie, il occupa une Chaire de Professeur à *Bâle*; mais il la quitta bientôt; & se vantant de posseder de rares secrets, il courut le monde pour offrir à ceux qui vouloient s'en fier à lui la Médecine universelle, qu'il faisoit consister dans le *Laudanum* & dans l'*Azoth*. Après avoir longtems erré, il mourut en 1541. Il avoit assurément un génie peu commun, & une grande expérience: aussi eut il beaucoup de réputation, mais elle fut souillée par bien des écarts, & même par de grands vices. Il a vu bien des choses en Chymie, sur les-

lesquelles il a fait ouvrir les yeux aux autres. Sa vanité étoit insupportable ; c'étoit tout ensemble un grand imposteur & un vrai fanatique. Ses disciples, *Dornæus Toxites*, *Crollius*, &c. n'ont guères mieux valu que lui, & leurs Ecrits sont très desagréables par l'obscurité & les autres défauts de leur stile.

C'est à *Paracelse* que nous rapportons l'origine du Systême Théosophique. Il prétendit que Dieu enseignoit la Philosophie à l'homme par une lumiere intérieure, qui étoit imprimée à toutes les choses sublunaires. Il croyoit que tous les élémens ont leurs habitans; qu'il y a trois principes des choses, le sel, le souffre & la liqueur, que l'esprit vient des Astres, &ç.

Robert Fludds, Docteur en Médecine à *Londres*, eut un tour d'esprit très singulier. Il ne parloit que de mystères, de cabbale & de magie, prétendant ne rien ignorer de tout ce que ces Sciences anciennes & modernes ont de plus secret. Il posa deux principes, le *septentrional* d'où procede la condensation, & l'*austral* qui produit la raréfaction. Il admettoit des Intelligences innombrables.

Jaques Boehm, surnommé le Philosophe d'Allemagne, étoit un Cordonnier de *Goerlitz*. Il eut des extases qui le jetterent dans le Systême Théosophique. C'étoit un franc enthousiaste; le desordre regne dans ses Ecrits; toute sa doctrine a

pour bafe l'illumination immédiate. Il y a pourtant une force d'imagination extraordinaire dans fes Ouvrages. Dieu eft, felon lui, l'effence des effences, & tout vient de lui. Les générations des chofes font éternelles, & fe font par des efpéces de jailliffement, &c. On a attribué à *Boehm* bien des Ecrits qui ne font pas de lui. Il mourut en 1624.

Jean Baptifte van Helmont, de *Bruxelles*, fut un Médecin & un Chymifte très célébre. Il a beaucoup employé l'action du feu, par le moyen de laquelle on prétend qu'il a effectué des chofes merveilleufes. C'étoit inconteftablement un grand génie, & un homme d'un profond favoir, fur-tout en Chymie. Mais l'envie de fe fingularifer & de fe diftinguer lui faifoit chercher des routes extraordinaires, & il afpiroit à la gloire d'être l'Inventeur d'un nouveau Syftème qui réunit la Philofophie, la Théofophie & la Médecine. Il étoit ennemi implacable de la Philofophie d'*Ariftote*. Il avoit imaginé un premier principe qui conftitue l'effence de toutes chofes, auquel il donnoit le nom d'*Archée*, & dans lequel exiftoient deux principes fubordonnés, l'*air vital*, & l'*image feminale*. L'année 1644 fut la derniere de fa vie.

Pierre Poiret, de *Metz*, avoit d'abord embraffé l'Etat Eccléfiaftique; mais il y renonça, & fe retira à *Rheinburg*, où il s'attacha d'abord au

Car-

Cartésianisme, après quoi il se jetta dans le fanatisme de la Demoiselle de *Bourignon*. Ses Ouvrages roulent sur la Théologie Mystique. Dans ceux qu'il a intitulés *de la triple érudition*, & *des pensées raisonnables*, il dérive la vraye sagesse de la lumiere intérieure de Dieu.

Joignons à tous ces Théosophes la Confrairie de la *Rose-Croix*, qui passa dans le XVII. siècle pour une Société Théosophique, mais qui n'a jamais existé que dans l'imagination échauffée de quelques gens de lettres, ou plutôt qui fut une fiction par laquelle trois Savans plus judicieux que les autres se moquerent de ceux qui donnoient dans ces chimères. On prétendit que cette Confrairie possédoit des secrets merveilleux de Chymie & de Médecine.

En général le systême Théosophique ne peut être regardé comme appartenant à la Philosophie, dès qu'il n'admet d'autre principe de connoissance qu'une lumiere, ou illumination intérieure, par laquelle la Raison est dépouillée de toutes ses droits, & privé de toutes ses fonctions.

Du Systême des Syncrétistes.

C'est un mal bien ancien dans la Philosophie que le Syncrétisme; & c'en est aussi une des plus dangereuses pestes, rien n'étant plus propre à répandre partout l'obscurité & la confusion que l'en-

l'envie de rapprocher des idées qui sont réellement en Contradiction les unes avec les autres.

Il y eut des Conciliateurs qui se proposerent l'union de l'Ecriture Sainte avec les dogmes des différentes Sectes Philosophiques. On peut mettre à leur tête *Guillaume Postel*, personnage bizarre, ou plutôt extravagant, quoique d'un très grand savoir. *Huet*, *Pansa*, *Steuchus Eugubinus*, *Pfannerus*, & quelques autres ont travaillé à la même conciliation.

Quelques tentatives eurent pour objet la conciliation de diverses opinions particulieres, par exemple, de *Paracelse* avec *Galien* & *Aristote*, à laquelle travaillerent *J. A. Wimpinæus* & *Daniel Sennert*; des Anciens avec les Modernes, qui occupa *Jean Baptiste Driffamel*; des Platoniciens & des Péripatéticiens, sur laquelle roulerent les Ecrits de *Scalichius*, de *Cantperius*, & de *Fox*, des Ramistes & de ceux qu'on nommoit *Philippico-Aristotéliciens*, qui fut tentée par *Keckermann*; & enfin celle de la Philosophie éclectique moderne avec l'ancienne, qui fut poussée aussi loin qu'elle peut aller par un très savant Professeur d'*Altdorft*, nommé *Christian Sturm*.

Il ne faut pas omettre quelques Docteurs qui proposerent la rejection entiere de toute Philosophie. Tel fut *Daniel Hoffmann*, Professeur en Théologie, qui soutint que la lumiere naturelle est en opposition avec Dieu, que la Philosophie

est

eſt ennemie de la Théologie, que c'eſt l'ouvrage de la chair, &c. La controverſe s'échauffa, & fut pouſſée ſi loin que *Hoffman* perdit ſa place. Le Juriſconſulte *Wendenhagen* prit ſa défenſe, & la Cour de *Brunswick* eut beaucoup de peine à aſſoupir cette querelle, que *Wenceſlaus Schilling* renouvella encore depuis avec beaucoup de chaleur.

CHAPITRE II.

De la Philoſophie Eclectique.

Commençons par diſtinguer cette Philoſophie Eclectique moderne, la ſeule digne de ce nom, d'avec l'ancienne qui n'aboutiſſoit qu'à ce *Syncrétiſme* dont nous avons tant de fois parlé avec le mépris qu'il mérite. Les nouveaux Philoſophes, dégoûtés du fatras de la Secte Alexandrine qui avoit eu la vogue ſi longtems, & à tant de repriſes, comprirent que, pour cultiver la Philoſophie avec ſuccès, il faloit avant toute choſes ſe dépouiller de tout préjugé & de tout eſprit de parti, pour conſulter tranquillement la Raiſon, comme le ſeul guide auquel on puiſſe recourir dans ces matieres. Ils travaillerent à déduire des notions que cette Raiſon nous fournit des principes clairs & certains, propres à conduire à des concluſions auſſi évidentes. En ſuivant cet-

cette voye, on ne reconnut pour vrayes aucunes des opinions des anciens Philosophes qu'autant qu'elles purent subir la pierre de touche de l'examen, & satisfaire à la rigueur des démonstrations. Cette maniere de philosopher, que les Auteurs des anciennes Sectes avoient entrevue, mais que l'orgueil ou la paresse leur avoient fait rejetter, s'introduisit au XVII. siècle; mais elle ne fut conduite à sa perfection qu'après bien des efforts, vû les profondes racines qu'avoient jetté les Sectes dominantes. A la fin le concours de divers grands Hommes, que la Providence fit naître à peu de distance l'un de l'autre, donna aux études philosophiques la netteté & la solidité que nous y admirons aujourd'hui. De ces grands hommes les uns embrasserent toutes les parties de la Philosophie, tandis que d'autres s'attacherent seulement à quelcune en particulier.

§. I.

De ceux qui travaillerent à perfectionner toutes les parties de la Philosophie.

Le mérite & les services des Philosophes que nous allons passer en revue ne sont pas à beaucoup près égaux: & il y en a quelques-uns dont nous ne faisons mention qu'à cause de leur célébrité.

Jordanus Brunus.

Il étoit d'une extraction obscure, originaire de *Noles*, dans le Royaume de Naples. Il s'instruisit de bonne heure dans la Philosophie ancienne & dans les Mathématiques. Son génie naturellement élevé lui fit mépriser les préjugés regnans. Etant entré dans l'Ordre des Dominicains, il ne put s'accommoder des opinions reçues, & ayant quitté le Couvent aussi bien que sa Patrie en 1582. il séjourna successivement à *Geneve*, à *Lyon*, à *Toulouse*, & à *Paris*. Il fut pourvû d'une place de Docteur public dans cette derniere Ville, & y composa des Ecrits contre la Philosophie d'*Aristote*. Il abandonna de nouveau son poste, & passa en Allemagne, où il s'arrêta à *Wittemberg*, & y revint à la charge de toutes ses forces contre la doctrine Péripatéticienne. Après avoir enseigné l'*Art Lullistique* pendant deux ans à *Wittemberg*, li alla à *Helmstaedt*, & à *Francfort*; de là dans la Grande Bretagne, d'où il passa en Italie, & débita d'une maniere fort hardie à *Padoue* quantité de paradoxes, attaquant en même tems la Cour de Rome. Cela fit qu'il fut arrêté en 1598 comme Apostat de son ordre, & envoyé à Rome. On l'y tint pendant deux ans en prison; après quoi il fut brûlé vif en 1600. C'étoit un Philosophe d'un esprit admirable; mais il aimoit trop à se sin-

ſingulariſer, & ne tenoit pas aſſez en bride la fougue de ſon imagination. L'inconſtance de ſon caractère & les travers de ſon humeur rendirent ſa vie malheureuſe & ſa fin tragique. Il avoit non ſeulement beaucoup de lecture & de ſavoir, mais encore un degré ſupérieur de pénétration, qui lui fit découvrir, ou du moins entrevoir pluſieurs vérités importantes, à la pleine conviction deſquelles on n'eſt arrivé que dans ces derniers temps. La grande admiration qu'il avoit pour la méthode Pythagoricienne, le rendoit obſcur, & par là même incapable de réformer la Philoſophie avec ſuccès. Il a laiſſé pluſieurs Ecrits qui ſont tous fort rares. Les principaux ont pour titre; *De infinito uno, monado, minimo*, & *Beſtia triumphans*.

Sa Philoſophie repoſoit ſur les principes de l'Atoniſme, mais il n'y attachoit pas le même ſens qu'*Epicure*. Sa doctrine étoit plutôt *ſemi-pythagoricienne*, & en général il ſe piquoit d'uſer de la liberté éclectique. Le grand nombre de nouveautés qu'il propoſa ſans ménagement l'expoſerent à l'accuſation d'Athéiſme, dont il fut la victime. Il écrivit en vers ſa Philoſophie, dont les principes ſont très obſcurs par eux-mêmes, & à l'égard deſquels il lui arrive ſouvent de varier; deſorte qu'on ne ſauroit déterminer avec certitude qu'elles ont été ſes vrayes opinions. Il ramena l'ancien ſyſtème des émanations en con-

for-

formité duquel il reconnoissoit une substance unique, avec cette différence qu'il ne l'admettoit pas formellement, mais radicalement; c'est-à-dire que, selon lui, il n'y a qu'une source de substance, de laquelle sortent les substances secondaires, ou physiques, qui sont les atomes; l'ame du monde, qui découle de la Divinité, étant le lien universel. Cela rend tous ses actes nécessaires. Il y a des émanations infinies, des mondes infinis & universels; un seul être immobile, éternel, infiniment émanant, qui est la matiere des choses. La nature unit tous les êtres (*).

Jerôme Cardan.

Il nâquit en 1501 à *Milan*, d'une famille honorable. Son enfance fut traversée par de cruelles maladies. Lorsqu'il fut en état de recevoir des instructions, son père lui donna les premieres, & l'envoya ensuite à l'Université pour étudier en Médecine. Il fut reçu Maître ès Arts à *Padoue*. S'étant ensuite établi à *Savone* pour y pratiquer son art, il y fit un mariage très malheureux à tous égards, & par le mauvais caractere de sa femme, & par les déréglemens des enfans qu'il en eut. Revenu dans sa Patrie, il y obtint une Chaire

(*) Voyez les *Entretiens sur divers sujets d'Histoire & de Littérature*, par *M. La Croze*.

Chaire de Professeur en Médecine avec de bons appointemens; mais, n'ayant pas sçu se maintenir dans ce poste, il fut aux prises avec la pauvreté, & essuya une très fâcheuse destinée. Il fut ensuite appellé en Ecosse pas *Edouard*; mais il n'y demeura guères, repassa à *Bologne*, & se rendit de là à Rome où il acheva sa vie l'an 1576. dans un véritable état de délire. Il y avoit en lui un mêlange singulier de sagesse & de folie. Son esprit étoit fort vaste, mais son orgueil étoit démesuré. Il y joignoit une grande avarice, & une inconstance prodigieuse. Il a tracé lui-même son caractère au naturel en écrivant sa propre vie. Les vanteries les plus incroyables ne lui coutoient rien. En un mot il n'y a que la folie qui puisse un peu le disculper; mais il ne laissoit pas d'être un des plus savans hommes de son siècle. Aussi, avec les connoissances qu'il possédoit, il auroit pu réussir dans le projet qu'il avoit conçu de réformer la Philosophie, s'il avoit eu plus de prudence & de fermeté. On trouve dans ses Traités *de la subtilité* & *de la variété* plusieurs choses nouvelles & dignes d'attention. Il prétendoit que la matiere premiere existe actuellement dans la même quantité où elle étoit à sa premiere origine. Il rejettoit le vuide, & posoit trois principes des choses, la matiere, la forme, & l'esprit. Les élémens, selon lui, étoient froids; ainsi le feu n'en étoit point un, ni la lumiere qui a de

la

la chaleur. Trois choses entrent dans la composition de tous les mixtes; la terre & l'eau, comme matieres, & une chaleur céleste, qui est le principe actif. Le Ciel, ne se repose nulle part, les Planetes ont du sentiment; l'homme n'est pas un animal, parce qu'il a reçu en partage une ame raisonnable; les dispositions des hommes sont produites & peuvent être prédites par les Astres, &c. *Jules César Scaliger* fut l'Antagoniste déclaré de *Cardan*, & attaqua vivement ses Ouvrages.

François Bacon.

Né en Angleterre en 1560. d'une famille distinguée, ses talens se déveloperent de bonne heure, & le firent connoître avantageusement de la Reine *Elizabeth*. Ayant conçu du dégoût pour la Philosophie Péripatiticienne pendant ses études à *Cambridge*, il forma le dessein de se frayer de nouvelles routes, & eut des succès, auxquels on peut attribuer en grande partie ceux de tous les Philosophes qui sont venus après lui. Pendant un séjour qu'il fit en France, il acquit de profondes connoissances dans les affaires civiles & politiques. De retour dans sa Patrie, il s'attacha au droit municipal, & commença par exercer la fonction d'Avocat, sans perdre un instant de vue son projet de réformer la Philosophie. Ayant publié son Ouvrage incomparable *sur l'accroisse-*

croiſſement des Sciences, cela le fit conſidérer à la Cour du Roi *Jaques* I. & il paſſa ſucceſſivement par les princiqales Charges de la Magiſtrature, juſuq'à ce qu'enfin il fut élevé au grade ſuprème de Chancelier qu'il obtint en 1619. Il fut auſſi créé Baron de *Verulam* & Vicomte de S. *Alban*. Ces dignités & un mariage très avantageux qu'il fit lui auroient procuré la ſituation la plus brillante, s'il n'avoit pas entièrement négligé le ſoin de ſes affaires oeconomiques. Il publia vers ce tems-là ſon *novum Organum*. Ayant été accuſé de malverſation, il fut caſſé & mis en priſon. Il en ſortit pourtant, & fut même rétabli dans ſes honneurs. Mais dégoûté du tumulte & des trahiſons des Cours, il prit le parti de la retraite, pour ſe livrer tout entier à l'étude. Il auroit joui dans cette ſituation du repos qu'il deſiroit, s'il n'avoit toujours eu la foibleſſe d'abandonner le ſoin de ſes affaires à des domeſtiques infideles, qui le ruinerent; deſorte qu'il acheva ſa vie, & mourut dans la pauvreté l'an 1626. Mais juſqu'à la fin de ſes jours il ne ceſſa d'augmenter le tréſor de ſes connoiſſances, & de compoſer des Ouvrages dignes de l'immortalité. Véritablement né pour diſſiper les ténébres dans leſquelles les Sciences étoient alors plongées, il eut le plus haut degré de pénétration, & s'en ſervit avec la plus parfaite ſagacité, pour découvrir & détruire tous les obſtacles qui arrêtoient

les

les progrès de l'esprit humain, & sur-tout pour bien saisir cette liaison, ou subordination, naturelle & intime de toutes les connoissances humaines, d'où résulte la vraye *Encyclopédie*, dont il est l'Inventeur, comme l'ont reconnu les Savans modernes qui ont travaillé d'après son plan. On peut aussi dire que *Bacon* est le père de la bonne Philosophie éclectique par les ouvertures & les facilités que ses Ouvrages ont procuré à ceux qui ont voulu en profiter. Ils ne sont pourtant pas entiérement exempts de défauts : quantité de termes nouveaux qu'il employe, y répandent de l'obscurité; & leur trop de précision est un principe de sécheresse. Mais ces tâches legères disparoissent quand on jette la vue sur-tout ce qu'ils renferment d'important & d'utile. Ce grand Génie a fait une multitude immense d'Observations, qui frappent aujourd'hui d'étonnement ceux qui les comparent avec le tems où il vivoit, il a remonté à la source de presque tous les préjugés, il a approfondi les principaux mysteres de la Philosophie naturelle; il a même tourné ses vues du côté de la Morale, fixant avec beaucoup de justesse les caracteres des vertus & des vices, arrachant à l'hypocrisie le masque dont elle se couvre, assignant aux tempéramens le degré d'efficace qui leur convient, & ramenant soigneusement tout à la pratique. C'est dommage qu'il en coûte un peu de peine pour le lire vû les raisons qui ont

déjà

déjà été indiquées, mais on en eſt bien dédommagé par les fruits excellens qu'on retire de cette lecture. Le nom de *Bacon* durera autant que les Sciences*?

Thomas Campanella.

La Calabre fut ſa Patrie, & il y nâquit en 1588. Il ſe diſtingua de bonne heure par ſon génie & par ſon ſavoir; & étant entré dans le Couvent des Dominicains à *Coſenza*, il fut regardé comme un des plus grands ſujets que l'Ordre eut jamais poſſédés. Rebuté par les épines de la doctrine Scholaſtique, il entreprit de bâtir un nouveau ſyſtême à l'exemple de *Teleſio*. S'étant rendu à Naples, il y publia un Ouvrage intitulé *La Philoſophie démontrée par les ſens*, où il prit à tâche de réfuter *Ariſtote* & ſes partiſans. Cela lui attira des ennemis, dont il augmenta beaucoup le nombre, en voulant ſe mêler des matieres de Religion. L'érudition extraordinaire qu'il mit dans ſon livre *de ſenſu rerum*, le fit accuſer d'avoir un commerce illicite avec le malin eſprit; & le danger où le jetterent ces imputations, l'obligea de ceder à l'envie, & de quitter *Naples*. Il ſéjourna ſucceſſivement à *Bologne*, où il perdit ſes Livres par un vol, à *Padoue* où il voulut réta-

blir

(*) Voyez l'Ouvrage intitulé, *Analyſe de Bacon*.

blir la Philoſophie d'*Empédocle*, à *Rome* & de nouveau à *Naples*, où il s'érigea en Défenſeur de la Foi Catholique. Mais ayant été impliqué dans une conjuration contre le Roi d'Eſpagne, on lui fit ſouffrir les plus cruels tourmens, qui ne purent lui arracher la confeſſion d'aucun crime. Auſſi n'étoit-il coupable que de folles viſions & de quelques prédictions aſtrologiques, qui le conduiſirent à cet affreux précipice. Il croupit pendant vingt ſept ans dans une priſon, où il compoſa quelques Ouvrages. Il fut à la fin relâché, & envoyé à *Rome*, d'où il alla mourir à *Paris* en 1699. *Campanella* joignoit à un génie prodigieux l'imagination la plus ardente, & une lecture immenſe; mais il ne poſſédoit pas au même degré l'attention & le jugement. Entraîné par les plus frivoles fantaiſies, il donna dans toutes ſortes de chimères, & ſur-tout dans celles de l'Aſtrologie judiciaire. On peut dire néanmoins qu'il étoit véritablement grand dans ſes intervalles lumineux. Il avoit formé le vaſte projet de réformer toute la Philoſophie; mais de dix tomes qu'il deſtinoit à l'exécution de ſon entrepriſe, ſes adverſités ne lui permirent de publier que le premier & le quatrieme. On y trouve pluſieurs controverſes relatives à la Philoſophie d'*Ariſtote* & à celle de *Teléſio*. Il y eſt auſſi queſtion de divers changemens à faire dans la Dialectique par rapport à la maniere d'enſeigner & de diviſer: mais tout

cela ne consiste presque qu'en distinctions Scholastiques, qui n'ont aucune utilité. Dans la Physique, *Campanella* prit pour principal guide *Telésio*, rapportant la premiere source de nos connoissances au sentiment qu'il distingue en passé & présent, & y joignant l'anticipation qui naît du raisonnement. Il disoit que l'essence & l'existence des êtres sont la même chose, que le lieu est une substance incorporelle, & qu'au delà du monde il n'y a point de vuide. Il ajoutoit à la matiere deux causes actives, la chaleur & le froid, attribuant l'origine du Ciel à la premiere, & celle de la terre à la seconde. Il faisoit venir du Soleil tout le feu qui est dans le Monde, & regardoit le Soleil & la Terre comme deux élémens. Les deux principales dispositions de la matiere étoient, selon lui, la tenuité & la densité. La Terre n'a point de mouvement; mais les Poles en ont un de trépidation. C'est l'esprit qui forme les organes dans l'animal. L'homme est formé de trois substances, le corps, l'esprit, & l'ame intelligente. Le Monde entier est doué de sentiment, les choses sont composées de l'être & du néant; & outre cela il se trouve en elles des qualités primitives, telles que la puissance, la sagesse, l'amour, &c. (*)

Tho-

(*) Le docte *Cyprianus* a donné une très-bonne vie de *Campanella*.

Thomas Hobbes.

Il nâquit à *Malmesbury* en Angleterre, l'an 1588. & peut aussi être mis au nombre des génies précoces. Ayant été chargé d'accompagner un jeune Seigneur dans ses voyages, cela lui procura l'occasion de voir la France & l'Italie. De retour dans sa Patrie, il ne voulut pas perdre son tems à l'étude de la Philosophie Scholastique, mais il se livra à la Littérature Grecque & Latine, & s'étant fait connoître de *Bacon*, il lui rendit service dans la traduction de ses Ouvrages. Il avoit du talent pour ce travail, & traduisit aussi *Thucydide* en Anglois. Son aversion pour l'Ecole s'étant accrue de plus en plus, il embrassa la Philosophie Eclectique, & fit un voyage en Italie pour étudier les Mathématiques, qu'il se proposoit d'appliquer à la Philosophie. De là il fit encore un tour à *Paris*, où il forma des liaisons avec les plus célébres personnages qui s'y trouvoient alors. Il revint en Angleterre, & tourna ses vues du côté de la Philosophie civile ou politique, dans l'espérance d'y trouver un remède contre les maux funestes qui désoloient ce Royaume. Ayant donc médité sur les grandes matieres de la majesté & de la puissance des Souverains, il composa les Ouvrages intitulés *Du Citoyen*, & *le Leviathan*, où il se proposoit d'établir les prérogatives & les droits de l'autorité

Royale. Cela lui attira de la part de ceux qui soutenoient les intérêts du Peuple des persécutions qui l'obligerent en 1640 de repasser en France, où il contracta un nouveau degré d'intimité avec les Philosophes de *Paris*, & se fit tellement estimer qu'on le choisit pour Précepteur de *Charles*, Prince Royale, & depuis Roi d'Angleterre. Les nouvelles hypotheses qu'il proposa dans ses Ouvrages, le rendirent suspect aux Evêques; & ayant été soupçonné de favoriser le parti de *Cromwel*, la Famille Royale ne vouloit plus de ses services. Il revint donc en Angleterre; & les Comtes de *Devon* l'ayant reçu chez eux, il profita de cet asyle pour philosopher à son aise. Il composa donc un système de Philosophie purement éclectique, auquel il donna la forme employée par les Géometres dans leurs Ouvrages. Sa doctrine eut beaucoup d'adversaires, mais elle ne manqua pas de partisans. Dans un âge fort avancé il choisit pour séjour une campagne où il mourut en 1679. après avoir passé ses jours dans le célibat. Il s'écarta beaucoup dans sa Philosophie des notions de l'Ecole, auxquelles il en substitua de nouvelles, qui se trouvent exposées dans ses Elémens de Philosophie. Ce qui a fait le bruit dans son système, ce sont ses dogmes politiques. Voici l'abrégé de toute sa doctrine. Nos idées tirent toutes leur origine des sens, & les corps placés hors de nous sont la cause de nos sensa-

tions,

tions, les qualités ſenſibles ne conſiſtant que dans la diverſité des mouvemens de la matiere. Il n'y a aucune des actions humaines qui ſoit l'effet d'une diſpoſition naturelle, ou eſſentielle. Tout ce que nous pouvons imaginer eſt fini; ainſi le nom de Dieu ne répond à aucune des nos idées, c'eſt ſeulement un titre d'honneur donné à l'Etre que nous concevons au-deſſus de tous les autres. Nos réflexions les plus approfondies ne ſauroient franchir les bornes du fini & du lieu. Le vrai & le faux ne ſont que des expreſſions, dont nous ne pouvons conſtater la réalité. La Raiſon naît artificiellement en nous. Nous aimons ce que nous deſirons, & notre volonté n'eſt autre choſe que le dernier objet de notre appétit. L'acquiſition des objets deſirés produit le bonheur. Pour la Vertu, elle mérite des égards par ſon excellence; mais elle ne conſiſte que dans l'art de bien choiſir entre les divers objets de nos deſirs, lorſque nous les comparons entr'eux. La Puiſſance eſt l'aggrégat des moyens propres à acquérir les biens; & la plus grande puiſſance réſulte du plus grand aggrégat de ſemblables moyens, qui ſe trouvent dépendre d'une ſeule & même perſonne. Les agitations & les inquiétudes viennent de l'ignorance des cauſes; & la Religion eſt l'effet de la crainte qu'on a pour des Puiſſances inviſibles. L'égalité naturelle des hommes ſert de fondement à l'eſpérance

d'obtenir les objets de nos desirs, fut-ce au préjudice des autres: & de là vient l'acquisition du domaine par la force. L'état naturel de l'homme est un état de guerre, qui ne peut cesser que par la puissance coërcitive; il n'y a aucune propriété légitime, ni rien de juste, ou d'injuste naturellement. Le droit naturel n'est autre chose que la liberté d'user de sa puissance à son gré pour la conservation de sa nature. La liberté consiste dans l'absence des obstacles externes. Tous ont naturellement droit sur tout; mais les vrais intérêts de l'homme doivent le porter à rechercher la paix, & à établir des droits dont l'observation tend à la sûreté & à la tranquillité publique.

René Descartes.

Il nâquit en Touraine l'an 1596. Après avoir fait ses humanités avec rapidité au College de *la Fleche*, il s'appliqua aux Mathématiques. La Dialectique qu'on enseignoit alors lui ayant paru indigne de son attention, il se proposa d'employer la méthode des Géomètres pour arriver à la connoissance de la vérité. Le mépris de la Philosophie Scholastique lui donna pendant quelque tems du penchant pour le Scepticisme, & l'engagea à se jetter dans la Littérature. De savans hommes avec qui il forma des liaisons à *Paris*, le ramenerent

rent aux études Philosophiques ; & quoiqu'il prît dans ce tems-là le parti des armes, cela ne l'empêcha pas de faire de sa Tente un Cabinet où la Philosophie & les Mathématiques occupoient tous les momens que sa profession laissoit libres. Ce fut alors qu'il s'initia dans la doctrine des meilleurs Ouvrages de Philosophie qui existoient de son tems : il n'y eut que ceux des *Théosophes* à la lecture desquels il ne voulut pas s'appliquer. Après avoir fait quelques campagnes, il revint à *Paris*, occupé du projet d'un systême de Science universel. Ayant encore fait un voyage en Italie, il revint en France & se confina dans une retraite, d'où il ne sortoit presque point, entretenant seulement un commerce étroit avec la Congrégation de l'Oratoire. Mais ne s'y trouvant pas encore dans une liberté assez entiere de philosopher, & voulant mettre la derniere main au nouveau systême qu'il avoit entrepris, il alla en Hollande, & s'enfonça dans les recherches anatomiques, physiques, dioptriques, &c. Il publia ses Dissertations sur la méthode, qui lui firent honneur, & lui attirerent quelques partisans, entr'autres *Henri Regnier*, à *Devénter.* S'étant domicilié à *Egmond*, il y passa plusieurs années, toujours occupé à déveloper les principes de sa Philosophie, à réfuter ses adversaires, & à donner des éclaircissemens à ceux qui lui en demandoient. Quoiqu'il fut un très grand Philosophe, & qu'il mérite mê-

me le titre de Restaurateur de la Philosophie, la Géométrie étoit, à proprement parler, son fort, & le trop d'usage qu'il a voulu faire de ses notions, est la cause des principales erreurs de sa Physique. Cependant, comme sa doctrine joignoit au mérite de la nouveauté celui de la solidité à bien des égards, & qu'elle l'emportoit infiniment sur tout ce qui avoit été enseigné par les Philosophes précédens, plusieurs Savans la goûterent, & travaillerent à la répandre. Un des plus habiles & des plus zélés, fut *Henri Le Roy*, qui la professa publiquement dans l'Université d'*Utrecht*, d'où elle passa à *Leyde* & à *Amsterdam*, malgré tous les efforts de *Gisbert Voetius*, qui la combattit avec violence. A *Groningue* elle fut proscrite. En France les Peres de l'Oratoire favoriserent le Cartésianisme, & les Jésuites le traverserent. *Descartes* fit encore un voyage en France, & y vit *Gassendi*. Ces deux grands hommes convinrent d'une espece de conciliation entre les systèmes de leur Philosophie. Depuis longtems la Reine *Christine*, instruite par la renommée du rare génie de *Descartes*, souhaitoit de l'attirer à sa Cour; & elle y réussit à la fin. Ce Philosophe se rendit à *Stockholm*, & commençoit à enseigner sa doctrine à cette Princesse, lorsqu'il fut atteint d'une maladie mortelle, qui termina sa vie en 1650. Il sera toujours regardé comme un de ces hommes extraordinaires, aux-

quels

quels seuls le titre de Grand-Homme, si avili, à force d'être prodigué, convient véritablement. C'est lui qui a mis le premier les Philosophes dans la véritable route, en leur apprenant à penser par eux-mêmes & à secouër le joug de l'autorité. Mais la propre force de son génie l'a conduit au delà du but. Il a crû pouvoir tout soumettre au raisonnement & au calcul; il a bâti le Monde & l'Homme d'après des principes qui ne ressemblent point à ceux de la Nature. Il est à présumer qu'à bien des égards il s'est apperçu lui-même des paradoxes qu'il avançoit; mais il n'a pas voulu perdre le fruit de ses méditations. A la pénétration & à la force de l'esprit, il joignoit des qualités plus rares dans les Savans, de l'agrément, de la délicatesse, des principes d'honnêteté, de la grandeur d'ame, un caractère intrépide. C'est dans ses Lettres qu'on peut apprendre principalement à le connoître & à sentir tout ce qu'il vaut. S'il n'a pas été exempt de défauts, c'est qu'il étoit homme. Quant au détail des dogmes de sa Philosophie, nous ne pouvons en donner qu'une idée fort succinte. Elle a imposé son nom à une Secte; mais elle a souffert diverses altérations de la part de ceux qui l'ont enseignée. Ses premiers succès eurent lieu en Hollande, où divers Théologiens & Philosophes la soutinrent; les plus connus sont *Witticbius*, *Clauberge*, *Gousset*, *Reell*, *Ray*, *Becker*; mais quelques-uns d'entr'eux

tr'eux ayant voulu tirer du Cartésianisme une nouvelle méthode d'enseigner la Théologie, ils rencontrerent de violens Adversaires, qui exciterent contr'eux une véritable tempête. Les plus acharnés furent *Voetius*, que nous avons déjà nommé, *Des Marets*, *Mastricht*, *Spanheim*, & *Leidekker*, qui accuserent formellement les principes de *Descartes* d'impiété, & obtinrent divers decrets des Synodes contre ce systême. Les disputes du Coccéjanisme étant venues à la traverse, il en résulta de véritables tragédies dans les Universités des Provinces-Unies. L'autorité publique eut bien de la peine à réprimer ces troubles; & le Cartésianisme perdit beaucoup du crédit qu'il avoit d'abord acquis. Il eut beaucoup de peine à se faire connoître à *Leipzig*, & y fut à la fin entierement interdit. Dans les Païs-bas Espagnols *Antoine le Grand* l'enseigna publiquement. En Angleterre on n'y fit presque point d'attention, parce qu'on étoit tout occupé des hypotheses de *Hobbes*, de *Digby*, & de quelques autres modernes; sans compter qu'on crut y trouver des traces d'impiété. *Huet* & les Jésuites en France ne négligerent rien pour arrêter ses progrès; mais *Clerselier*, *Bossuet*, *Regis* & *Montmor* le soutinrent de toutes leurs forces: ce qui n'empêcha pas l'autorité Royale d'intervenir & de le condamner par un Edit. La même interdiction eut lieu en Italie.

En

En Logique *Descartes* n'a rien dit de neuf; mais il a beaucoup plus fait par le service essentiel qu'il a rendu en introduisant la méthode mathématique, & en la recommandant comme la seule propre à l'étude de la Philosophie. Il n'a pensé aux matieres de morale que vers la fin de sa vie; car son Traité *des Passions* appartient proprement à la Physique. Ses *Méditations* & ses *Principes de Philosophie* contiennent beaucoup de Métaphysique. Il mettoit à la tête de toutes les recherches Philosophiques le doute universel, comme une disposition nécessairement préalable où il faut être pour les commencer avec succès, & d'où l'on passe ensuite à ce premier principe de certitude: *Je pense; Donc je suis.* Il inféroit de là que la pensée nous est connue avant les objets corporels, & que nous en avons une connoissance beaucoup plus évidente. S'élevant ensuite aux autres idées, & aux notions communes, il en découvroit une qui renferme l'existence nécessaire: & c'étoit DIEU qui existe, parce que l'existence est un de ses attributs. Dieu seul est vrayement infini; il est incapable de se tromper, ni de tromper. Pour les autres êtres, il y en a de finis & d'indefinis. Toutes les choses dont nous avons des idées claires, sont vrayes. Il y a deux especes de pensées; les représentations de l'Entendement, & les actes de la volonté. L'imagination fournit les idées au premier; le desir pro-

duit les déterminations de l'autre. Il y a deux substances, celle qui pense, ou l'esprit, & celle qui est étendue, ou le corps. Les préjugés sont la source de presque toutes les erreurs. Reste la Physique de *Descartes* qu'il commençoit par dire que l'étendue se nomme autrement la matiere, ou le corps, & que ces idées sont originairement unies dans l'esprit humain. Il nioit l'existence des Atomes, ou particules indivisibles de leur nature, & disoit que le monde n'a point de limites. Il dérivoit toutes les variétés qu'on observe dans la matiere, du seul mouvement, dont Dieu est la cause unique, qui en a mis & en conserve dans l'Univers une quantité déterminée. Tout mouvement suit la ligne droite, & ne s'en détourne que quand il rencontre quelque objet résistant. Chaque être tend à demeurer dans l'état où il se trouve; & la force par laquelle il s'y conserve doit être estimée par la grandeur du corps & par la vitesse du mouvement. *Descartes* admit l'hypothese Astronomique de *Copernic* comme la plus simple. Il concevoit toute la matiere céleste comme un tourbillon, au centre duquel le Soleil est placé. Les corps célestes décrivent leurs révolutions autour de cet Astre; de-sorte que le grand Tourbillon renferme les moindres tourbillons des Planetes. Au commencement la matiere s'étant divisée, a tourné autour de divers centres; & c'est le mouvement qui a

pro-

produit les particules rondes, dont les intervalles sont remplis par d'autres particules branchues plus subtiles, afin que les mouvemens puissent s'exécuter plus aisément & plus promptement. Il y a trois élémens d'où résultent tous les changemens qui arrivent dans les corps, & par lesquels on peut expliquer les phénomenes de la nature.

Descartes profita beaucoup de la lecture des Anciens dans laquelle il étoit fort versé; mais il vit aussi quantité de choses qui n'avoient pas été apperçues, ou auxquelles il a donné un degré de lumiere beaucoup plus considérable: surtout la Philosophie & toutes les Sciences, lui seront à jamais redevables d'avoir ouvert une route simple & assurée pour arriver à la vérité. Mais il n'a pas sçu la suivre lui-même; il s'est égaré, & s'est jetté dans des hypothèses gratuites, dont la plûpart menent à des conséquences absurdes. Ainsi d'éclectique il redevint Sectaire, & a été en effet chef de Secte. Mais, quant aux accusations de Spinosisme & de Scepticisme, il est aisé de l'en justifier; ses intentions étoient droites, mais ce qui donne lieu à ces accusations, ce sont quelques doctrines qu'il a hazardées à la legère, & sans en prévoir toutes les conséquences. Une de ses plus célébres opinions, c'est le systême des causes occasionnelles, que ses Disciples ont étendu & perfectionné. Pour son opi-

nion sur l'ame des Bêtes, il n'en est pas l'inventeur, & il est difficile de croire qu'il l'ait adoptée sérieusement.

Godefroi Guillaume Leibnitz.

Il vint au monde à *Leipzig*, en 1646. Né pour les Sciences, & ce qui est infiniment plus rare, pour toutes les Sciences, il fit ses humanités avec autant de rapidité que de succès; d'où il passa à l'étude de la Philosophie ancienne, dans laquelle il eut pour guide un très-habile homme, *Jaques Thomasius.* Dans les mathématiques, il jouït du même avantage à *Jena*, sous le célébre *Weigelius*: & *Bose* lui ouvrit les sources de l'Histoire. Ces études publiques ne l'auroient sans doute pas conduit au point où il est parvenu, s'il n'y avoit joint les études domestiques les plus assidues, & les mieux dirigées. Il s'attacha d'abord à comparer les Philosophes Anciens avec les Modernes; ensuite il s'enfonça dans la Jurisprudence, & poussa dès-lors ses vuës jusqu'à l'art combinatoire. Après avoir été créé Docteur en Droit à *Altdorff*, ses talens le firent connoître à M. le Baron de *Boinebourg*. Il venoit de publier une nouvelle méthode d'étudier la Jurisprudence, & avoit donné une réimpression du Traité de *Nizolius* sur les principes de la Philosophie, avec une Préface qui valoit mieux que l'Ou-

l'Ouvrage même. Sentant de bonne heure l'élevation & la force de son génie qui le portoit aux plus grandes entreprises, il commença par imaginer de nouvelles hypotheses physiques, & développa en même tems la théorie du mouvement. Pour joindre à ces travaux les secours que procurent les voyages, il alla d'abord à *Paris*, & ensuite à *Londres*; ce qui le mit en goût de la Géométrie, & le rendit en peu de tems si versé dans cette Science, qu'il en sonda les plus grandes profondeurs, atteignant jusqu'à cette Science de l'Infini, de laquelle est née une Géométrie toute nouvelle, décorée à juste titre du nom de sublime, & dont l'invention est due à *Leibnitz* & à *Newton*; car il vaut mieux laisser cette gloire partagée, ou indécise entr'eux, que de prononcer en faveur de l'un ou de l'autre. En attendant la réputation de *Leibnitz* croissoit, & se répandoit de tous côtés. Il fut recherché par diverses Cours, & accepta les offres du Duc de *Brunswick*, qui le revêtit d'une Charge honorable. Appellé à travailler aux affaires de l'Etat, il ne perdit point de vue ses recherches savantes; & c'est vers ce tems-là qu'il s'occupoit à perfectionner sa Machine Arithmétique. En 1677. il devint Conseiller de Cour à *Hanover*; & se chargea du soin de mettre en ordre la Bibliotheque de son Maître. Il écrivit sur les droits des Princes d'Allemagne, & cet Ouvrage lui fit beau-

beaucoup d'honneur. De là il revint au calcul différentiel, continuant à répandre des semences de cette théorie, qui ont ensuite abondamment fructifié par les soins d'autres Mathématiciens célébres. Il seroit impossible d'entrer ici dans le détail de tout ce qu'il a fait pour étendre les bornes de la Philosophie & des Mathématiques. Les *Acta Eruditorum* contiennent plusieurs morceaux de sa façon où il a traité les matieres les plus importantes de ces deux Sciences. Son Prince lui ordonna de faire un voyage littéraire, principalement destiné à rassembler tous les anciens Documens qui concernent la Sérénissime Maison de *Brunswick*, pour servir à en composer l'Histoire. Il trouva par la même voye des matériaux pour composer un Code Diplomatique du Droit des Gens. Il rouloit aussi dans son esprit le grand dessein de poser de nouveaux principes qui servissent de fondement à toute la Philosophie; & il essayoit d'expliquer une des choses les plus mystérieuses, savoir l'union de l'ame & du corps sur laquelle il inventa une nouvelle hypothese. Etant, considéré dans toutes les Cours, il eut sur-tout le bonheur d'être fort avant dans les bonnes graces de la Reine de Prusse, Sophie Charlotte, Epouse de Frederic I. Une des plus grandes Princesses qu'il y ait jamais eu. Il profita de ces conjonctures favorables pour proposer au Roi de fonder à *Berlin* une Socié-

té des Sciences qui fut en effet érigée en 1700. Le crédit qu'il avoit aussi à la Cour Impériale lui fit faire une tentative semblable à *Vienne*; mais elle n'eut pas le même succès. Toutes ces occupations ne l'épuisoient pas. Tandis qu'il entretenoit la correspondance la plus vaste & la plus intéressante qu'aucun homme de lettres ait jamais eue, il projettoit & exécutoit sans cesse des Ouvrages. Un des plus considérables & des plus connus, c'est sa fameuse *Théodicée*, où l'on trouve les meilleures solutions qui eussent encore été données sur l'épineuse question de l'origine du mal. Il est incroyable combien ce grand homme a pris de peine pour procurer l'accroissement des Sciences, pour encourager ceux qui les cultivoient, & pour les exciter aux entreprises les plus utiles. Après avoir passé sa vie dans le Célibat, il mourut à *Hanover* en 1716. C'est un des plus grands Génies qui ayent jamais existé; il joignoit à une lecture immense, une pénétration qui ne reconnoissoit d'autres bornes que celles de la Nature humaine, & le jugement le plus exquis. Grand dans toutes les Sciences, qu'il *atteloit de front*, suivant l'expression de M. *de Fontenelle*, il a surtout excellé en Philosophie & en Géométrie; & quoiqu'il n'y ait aucune matiere de quelque importance sur laquelle il n'ait eu des vues nouvelles & heureuses, il mérite peut-être encore plus d'éloge de n'avoir jamais eu la démangeaison

de

de vouloir bâtir un système, & se mettre à la tête de quelque Secte. Mais ce qu'il n'avoit pas entrepris, ses disciples l'ont exécuté depuis, comme nous le verrons plus bas. Donnons seulement ici l'idée de ses principes généraux.

En Logique il a fait voir que les notions primitives sont claires, mais que leur extrême clarté même empêche qu'on ne puisse les définir; que la connoissance symbolique dont nous sommes redevables aux signes n'est par elle-même d'aucune valeur; mais qu'elle devient utile & intuïtive, quand on sçait la résoudre dans les notions réelles qui la composent, & sur-tout quand on peut remonter aux notions primitives. Il a parfaitement bien expliqué la nature de la définition, en faisant voir qu'elle consiste à montrer la possibilité des choses; c'est de là que naît l'idée de la vérité, comme celle de la fausseté résulte du contradictoire, ou de l'impossible. Il a mis dans tout son jour la forme d'une vraye démonstration, au moyen de laquelle on peut arriver par une suite de Syllogismes, dont toutes les prémisses sont elles-mêmes démontrées, à une conclusion inconteſtable.

A la tête de la Métaphysique de *Leibnitz* se présentent ses *Monades*, substances parfaitement simples, ou exemptes de toute composition, indestructibles, inaltérables, dont l'essence consiste dans une force, & qui ne différent entre elles

que

que par le degré de cette force. Cette différence suffit néanmoins pour fonder le Principe des *indiscernables*, en vertu duquel il n'y a pas deux êtres dans la Nature qui soyent parfaitement semblables; car, s'il y en avoit de tels, leur identité les confondroit ensemble. Les Monades éprouvent des changemens continuels, qui procédent d'un principe interne, c'est-à-dire, de leur force, & qui dépendent des rélations innombrables où chaque Monade se trouve avec toutes les autres: ce qui en fait un centre auquel l'Univers entier se rapporte. L'état passager de la Monade est la perception; & son action permanente qui procéde du principe interne, consiste dans l'appétit. Sous ce point de vuë toutes les Monades peuvent être appellées des ames, quoique ce nom soit réservé d'une façon particuliere à celles qui ont des perceptions distinctes. Chaque état présent d'une Monade, exprime le passé & contient l'avenir. Les hommes sont distingués des animaux par la connoissance qu'ils ont des vérités universelles & éternelles. Cette connoissance est la source des actes réfléchis, des abstractions, & des raisonnemens. Ceux-ci sont fondés sur deux grands principes, celui de contradiction, & celui de la raison suffisante, dont le dernier sert à connoitre les vérités contingentes. Dieu est la source des essences & des existences: la sienne est non seulement possible, mais nécessaire.

La

La même néceſſité convient aux vérités éternelles. Dieu eſt l'unité primitive, ou originaire, de laquelle procédent lés Monades qui ſont des êtres limités, & dont les divers aggrégats forment tous les êtres compoſés. L'action de la Monade ſe fait par les idées diſtinctes; ſa paſſion par les idées confuſes. L'influence que les Monades ont les unes ſur les autres ne ſauroit être phyſique; elle eſt ſimplement idéale. La ſubſtance ſimple par ſes rapports avec toutes les autres devient un miroir vivant, repréſentatif de l'univers: mais cette repréſentation eſt confuſe. Il n'y a rien de mort dans la Nature; les corps ſont dans un flux perpétuel; il n'arrive point de deſtruction totale; ce qu'on appelle mort, n'eſt que le dépouillement des envelopes organiques. L'union de l'ame & du corps conſiſte dans une *harmonie* qu'on peut nommer *préétablie*, Dieu ayant vu de toute éternité les rapports déterminans en vertu deſquels une ame donnée convient à un corps donné, il a joint une telle ame à un tel corps, de façon que chacun de ces êtres agit par ſoi-même, & conformément aux loix de la nature. Il faut chercher dans la *Théodicée* tout ce que *Leibnitz* a dit de Dieu, de ſa puiſſance, de ſa ſageſſe, de la maniere dont il concourt aux actions des Créatures, de ſa preſcience, de la permiſſion du mal, & de ſon origine. Il a auſſi fourni des ouvertures très conſidérables par rap-

port

port au Droit de la Nature & des Gens; mais ce n'est que par une lecture attentive de ses Ecrits, qu'on peut s'approprier ses idées, & en recueillir le fruit.

Isaac Newton (*).

Il naquit à *Volstrope*, dans la Province de *Lincoln*, le jour de Noël, V. S. de l'an 1642. Il fut reçu au College de la Trinité dans l'Université de *Cambridge*, en 1660. Il y a des preuves qu'à 24 ans il avoit fait ses grandes découvertes en Géométrie, & posé les fondemens de ses deux célébres Ouvrages, les *Principes*, & l'*Optique*. Mais il eut la modestie d'attendre l'âge convenable pour composer, & pour se donner au Public. Ce ne fut qu'en 1687. qu'il se résolut enfin à se dévoiler, & à révéler ce qu'il étoit, en publiant les *Principes Mathématiques de la Philosophie Naturelle*. Ce Livre où la plus profonde Géometrie sert de base à une Physique toute nouvelle, n'eut pas d'abord tout l'éclat qu'il méritoit; mais, quand il fut suffisamment connu, tous ces suffrages qu'il avoit

* J'ai suivi dans cet Article le fil de l'Eloge de *Newton* par M. *de Fontenelle*. A la rigueur *Newton* devroit être rangé plus bas, parmi ceux qui n'ont pas cultivé la Philosophie tout entiere, mais seulement quelques unes de ses parties. Cependant le grand nom de ce Philosophe nous a paru mériter une exception.

avoit gagnés si lentement, éclaterent de toutes parts, & ne formerent qu'un cri d'admiration. Deux Théories principales dominent dans les *Principes Mathématiques*; celle des forces Centrales, & celle de la Résistance des milieux au mouvement, toutes deux presque entierement neuves, & traitées selon la sublime Géométrie de l'Auteur. On ne peut plus toucher, ni à l'une, ni à l'autre de ces matieres, sans avoir M. *Newton* devant les yeux, sans le répéter, ou sans le suivre. L'Attraction & le Vuide, bannis de la Physique par *Descartes*, y ont été ramenés par M. *Newton*. Ces deux Grands Hommes, malgré cette opposition, ont des rapports très marqués. Tous deux ont été des Génies du premier ordre, nés pour dominer sur les autres Esprits, & pour fonder des Empires. Tous deux Géométres excellens ont vû la nécessité de transporter la Géométrie dans la Physique. Tous deux ont fondé leur Physique sur une Géométrie, qu'ils ne tenoient presque que de leurs propres lumieres.

En même tems que M. *Newton* travailloit à ses *Principes*, il avoit entre les mains un autre Ouvrage, aussi original, aussi neuf, moins général par son titre, mais aussi étendu par la maniere dont un sujet particulier s'y trouvoit traité. C'est l'*Optique*, ou *Traité de la Lumiere & des Couleurs*, qui parut pour la premiere fois en 1704. L'Auteur avoit fait pendant le cours de trente ans les

Expé-

Expériences qui lui étoient nécessaires, & dont l'objet perpétuel étoit l'Anatomie de la Lumiere. Elles forment toutes ensemble un Corps d'Optique si neuf, qu'on peut regarder cette Science désormais comme uniquement duë à *Newton*. Il ne s'est pas borné à des spéculations : il a donné dans cet Ouvrage l'invention & le dessein d'un Télescope par réflexion, qui n'a été bien exécuté que longtemps après. Il n'acheva pourtant pas son Optique parce que des Expériences dont il avoit encore besoin, furent interrompues, & qu'il n'a pû les reprendre. Professeur de Mathématiques à *Cambridge* depuis l'an 1669. il fut député par son Université à la Cour pour en soutenir les Privilèges, & en fut aussi le membre représentant dans le Parlement de convention en 1688. Le Comte de *Halifax* obtint pour lui du Roi GUILLAUME en 1696. le poste de *Garde des Monnoyes*, dans lequel il rendit des services importans à l'occasion de la grande Refonte qui se fit en ce tems-là. Trois ans après il fut *maître de la Monnoye*, emploi d'un revenu très considérable, & qu'il a possédé jusqu'à sa mort. En 1703 il fut élu Président de la Société Royale, & l'a été sans interruption pendant 22 ans. La Reine le fit Chevalier en 1705. Sous le Roi GEORGE il fut plus connu à la Cour que jamais; & la Princesse de Galles, depuis Reine d'Angleterre, en fit tout le cas qu'il méritoit. M. *Newton* a eu le bonheur

singu-

ſingulier de jouïr pendant ſa vie de toute ſa réputation. Tous les Savans Anglois le mirent à leur tête par une eſpece d'acclamation unanime; ils le reconnurent pour Chef & pour Maître. Sa Philoſophie a été adoptée par toute l'Angleterre; elle domine dans la Société Royale, & dans tous les excellens Ouvrages qui en ſont ſortis, comme ſi elle étoit déjà conſacrée par une longue ſuite de ſiècles. En un mot il a été révéré au point que la mort ne pouvoit plus lui produire de nouveaux honneurs; il a vû ſon Apothéoſe. En 1699. dès que l'Académie des Sciences de Paris put ſe procurer des Aſſociés Etrangers, elle ne manqua pas d'acquérir *Newton*. Il avoit auſſi travaillé à un Syſtème de Chronologie, moins ſolide que ceux d'Aſtronomie & de Phyſique qu'il a donnés, mais qui eſt toujours digne d'un auſſi grand homme. Il prolongea ſa carrière juſqu'à l'âge de 85 ans, & mourut le 20 Mars 1727. après avoir joui juſqu'à 80 ans d'une ſanté toujours ferme & égale. Sa pompe funébre a été ſemblable à celle des perſonnes du plus haut rang. Il ne s'eſt point marié, & après avoir vêcu avec dignité a laiſſé un bien très conſidérable. Il avoit beaucoup de douceur & d'affabilité; il aimoit la tranquillité, & n'auroit pas voulu la voir troublée, dût-il lui en coûter toute la gloire que ſes Ecrits lui avoient acquiſe. Mais il a eu le rare avantage de jouïr de ces deux biens à la fois!

Chrétien

Chrêtien Thomasius.

Il nâquit à Leipsig en 1655. Son père *Jaques Thomasius*, qui étoit un très-savant homme, l'éleva fort bien, & dès que l'âge le permit, il lui expliqua soigneusement les meilleurs Ouvrages de Droit Naturel, tels que ceux de *Grotius*, de *Puffendorff*, de *Ziegler*, &c. Cela remplit le jeune *Thomasius* du desir de se distinguer lui-même dans cette Science. Il eut l'avantage d'être disciple du célébre *Stryk*, & bientôt il donna lui-même des leçons de Droit Naturel, dans lesquelles, sans s'astreindre à aucun des systèmes qui avoient jusqu'alors paru, il usoit de la liberté éclectique. Il publia des *Institutions de Jurisprudence*, dans lesquelles en s'attachant principalement à *Puffendorff*, il s'efforça de débarrasser cette Science du fatras des notions de la Philosophie Scholastique. Ceux qui la professoient encore en furent fort irrités, & exciterent une espece de soulevement contre lui. Il se contenta d'y opposer des railleries piquantes qui redoublerent leur fureur. Ils mirent tout en œuvre pour lui donner l'exclusion de tous les Emplois auxquels il pouvoit prétendre, & pour obtenir même de la Cour qu'elle lui défendit & d'enseigner & d'écrire. A la fin ils réussirent, & *Thomasius* quitta *Leipsig*, pour aller à *Halle*, où une foule d'Auditeurs le suivit. Ce fut une des principales raisons qui engagea l'Electeur de Bran-

debourg, depuis Roi de Pruſſe, à y fonder en 1694. une Univerſité, où le Savant perſécuté en Saxe obtint d'abord une place de Profeſſeur ordinaire, qui le conduiſit par degrès à celles de premier Profeſſeur, de directeur de l'Univerſité, & de Conſeiller Privé qu'il a occupées juſqu'à ſa mort arrivée en 1728. C'étoit un homme qui joignoit à beaucoup d'eſprit, & à un ſavoir très étendu, un génie des plus actifs, & un grand fonds d'intrépidité. Induſtrieux, & toujours alerte, il ne négligeoit aucune occaſion de combattre l'erreur, la ſuperſtition, & tous les préjugés régnans, mais il étoit trop ſatyrique, aimoit les paradoxes, & pouvoit être ſoupçonné de favoriſer le Scepticiſme. Avec tout cela il a rendu de très grands ſervices à l'Allemagne, en contribuant à en bannir la Philoſophie ſectaire.

Il commença par des controverſes & des diſputes très vives. Son Livre intitulé *de Philoſophia Aulica* fut deſtiné à combattre tout à la fois les Péripatéticiens & les Cartéſiens. Il penſa enſuite à poſer des principes & à bâtir lui-même un édifice, d'abord de Logique, & enſuite de Morale. Il avoit ſur cette derniere Science des idées nouvelles, & a traité fort heureuſement tout ce qui regarde les caractères & les mœurs des hommes. Il a conſidérablement perfectionné le ſyſtème du Droit de la Nature & des Gens de *Puffendorff*, & il a affermi les fondemens du Droit

Na-

Naturel. Il tourna auſſi ſes vues du côté de la Phyſique Moſaïque, & ſçut en tranſporter pluſieurs idées dans la Juriſprudence. Mais il faut avouër qu'il n'y avoit rien dans tout cela de fort ſolide: auſſi ne faiſoit-il pas ſcrupule de faire & de défaire, de détruire ſes ſyſtêmes précédens pour y en ſubſtituer d'autres, auxquels il ne s'en tenoit pas encore. Tout ce qu'il a fait en Logique ſe borne presque à avoir raſſemblé, avec beaucoup de jugement à la vérité, les Obſervations des autres, & les avoir liées enſemble. En Morale, il enſeignoit que l'amour bien réglé de ſoi-même eſt le principe & la ſource de la vraye félicité, les plaiſirs de l'eſprit étant les ſeuls qui méritent d'être recherchés. Les fondemens du bonheur ſont la ſageſſe & la vertu, aſſociées & ſubordonnées aux régles de la prudence. Il faut aimer les autres, comme nous nous aimons nous-mêmes, c'eſt-à-dire, raiſonnablement; & de là naiſſent l'humanité, la véracité, la patience, la modeſtie, l'amitié. La volonté différe de la penſée. Il n'y a qu'une paſſion primitive, c'eſt le déſir, dont le contraire eſt la haine. Les autres paſſions, qui ont des objets déterminés, comme les honneurs, les richeſſes, les plaiſirs, dépendent ſur-tout du tempérament: & cette diſcuſſion étoit une des plus approfondies de la doctrine de *Thomaſius*. Il voulut, comme nous l'avons déjà inſinué, chercher dans la Science naturelle, ou Phyſique, les

fondemens du Droit de la Nature, en établissant que l'essence de l'esprit consiste dans l'action, & celle du corps dans la passion; mais il se jetta dans un vrai labyrinthe, en admettant des esprits non-pensans d'où procédoient des puissances actives & invisibles, dans lesquelles consiste la Nature. L'homme, disoit-il, en ressent les impressions, & agit en conséquence. La cupidité n'existe qu'après la perception du sentiment extérieur; l'abstraction a lieu seulement à l'égard des puissances; c'est l'effort d'agir qui pousse l'entendement; ainsi la volonté le meut, & elle est muë à son tour par les puissances. La nature de l'homme moral est un composé qui résulte de l'assemblage de la puissance de vouloir avec les puissances assujetties à la volonté. Il n'y a point de choix possible à la volonté, ou de liberté d'indifférence; toute action commandée par la volonté est spontanée; l'homme n'est pas la derniere classe des Intelligences; il y a en lui trois volontés, savoir la volupté, l'ambition, & l'avarice; les passions ont deux affections principales, l'espérance innée, & la crainte qui nous vient du dehors; on gouverne plus facilement les hommes par la crainte que par l'espérance; il y a des *exhalaisons morales*, qui frappent les sens, affectent la volonté, & produisent toujours l'espérance ou la crainte. Il y a des actions volontaires; tout ce qu'on fait par contrainte, on ne le fait pas mal-

gré

gré ſoi; les actions ont pour régle le conſeil & le commandement; le premier n'a pas la force de contraindre, mais il produit une obligation interne; il faut conduire les foux par le commandement, & les ſages par le conſeil. Les actions véritablement bonnes ont pour objet la paix intérieure, l'honnête eſt le bon éminent, le *decorum* celui du genre moyen; l'effet de la Loi eſt l'obligation, que le Droit peut relâcher. La Loi naturelle appartient aux conſeils; la premiere loi, c'eſt de travailler à ſon bonheur.

On voit aſſez que c'eſt plutôt là un ramas d'idées, parmi leſquelles il y a pluſieurs ſuppoſitions gratuites qu'un ſyſtème proprement dit. Ainſi ce n'eſt pas la peine de s'arrêter à ceux qui, en ſuivant cet exemple, ont donné, à l'aide d'un ſemblable entaſſement, des cours de Philoſophie éclectique. Les principaux ont été *J. Fr. Buddeus*, *Mic. Jer. Gundling*, *André Rudiger*, *Jean Le Clerc*, &c.

Chrétien Wolff (*).

Il nâquit à *Breſlau* le 24 de Janvier 1679. Après avoir fait ſes humanités dans ſa Patrie, il ſe rendit en 1696 à *Leipſig*, où il s'appliqua à la Phyſique & aux Mathématiques, ſous M. *Hamberger.*

(*) Voyez mes *Eloges des Académiciens*, Tom. II.

ger. Il se destinoit à la Théologie, & prêcha pendant quelque temps. Il se domicilia à *Leipsig* en 1703. & M. *Mencke* l'associa d'abord au travail des *Acta Eruditorum.* Il entra vers ce temps là en liaison avec *Leibnitz*, qui avoit beaucoup goûté sa Dissertation *sur la Philosophie Pratique universelle, traitée suivant l'ordre Mathématique.* L'irruption des Suédois en Saxe en 1706. obligea M. *Wolff* à chercher un autre séjour: & il se détermina pour une Profession de Mathématique à *Halle*, dont il prit possession avant la fin de la même année. Il donna en même tems des leçons sur la Physique, & sur les autres parties de la Philosophie. L'Ouvrage qu'il publia en 1709. sous le titre d'*Aërometrie*, lui fit beaucoup d'honneur. L'année suivante parurent ses *Elémens de Mathématique*, qui sont un des meilleurs Livres dans ce genre. Les Sociétés Royales de Londres & de Berlin lui rendirent la justice qu'il méritoit en l'aggrégeant au nombre de leurs Membres. En 1711. il commença ses Ouvrages Philosophiques par une Logique Allemande. Les progrès de sa réputation lui attirerent des offres honorables & avantageuses. Le Czar PIERRE I. vouloit l'avoir à *Petersbourg*; mais *Wolff*, après avoir consulté *Leibnitz*, préféra le séjour de *Halle.* Un peu avant la mort de ce grand homme, il eut avec lui une entrevue, très satisfaisante pour l'un & pour l'autre. La *Métaphysique* Allemande de notre

tre Philofophe qui fuccéda à fa Logique, fut encore plus goûtée; mais elle commença à foulever l'envie contre lui. Les Théologiens de *Halle* murmurerent & lui tendirent des pièges. Ces menées durerent pendant longtems; & quoiqu'elles fuffent propres à dégoûter M. *Wolff* du pofte, qu'il occupoit, il perfifta à refufer ceux qui auroient pu améliorer fon fort. Il continua l'exercice de fes fonctions, & la publication de fes Ouvrages, au milieu de ces tracafferies, jufqu'à ce que fes Ennemis l'ayant noirci dans l'efprit du Roi de Pruffe, il reçut ordre de fortir de *Halle* & des Etats, en deux fois vingt-quatre heures. Il y obéit, & trouva l'Univerfité de *Marbourg* difpofée à lui tendre les bras, comme elle l'avoit déjà fait auparavant en vain. Il y commença fes leçons publiques en 1724. & le tems qu'il y a paffé eft le période le plus brillant de fa vie. Il y entreprit, & pouffa fort loin, fes grands Ouvrages Latins fur la Philofophie. C'eft un Cours démontré, une efpece de *Code Philofobique*, dans lequel le développement des vérités, & leur ordre fyftématique, font pouffés à un degré qui avoit été jufqu'alors inconnu. Cette idée étoit la plus belle & la plus falutaire aux Sciences qu'on eut jamais conçue: & le grand Philofophe qui l'a changée en réalité étoit peut-être le feul homme propre à y réuffir, qu'une longue fuite de fiècles eut pû former. Auffi M. *Wolff* acquit-il bientôt

parmi les Théologiens & les Philosophes, des disciples & des défenseurs illustres. L'Académie Royale des Sciences de *Paris* lui conféra le principal grade littéraire auquel le savoir puisse conduire, en le mettant au nombre de ses Associés étrangers en 1733. Le Roi de Prusse, pleinement détrompé sur son compte, auroit voulu qu'il revînt à *Halle*, avec de plus grandes distinctions, & de plus gros appointemens: mais M. *Wolff* ne crut pas pouvoir quitter *Marbourg* sans ingratitude. Les Théologiens de *Halle*, allarmés de voir la scene ainsi changée, redoublerent leurs efforts, & chargerent la doctrine *Wolffienne* des imputations les plus odieuses. Mais cela ne servit qu'à lui donner un nouvel éclat par le jugement favorable que rendirent les Commissaires nommés par en juger. Ce fut là le véritable triomphe de cette Philosophie.

M. *Wolff* devoit cependant achever sa carriere à *Halle*. Le Roi de Prusse, qui depuis vingt ans remplit l'Univers du bruit de son nom & de ses exploits, fut à peine monté sur le Thrône, qu'il invita le Philosophe de *Marbourg* à redevenir celui de *Halle*, & il le fit d'une maniere si pressante & si glorieuse pour M. *Wolff*, que celui-ci ne put y résister. Il rentra donc solemnellement dans un lieu d'où, dix-sept ans auparavant, il étoit sorti proscrit & fugitif, & y recommença ses leçons publiques au commencement de l'année 1741.

revêtu des dignités de Confeiller Privé, & de Vice-Chancelier de l'Univerfité, dont bientôt après il devint Chancelier à la mort de M. *de Ludwig*. Afin qu'il ne manquât rien à fa gloire, l'Electeur de Baviere, pendant le Vicariat de l'Empire, en 1745. éleva M. *Wolff* au rang des Barons de l'Empire. La Philofophie Wolfienne acheva pendant ce tems-là de fe répandre par toute l'Allemagne, & de s'introduire dans toutes les Univerfités. Elle fut auffi fort goûtée en Italie, où tous les grands Volumes du Cours Latin ont été réimprimés.

Le Droit Naturel, le Droit des Gens, & la Morale, avoient fuivi la Métaphyfique. M. de *Wolff* entamoit l'Oeconomique, & il ne lui reftoit que la Politique, lorfque la mort vint interrompre le cours de fes travaux. Il la reçut en vrai Philofophe, & en vrai Chrétien, & termina fa glorieufe carriere le 12 d'Avril 1754. On lui fera éternellement rédevable d'avoir tranfporté aux Sciences Philofophiques, la méthode & la certitude qui avoient été jufqu'alors renfermées dans les feules Mathématiques. Il a profité des idées de *Leibnitz*; mais il ne les a pas toutes fuivies, & il a mis beaucoup du fien dans fon fyftème. Quand on contefteroit à ce fyftême la prérogative d'être le dépôt de la Vérité, il en eft au moins inconteftablement la route; & ce n'eft qu'en traitant ainfi les matieres, qu'on peut arriver à l'évidence. Les adverfaires de la Philofophie Wolfienne

ont presque tous été guidés par la passion, & n'ont pas pris la peine d'examiner attentivement la doctrine qu'ils combattoient. Cependant il leur auroit été aisé de s'en faire de justes idées; & le prétexte fondé sur la prolixité des Ecrits de M. *Wolff*, est tout à fait vain, puisqu'il n'y en a point qu'on puisse lire avec plus de facilité, & mieux comprendre.

§. 2.

De ceux qui n'eurent pour objet que quelque partie de la Philosophie.

Il est impossible de rendre compte ici de toutes les tentatives particulieres, qui ont eu pour but de réformer & de perfectionner telle ou telle partie de la Philosophie. Cela ne peut être rapporté que dans une Histoire générale & détaillée de la Philosophie; & il faut recourir au grand Ouvrage de M. *Brucker*. Mais ce que nous allons mettre dans cet Abrégé, ne laissera pas d'être propre à guider ceux qui voudront pousser plus loin leurs recherches.

Nous indiquerons seulement ce qui a été fait par d'habiles Philosophes en faveur de la Logique, de la Physique, de la Métaphysique, de la Morale, & de la Politique.

De

De la Logique.

On commença la réformation de la Logique par des controverſes extrêmement vives, dans leſquelles les uns ſe propoſoient de faire voir les défauts de la Dialectique Péripatéticienne, & les autres s'efforçoient de les pallier. Les principaux Antagoniſtes de la Logique d'*Ariſtote* furent *Valla*, *Agricola*, *Nizolius* & *Vivès*, ſur leſquels on peut recourir aux Ouvrages biographiques. Il y eut des Philoſophes qui ſe propoſerent d'allier la Rhétorique à la Logique, de façon que l'art de penſer conduiſît à l'art de parler. Cela produiſit à la vérité des Ouvrages plus élégans, mais qui n'en étoient pas mieux raiſonnés pour cela.

Il faut mettre à la tête de ceux qui ſe ſont diſtingués dans ce genre d'étude, le célébre *Pierre Ramus*, originaire du Vermandois, né de parens nobles, mais très pauvres. Il fut obligé d'étudier ſur le pied de domeſtique au College de *Navarre*, n'ayant de temps à lui que les heures de la nuit, où, à la clarté d'une lampe, il rempliſſoit ſon eſprit de connoiſſances, qui lui acquirent depuis un grand nom. Il s'attacha principalement à la Dialectique & aux Mathématiques. Il n'avoit pas encore trente ans lorſqu'il publia ſes Remarques ſur *Ariſtote*, où il corrigeoit la Dialectique d'*Ariſtote*. Il compoſa enſuite d'après ſes propres principes, un Cours de

cette Science, qui irrita tellement les Docteurs chargés de l'enſeigner, qu'après l'avoir d'abord attaqué par leurs Ecrits, ils le déférerent aux Tribunaux, *Antoine Goveanus* ſe portant pour partie. La Cour nomma des Juges, ou Arbitres, devant leſquels la cauſe fut plaidée. *Ramus* ſuccomba, & il lui fut défendu de donner des leçons, ou de publier des Ecrits. Cela arriva en 1543. Une grêle de Satyres tomba de toutes parts ſur le vaincu. Cependant l'année ſuivante on lui rendit une Chaire de Rhétorique; & *Henri II.* étant monté ſur le Thrône, décora ce Savant des titres de Profeſſeur d'Eloquence, de Philoſophie, & de Mathématiques. Pendant les guerres civiles de Religion, il fut obligé de chercher des retraites dans leſquelles il ſe tint caché; & par ce moyen il échapa aux fureurs de la premiere & de la ſeconde guerre. Lorſque la troiſième s'alluma en 1568, il ſe réfugia en Allemagne; d'où étant revenu au bout de trois ans, ſes ennemis profiterent du maſſacre de la *S. Barthélemi* pour le faire miſérablement périr en 1572. *Ramus* étoit un très beau génie; il avoit beaucoup lû les Anciens; & cela l'avoit rempli d'une érudition fort ſupérieure à celle des autres Savans de ſon tems; mais le deſir de ſe diſtinguer par des innovations lui fit quitter la réalité pour les apparences, & mettre les mots à la place des choſes. Ce qui lui fournit l'occaſion

casion de corriger la Logique, ce fut la Dialectique de *Platon*, qu'il entreprit d'appliquer à l'Eloquence, usage qu'on ne pouvoit tirer de celle d'*Aristote*: & il se déchaîna contre le dernier de ces Philosophes avec une véhémence qui lui attira des ennemis aussi nombreux que dangereux. Pour allier la Rhétorique avec la Logique, il transporta dans celle-ci les doctrines de l'invention & de la disposition qui appartiennent à la premiere: de sorte qu'il divisa la Logique en deux parties, l'invention & le jugement. Il seroit superflu de s'étendre sur le détail des subtilités qu'il fit entrer dans la Science qu'il traitoit. Malgré tout le bruit qu'elles firent alors, elles sont aujourd'hui tombées dans l'oubli qu'elles méritent. Cependant on peut justifier par un endroit le grand nombre de suffrages que l'entreprise de *Ramus* obtint, c'est par le dessein qu'il avoit de tirer la Logique du sein des Ecoles où elle n'étoit employée qu'à de vaines disputes, pour la transporter au Barreau, la faire servir dans l'usage de la vie, & l'employer en particulier à la lecture des anciens Auteurs. C'est ce qui lui procura l'affluence de disciples qui accoururent de toutes parts pour l'entendre, & parmi lesquels il y eut des Savans du premier ordre, comme en France, *Audomar Talæus*, & en Allemagne, *Th. Freigius*, & *Fr. Fabricius*, auxquels on peut joindre *Sturm* & *Chytræus*, par la

recommandation desquels la Dialectique de *Ramus* fut introduite dans les Ecoles Germaniques. Mais ce fut une source de demêlés, qui devinrent souvent de véritables guerres, sur-tout lorsque la Doctrine de *Ramus* s'étendit jusqu'aux Jurisconsultes. Alors les Princes s'en mêlerent; & l'on vit dans les Académies de perpétuelles révolutions, suivant que le *Ramisme* étoit, ou protégé, ou proscrit. Ajoutons qu'il survint dans la suite un Syncrétisme, auquel donna lieu la Dialectique de *Mélanchton*, Ouvrage dans lequel ce Savant s'étoit proposé de remédier aux défauts de la Logique d'*Aristote*, en la rendant tout à la fois plus agréable & plus utile. D'habiles gens crurent qu'on pouvoit concilier cette Logique de *Ramus* avec celle des *Mélanchton*, & composerent pour cet effet des Ouvrages qu'ils intitulerent *Logiques Philippo-Ramistiques.* Les principaux Auteurs dans ce genre sont *Beurbusius*, *Frisius*, *Buscherus*, *Polanus*, *Libavius*, *Keckermann*, *Goclenius*, & *Alstedius*, qu'on surnomma *mixtes*, parce qu'ils tenoient aux deux partis. Cela rendit pendant quelque tems au Péripatétisme la prééminence dont il avoit joui, jusqu'à ce le Cartésianisme vint détruire & *Aristote* & *Ramus*.

Les Cartésiens travaillerent aussi à la perfection de la Logique, sur laquelle leur Maître n'avoit fourni que des principes généraux. On trouve parmi eux *Acontius*, *le Grand*, *Clauberge*, *Regis*,

mais

mais ſur-tout deux hommes d'une très-grande célébrité; le Docteur *Arnaud*, & le Père *Malebranche*, qui eurent enſemble de longues & vives diſputes. Ce dernier mort en 1717. s'eſt immortaliſé par ſon excellent Ouvrage, intitulé *de la Recherche de la Vérité*; ce qu'il y dit ſur-tout des erreurs des ſens & de l'imagination, eſt extrêmement propre à mettre l'homme en état de bien juger & de bien raiſonner. Il n'y a pas autant de fruit à tirer du reſte de ſon Livre, ni de ſes diſputes avec *Arnaud*. Cette même imagination dont il avoit ſi bien dépeint les dangers, l'a ſéduit, & emporté fort au delà des bornes d'une ſaine Logique.

On peut mettre deux autres grands-hommes au rang des Philoſophes éclectiques, à qui la Logique en particulier a de très-grandes obligations; ce ſont Mrs. *de Tſchirnhauſen* & *Locke*. Le Traité du premier, qui a pour titre *Medicina mentis*, contient les principes généraux de l'Arithmétique, de la Géométrie, & de ce qu'on nomme *Ars inveniendi*. L'*Eſſai* du ſecond *ſur l'Entendement* eſt un Ouvrage très approfondi ſur l'ame & ſes opérations: on y trouve tout à la fois l'hiſtoire la plus exacte du principe qui penſe en nous, & les moyens les plus propres à découvrir & à perfectionner l'uſage de ſes facultés. Quand on compare ces Ouvrages avec ceux des ſiecles précédens, on ne ſauroit

aſſez

assez admirer les progrès inconcevables de l'esprit humain.

De la Physique.

On se mit d'assez bonne heure à porter le flambeau de la Philosophie Eclectique dans les recherches qui ont pour objet la Science de la Nature. *Télesio* avoit donné l'exemple, qui fut suivi par ces hommes illustres, dont nous avons déjà eu occasion de parler; *Jordanus Brunus*, *Cardan*, *Bacon*, *Campanella*, *Hobbes*, *Descartes*, *Leibnitz*, &c. Les Académies *Télesiennes* se propagerent sur-tout en Italie; & quelques Savans en porterent le goût en France & en Angleterre. Tels furent *Baranzanus*, *la Palisse*, *Espagnet*, *Charpentier*, & *Gilbert*. L'Université de Paris, alors très florissante & très respectée, contribua beaucoup à accréditer ce genre de Philosophie; & *André Sennert* fit tout ce dont un particulier est capable pour renouveller l'étude de la Physique. Ces soins ne furent pas infructueux: on vit bientôt quantité de Savans s'appliquer à la Chymie, aux Mathématiques, à l'Astronomie, à la Méchanique; & delà se formerent ensuite ces Sociétés Philosophiques, & sur-tout Physiques, que les Princes encouragerent par les marques de leur protection, & par les effets de leur libéralité. Aussi ces Sociétés ont elles rendu les servi-

ces

ces les plus importans aux Sciences, & ſur-tout à la Phyſique.

Quelques Anglois pouſſerent fort loin l'étude de la Chymie; & celui qui fit le plus de bruit, quoique peut-être il en feroit fort peu aujourd'hui, c'eſt le Chevalier *Digby*, qui voulut en même tems donner une nouvelle interprétation de la doctrine d'*Ariſtote*. *Thomas*, ſurnommé *l'Anglois*, ſuivit ſes traces. Mais ils furent l'un & l'autre effacés par *Robert Boyle*, l'un des plus habiles & des plus judicieux Phyſiciens de ſon ſiecle.

L'Aſtronomie produiſit les plus grands hommes, à la tête deſquels on doit inconteſtablement mettre *Copernic*, qui, en corrigeant le ſyſtême de *Philolaus*, & en détruiſant celui de *Ptolemée*, a poſé les fondemens du ſien d'une maniere ſi inébranlable, qu'on n'en admet plus d'autre, toutes les Obſervations faites depuis tendant à le confirmer. *Tycho-Brahé*, quoique doué d'un grand génie, n'a pas conſtruit un édifice auſſi ſolide, ſans doute parce qu'il a voulu accorder les apparences avec la réalité, & déférer en même tems à un reſpect mal entendu pour l'autorité de l'Ecriture Sainte. Si l'Obſervatoire d'*Uranienbourg* ne ſervit pas à découvrir le vrai ſyſtême de l'Univers, il fit cependant honneur à celui qui l'avoit fondé par le grand nombre d'Obſervations utiles qui y furent faites. Un nom immortel encore en Aſtronomie, c'eſt celui

de

de *Kepler*, dont les principes, & en particulier l'Analogie que porte son nom, ont guidé tous ceux qui ont cultivé depuis l'Astronomie, & sur-tout *Newton.* A sa théorie il joignit aussi quantité d'Observations importantes. *Galilée* seroit la gloire de *Florence*, si cette ignorante & ingrate Patrie n'avoit persécuté le plus illustre de ses Citoyens de la maniere la plus criante. La postérité plus équitable le mettra toujours au rang des grands-hommes, dans le sens le plus rigoureux qu'on puisse donner à cette dénomination, trop souvent prodiguée.

La Géométrie, & ses différentes parties, firent des progrès entre les mains de *Grégoire de St. Vincent*, de *Harriot*, de *Descartes*, de *Willis*, de *Fermat*, de *Huygens*, jusqu'à ce qu'elle fut portée, comme nous l'avons vû, à son plus haut période, ou plutôt transformée en une Science toute nouvelle, par *Newton* & *Leibnitz*.

Des conjonctures aussi heureuses pour les Sciences produisirent des découvertes très importantes. Telles furent, celle de la circulation du sang attribuée à *Harvée*, celle des vaisseaux lymphatiques par *Asellius*, & plusieurs autres en Anatomie. Mais ce qui facilita au delà de toute expression l'étude de la Physique, ce furent tous ces instrumens qu'on inventa presque en même tems, & à l'aide desquels un nouvel Univers se manifesta en quelque sorte aux yeux des Observateurs.

vateurs. Personne n'ignore les usages admirables des Télescopes, des Microscopes, des Barometres, des Thermometres, de la Pompe Pneumatique, de la Machine électrique, &c.

Les Sociétés savantes, dont nous avons déjà fait mention, multiplierent les Expériences, & les pousserent à un degré de précision qu'on a de la peine à concevoir. La premiere de ces Sociétés fut celle que *Télésio* fonda à *Cosence*; le nombre s'en accrut depuis excessivement en Italie, où celle de *Florence*, dite *del Cimento*, & l'*Institut de Bologne*, sont les plus distinguées. La Société Royale de *Londres* a travaillé sans relâche depuis sa fondation à étendre les bornes de la Physique, comme ses *Transactions* en font foi. L'Académie Royale des Sciences de *Paris* n'est pas demeurée en arriere; & ses Mémoires rédigés pendant près d'un demi-siècle par l'inimitable *Fontenelle*, sont un des plus précieux Recueils dans ce genre. *Berlin*, *Petersbourg*, *Upsal*, &c. se glorifient à bon droit du même avantage.

De la Métaphysique.

Les Scholastiques l'avoient traitée, mais avec si peu de fruit, qu'il a fallu travailler à neuf, & remonter aux véritables sources de nos idées, aux principes réels de nos connoissances, dont ils n'avoient donné aucune notion. *Leibnitz* & *Wolff*

Wolff ont fait à cet égard presque tout ce qu'on pouvoit se promettre de l'esprit humain. La plus importante de toutes les Sciences, tant par la dignité de son objet, que par l'utilité des conséquences qui en résultent, la Théologie Naturelle, a pris une forme nouvelle; & a fourni les preuves les plus incontestables de l'existence de l'Etre suprême. Par-là on se trouve en état de développer les artifices & de repousser les attaques de ces différentes classes d'Incrédules, qui, sous les noms d'Athées, de Déïstes, d'Idéalistes, de Matérialistes, &c. réunissent leurs efforts contre la Religion Naturelle & contre la Religion Révélée. Ceux d'entr'eux qui ont passé pendant longtems pour les plus dangéreux, n'ont pas été moins confondus que les autres. Ce sont les *Spinosistes*. Ils tirent leur nom de *Benoit de Spinosa*, Juif d'Amsterdam, qui a prétendu donner une démonstration de l'existence d'un seul Etre, savoir l'Univers, en qui résident tous les attributs de la Divinité. Il se fondoit sur une fausse définition de la substance, & de ce principe erroné tiroit des conséquences qu'il est aisé de détruire avec leur principe. On a aussi traité dans ces derniers tems presque toutes les matieres de la Phychologie & de la Pneumatologie; & l'on s'est beaucoup occupé en particulier de la question, qui concerne l'origine de l'ame. D'autres matieres, après avoir été discutées avec cha-

chaleur, ſont aujourd'hui comme abandonnées. Telles ſont celles des Spectres, de la Magie, du nombre des Démons, &c. La doctrine de *Balth. Bekker*, fit beaucoup de bruit dans ſon tems; mais à peine eſt elle préſentement un objet de curioſité. Un des Métaphyſiciens qui ont traité depuis peu les matieres les plus intéreſſantes, & avec le plus de profondeur, c'eſt M. l'Abbé *de Condillac*. On peut auſſi lire avec fruit les *Lettres à un Amériquain*, & les autres Ouvrages du même Auteur. Il a paru en Allemagne pluſieurs ſyſtèmes de Métaphyſique d'après les principes de *Leibnitz* & de *Wolff*, auxquels d'habiles Philoſophes ont ajouté beaucoup de choſes tirées de leur propre fonds. M. *Baumgarten* s'eſt diſtingué dans ce genre.

De la Morale.

Quoiqu'il y en ait beaucoup de répandue dans les Ecrits de *Montagne*, de *Charron*, de *la Motte le Vayer*, &c. elle y eſt jointe à une ſi grande bigarrure d'autres choſes, & ſur-tout avec un Scepticiſme ſi dangereux, qu'on ne ſçauroit mettre ces Auteurs au nombre de ceux qui ont perfectionné la Morale. Mais on peut recourrir à de meilleurs ſources, ſi l'on veut remonter aux principes mêmes de cette doctrine, c'eſt-à-dire, au Droit Naturel. Deux Auteurs célébres ont

mis

mis cette derniere Science dans un nouveau jour.

Le premier, c'eſt *Grotius*, Hollandois, qui, doué d'un génie véritablement divin, donna dès l'âge de 17 ans les preuves de la capacité la plus diſtinguée. Il s'avança par degrés dans les Charges de ſa République, juſqu'à ce qu'ayant été impliqué dans les affaires de *Barnevelt*, il fut mis en priſon, & n'en ſeroit pas ſorti ſitôt, ſans la généreuſe tendreſſe de ſon Epouſe, qui employa avec ſuccès un ſtratagème propre à l'en tirer. Il ſe réfugia en France, & y compoſa l'Ouvrage immortel qu'il a intitulé: *Le Droit de la Guerre & de la Paix*, & qui parut en 1625. Il y expoſe les principes & les régles des obligations naturelles, & les applique aux ſociétés. Cet Ouvrage a été ſouvent réimprimé, traduit, & commenté. La renommée de *Grotius* l'ayant fait connoître au Roi de Suede *Guſtave Adolphe*, il l'appella à ſon ſervice; & ce Prince étant mort bientôt après, *Chriſtine* ſa fille qui lui ſuccéda, employa *Grotius* comme Ambaſſadeur en France. Ce fut dans ce poſte qu'il continua à compoſer des Ouvrages tous excellens dans leur genre. Ayant été rappellé en Suede, il mourut pendant le voyage, à *Roſtock* en 1645. C'étoit un des plus grands hommes, non ſeulement de ſon ſiècle, mais qui ayent jamais exiſté. Il uniſſoit à l'étendue & la variété des connoiſſances, la pénétration de l'eſprit, la ſolidité du jugement,

l'art

l'art de parler, celui d'écrire. Ce fut à son imitation que *Selden*, Anglois, entreprit de traiter aussi le Droit de la Nature & des Gens suivant les principes des Hébreux.

L'autre Ecrivain du premier ordre dans ce genre, c'est *Samuel de Puffendorff*, né en Lusace l'an 1631. Il profita du travail de *Grotius*, mais il voulut frayer une route différente, & se rapprocha de la doctrine de *Hobbes*. Il emprunta aussi quelques idées d'un Jurisconsulte de *Jena*, nommé *Weigelius*. Ses *Elémens de Jurisprudence Universelle* lui firent honneur, & lui procurerent la place de premier Professeur de cette Science dans l'Université de *Heidelberg*. Appellé ensuite à *Lund* en Suede, il y composa son grand Traité du *Droit de la Nature & des Gens*, qui au lieu des Eloges qu'il méritoit, lui attira d'abord des Critiques & des persécutions de la part du Théologien *Schwartz* & du Jurisconsulte *Becmann*, qui dresserent une ample liste des erreurs & des nouveautés dont ils l'accusoient. Quelques Docteurs Saxons se mirent de la partie. *Puffendorff* leur répondit avec vigueur, & comme il étoit plus savant & mieux fondé en raison qu'eux, la victoire lui demeura. La Cour de *Berlin* l'attacha ensuite à son service en qualité d'Historiographe. Il mourut en 1694.

Les Traités de *Grotius* & de *Puffendorff*, ont acquis un nouveau lustre & un plus grand degré

d'u-

d'utilité par la Traduction, & les notes de M. *Barbeyrac.*

De la Politique.

On se mit de bonne heure à la traiter suivant la méthode éclectique; & de toutes les Sciences, c'étoit celle à laquelle la Philosophie Péripatéticienne fournissoit le plus de principes & de préceptes. Mais on l'a poussée beaucoup plus loin depuis, & encore actuellement la théorie du Gouvernement est une de celles qu'on développe le plus fréquemment & le plus soigneusement. *Bodin* & le *Boccalini* firent des Traités sur la République, où il y a de bonnes choses parmi un grand nombre de superflues, ou qui manquent d'exactitude. Vint ensuite *Machiavel* dont le nom est odieux en Politique, mais qui ne laisse pas d'avoir été un des plus beaux & des meilleurs génies de son tems. Il est d'ailleurs assez douteux s'il a voulu enseigner & recommander la tyrannie, ou seulement en découvrir les secrets, & représenter les choses telles qu'elles se passoient sans ses yeux & dans les divers Etats d'Italie. Les révolutions d'Angleterre & la mort tragique de *Charles I.* ont aussi donné lieu à quantité d'Ecrits sur les Droits des Princes & des Peuples. On peut lire en particulier ceux de *Milton* & de *Saumaise.* Parmi ceux qui ont traité du

Gou-

Gouvernement civil en général, on peut distinguer *Buchanan*, Auteur élégant, l'Ecrivain déguisé sous le nom de *Junius Brutus*, *Bucherius*, *Raynoldus*, *Mariana*, *Santarellus*, *Scribonius*, *Locke*, &c. Mais aucun Ouvrage n'a fait plus de bruit, & ne donne une plus haute idée des talens de son Auteur, que l'*Esprit des Loix* du célébre Président *de Montesquieu*. Quoique les principes n'en soyent pas inébranlables, ni l'érudition à l'abri de la Critique, il y régne cependant une précision & une force dont on n'avoit point encore d'exemple dans les productions de ce genre.

Conclusion.

Tel est en racourci le Tableau de la Philosophie depuis son origine jusqu'à présent. On y voit les hommes en proye à l'erreur, & au préjugé, entêtés successivement de diverses opinions, se traînans plutôt que marchans dans la route du vrai; & quoiqu'arrivés au bout de tant de siècles, à une époque très favorable à sa découverte, remplis de goût pour les paradoxes, & plus disposés à se laisser éblouïr & séduire, qu'à chercher la conviction & à se servir des moyens propres à l'obtenir. Au milieu des lumieres dont notre siècle jouït, on voit paroître plus d'hypotheses hazardées, plus de doctrines téméraires, extravagan-

tes, impies, que dans les fiècles ténébreux qui ont précédé. Tout fourmille de Philofophes; mais ce nom eft ufurpé par quiconque veut le prendre : & le Bel Efprit, l'Efprit-fort fur-tout, croyent que perfonne n'eft en droit de le leur contefter. Le Pyrrhonifme exerce & étend de plus en plus fon empire; on ne cherche qu'à détruire, fans édifier : on attaque audacieufement les doctrines les plus refpectables, celles d'où dépend l'ordre & le repos de la Société, le bonheur préfent & à venir des hommes. La vue de ces défordres & de ces abus dégoûte beaucoup de perfonnes fenfées de l'étude de la Philofophie. Cependant elles peuvent encore, fi elles le veulent, fe préferver de la contagion; elles n'ont qu'à commencer par s'inftruire de la Théorie d'une faine Logique, & s'affermir enfuite dans fa pratique invariable : cela fuffira pour les mettre en état de ne reconnoître que les droits de la Vérité, & de fe préferver de toute erreur. Il n'eft pas befoin, comme l'a prétendu le Citoyen de Geneve, de renoncer aux Sciences pour en éviter les inconvéniens, non plus que d'abandonner la Société pour fe mettre à l'abri de fes miferes. On peut être honnête homme au milieu des vicieux, & bon Philofophe au milieu de *la tourbe Philofophefque.* Des principes folides fuffifent pour cela, & valent infiniment mieux

que

que tout l'esprit, toute l'imagination, & tout le savoir de ceux à qui ces principes manquent.

Le coup d'œil est encore moins satisfaisant, quand on promene ses regards sur les autres parties du Monde. Il semble qu'elles soyent enveloppées dans un brouillard épais que rien n'est capable de dissiper ; qu'une lumiere insurmontable s'y oppose aux progrès des Sciences. Une Nation qui se distingue de toutes les autres par l'ancienneté de son Empire & d'un certain nombre de connoissances qu'elle a possedées une longue suite de siècles avant nous, offre un phenomène d'autant plus frappant dans l'opiniâtreté invincible avec laquelle elle refuse de s'éclairer davantage, & de profiter de tant de découvertes qu'il ne tient qu'à elle de s'approprier. Les rapports qui se trouvent entre les Chinois, (ce sont eux dont nous parlons ici,) & les Egyptiens ont conduit un savant Académicien à croire que ceux-ci ont porté les Loix & les Sciences chez ceux-là : & cette discussion qui est actuellement sur le tapis renferme plusieurs points très intéressans.

La Philosophie Chinoise au reste est renfermée dans quatre périodes. Le premier commence au Fondateur de l'Empire, *Fohi*, & ne présente que des obscurités. *Fohi* fut sans-doute, dans le cas de *Manco-Capac* au Pérou, ou même d'*Orphée*, d'*Amphion*, & de tous ceux qui

ont entrepris de tirer de la barbarie des hommes encore grossiers & sauvages. Il donna donc à cette multitude ignorante les instructions dont elle étoit susceptible ; & en particulier il essaya de lui donner une Religion, en proposant pour objet d'adoration l'Esprit du Ciel & de la Terre. Cette premiere doctrine reçut dans la suite des accroissemens, sur-tout par rapport à la Morale. Les Ouvrages composés sur ces matieres forment des collections de Livres classiques : il y en a une qui se nomme *Pentateuque*, & l'autre *Tetrateuque*. La seconde période se rapporte au célébre Philosophe & Legislateur *Confucius*, dont le nom est encore l'objet de la plus grande vénération. On lui rend même un culte avec lequel les Missionnaires Jésuites se sont efforcés d'allier celui de J. C., ce qui a produit de très-grands troubles dans l'Empire de la Chine, & fait un éclat considérable en Europe. Les Philosophes *Cheucu* & *Chinici* ont donné naissance à la troisieme période en établissant un systême assez semblable à celui des Stoïciens. Enfin l'arrivée & le séjour des Savans Européens à la Chine peut être regardé comme le commencement de la quatrieme période. On peut recourir sur-tout cela au grand Ouvrage du Père *Du Halde*. M. *Wolff* faisoit beaucoup de cas de la Morale des Chinois.

Le

te qualité & de toute action, à laquelle le Sage devoit s'efforcer de devenir semblable. Cette doctrine eut des Sectateurs innombrables par toute l'Asie; les deux plus distingués firent *Maoliaye* & *Samo*.

Il ne faut pas oublier les Bramines, qui sont tout à la fois les Théologiens, les Prêtres, & les Philosophes du *Malabar*. Leur sagesse est contenue dans un Livre mystérieux qui se nomme *Vedam*. Entretenus aux dépens du public, les *Bramines* sont les seuls dépositaires & gardiens de la Religion. Quelques-uns d'entr'eux sont attachés à une Secte théorétique, où dominent l'enthousiasme & le quiétisme, & qui proposent pour but à l'homme de devenir semblable à Dieu. Suivant le principe de la Philosophie *Malabare* en général, l'Etre suprême est incompréhensible, & par là même on ne peut l'adorer; mais il en découle une infinité d'émanations qui se manifestent sous des figures innombrables. Il existe des vertus mâles & femelles qui sont employées à créer, ou produire les êtres. Trois Idoles principales servent à représenter la Divinité, *Birum*, *Isuren*, & *Whistnou*. Selon toutes les apparences il y a là dessous un fonds d'Athéisme (*).

Les

(*) Voyez *l'Histoire du Christianisme des Indes*, par M. *La Croze*.

Les Japonois ont beaucoup d'affinité avec les Chinois, & sont de la Secte de *Xekia*, qui est subdivisée chez eux en trois Sectes, celle des *Sindoïstes*, celle des *Budsoïstes*, & celle des *Sindosivistes*. Mais le Lecteur ne tireroit aucune utilité d'une plus ample énumeration de ces doctrines qui n'offrent qu'autant d'égaremens déplorables de l'esprit humain. Dieu a ses vuës en les permettant; nous devons les adorer, le bénir de nous avoir distingués par tant d'endroits des autres Peuples, & sur-tout par la connoissance de la vraye Religion, qui est en même tems la vraye Philosophie, l'unique principe qui doit régler d'une maniere invariable nos idées & nos sentimens.

FIN.



Le vaste Empire des Turcs paroît n'avoir encore aucune position à ramener la lumiere dans ce grand nombre de contrées qui lui sont soumises, & où elle brilloit autrefois de l'éclat le plus vif. Le génie même de leur Religion s'y oppose; & la forme du Gouvernement n'y est pas plus favorable. Cependant, après la révolution dont la Russie a donné l'exemple dans ce siècle, il ne faut désespérer de rien.

Les Perses ont du savoir & de l'esprit. Il y a encore parmi eux des Docteurs nommés *Sufy*, qui conservent bien des débris de l'ancien systême des émanations, qui a si longtems regné en Orient. Mais il y a bien loin de là aux principes d'une saine Philosophie.

Les Tartares ont leurs Prêtres nommés *Lamas*, à la tête desquels il y a un Souverain Pontife, ou *grand Lama*. Ils prétendent que ce Chef de leur Religion ne demeure pas mort, mais qu'il revient à la vie; & ils parlent d'un *Foë* qui est ressuscité. Mais ce *Foë* est un Philosophe ou plutôt un Imposteur, qui a répandu dans presque toute l'Asie les principes les plus détestables, qui se sont propagés jusqu'en Tartarie.

En remontant à la plus haute antiquité, on trouve qu'il y a eu dans les Indes un Philosophe très célébre nommé *Buddas*, dont l'autorité est encore aujourd'hui fort respectée en Orient. Il

porte à *Siam* le nom de *Sommonacodom*, chez les Chinois celui de *Xaca*, ou *Xekia*, & au Japon celui de *Sotoque* (*). Les Prêtres de toutes les Nations racontent beaucoup d'apparitions & d'autres merveilles attribuées à cette prétendue Divinité. De la comparaison de tous les récits il résulte fort probablement que *Xekia* n'étoit pas originaire des Indes, mais qu'il vint par mer d'abord de *Ceylan* à *Siam*, d'où il put continuer sa route. Il y a lieu de croire que c'étoit un Libyen, qui avoit appris la Philosophie en Egypte par l'initiation aux doctrines secretes, & qui, dans quelcune des dispersions que ce Peuple a essuyées, fut transporté en Asie. Là imitant le *Mercure*, ou *Hermès*, des Egyptiens, il s'érigea en Législateur. Cela doit être arrivé vers le tems de l'invasion de *Cambyse*. Après avoir établi des Colleges de Sages à la façon des Egyptiens, il introduisit la double méthode, *exotérique* & *ésotérique*. Celle-ci, qui étoit aussi hiéroglyphique servoit à entretenir l'Idolâtrie. Ses principes de Philosophie étoient tirés du systême des émanations. Il admettoit le vuide, & faisoit consister le principe des êtres & de l'ame en particulier, dans une substance pure, exempte de tou-

te

(*) Voyez sur Siam *la Loubère*, & sur le Japon *Kempfer* & le P. *de Charlevoix*.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans cet Ouvrage.

CHA-

CHAPITRE II.

LI.

LIVRE SECOND.

Contenant l'Histoire de la Philosophie depuis la fondation de Rome jusqu'au rétablissement des Lettres.

LIVRE TROISIEME.

Contenant l'Histoire de la Philosophie depuis le rétablissement des Lettres jusqu'à-présent.

CHAPITRE I.

Des

CHAPITRE II.

FIN.